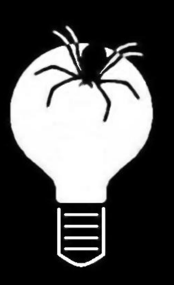


L'AMPOULE

revue littéraire énervée

Ombres & Cauchemars

Numéro 21

Septembre 2016



ÉDITO

Réveils en sursaut, visions d'horreur, escaliers qui grincent, assassins tapis dans l'obscurité, spectres, damnés, insomniaques et somnambules sont au sommaire de ce nouveau numéro de *L'Ampoule*.

Merci à tous les participants : Sylvain Barbé, Lúcia Bettencourt, Xavier Bonnin, Eugène de Bonsecours, Patrick Boutin, Laurence Chaudouët, Pascal Dandois, Tailor Diniz, Antonella Fiori, Thierry Fiquemont, Marc Legrand, Lordius, Lostmemory, Sylvie Loy, Céline Maltère, Jean-Valéry Martineau, Cédric Merland, Serge Muscat, L'Og, Aliénor Oval, Sabine Rogard, Diane Saint-Honoré, Clara Salles, Patrick Sirot, Alissa Thor, Jean-Paul Verstraeten, K. von Gella, Ariel Weil et Joe Zerbib.

Plus d'informations sur chacun en fin de revue.

Exceptionnellement, notre prochain numéro paraîtra au format papier. Pour ce hors-série sans thème particulier, il est possible de nous faire parvenir des nouvelles de 20000 signes maximum ainsi que des propositions graphiques en tous genres uniquement en noir et blanc.

Les envois sont à réaliser jusqu'au 1er décembre (voir Appel à textes et à illustrations HS n°1) à notre adresse habituelle : editionsdelabatjour@hotmail.fr.

Affrontons maintenant ombres & cauchemars…

Marianne Desroziers et Franck Joannic

Couverture - D'après « Notre musique » de J.-L. Godard

Édito et Sommaire - *Le Cauchemar*, Johann H. Füssli (détails)

Corrections et maquette - M. Desroziers et F. Joannic

SOMMAIRE

Ombres & Cauchemars



Un mauvais rêve

Laurence Chaudouët

C'est une petite rue, guindée, avec sa verdure parcimonieuse, ses arbres étiques, ses corsets de balcons espagnols. Au petit matin, une silhouette solitaire, que ponctue, trois pas en avant, quelque petit chien pisseur, apparaît. Les immeubles, entrebâillant leurs prunelles, répercutent dans leur chambre noire l'image du bonhomme et du chien. La rue devient une succession de clichés qu'une lumière laconique sous-expose — on remarque, çà et là, un détail inattendu, un collier de fausses perles sur l'épouse du couple installé au numéro cinq, une sainte nitouche à l'air de chien battu, soulier qui boîte, seins qui pleurent, pantalon qui plisse, un chou-fleur dans un panier d'osier... Irène Despingle revient du marché.

Elle escalade deux étages, s'accrochant à la rampe, bouche bée d'essoufflement. Devant chez elle, elle porte la main à sa poitrine. S'étant reposée un peu, elle frappe trois coups secs, puis deux autres, plus fort. De l'autre côté — séjour méticuleux où s'alignent les photos de famille mises sous cadre, trois vues de Honfleur, une assiette criblée de coquelicots, un poisson d'argent au museau de chacal —, son mari écoute. Ayant enregistré l'appel, il piétine jusqu'à la porte, risque un coup d'œil par le judas. Il voit un volatile approximatif, dont le bec s'ouvre, comme s'il allait pépier. Testant la vision il se recule, regarde à nouveau, finit par ouvrir. Le panier de provisions, crachant le chou-fleur, confirme la prévision. Se retournant monsieur Despingle patine jusqu'au fauteuil. Là, il coche au crayon des cases sur un cahier vert. Boit une gorgée de bière. Tandis que madame Despingle, privée de patins, oscille dans un espace problématique, jusqu'à l'évier, où elle étripe le chou-fleur cru dont les entrailles anémiques se mettent à grincer — ce qu'entendant, monsieur Despingle émet une série de grognements, raclements de gorge, froncements de nez, pour exprimer sa désapprobation. Le chou-fleur n'en continue pas moins de grincer. Ils le mangent pour le déjeuner. À la crème.

Dans la rue, derrière les rideaux blancs qui dispensent cette lumière neigeuse de toujours, été comme hiver (comme si le monde restait voilé de la poudre artificielle qui flotte dans ces petites boules transparentes que l'on agite), les oiseaux qui passent déchirent la trame serrée du ciel. Alors il s'ouvre une brèche imperceptible dans l'ordre des choses. Il semble qu'il y ait derrière les façades un organiste prêt à jouer de l'orgue — mais les oiseaux sont déjà trop loin. L'image de l'envol persiste (madame Despingle sursaute : il lui semble avoir sauté par-dessus l'instant, quelque chose est

venu court-circuiter l'écoulement normal du temps... voulant chasser l'impression, elle tente de se souvenir de sa dernière pensée — il s'agissait de son rêve).

Avant de se coucher, monsieur Despingle passe à l'application du plan de défense : fermer la porte à double tour. Fermer le verrou du haut. Fermer le verrou du bas. Mettre la chaîne. Brancher l'alarme. Poser le pistolet sur la table de nuit. Madame Despingle surveille, les mains serrées sur sa poitrine, dans une attitude de prière. Puis elle tapote les draps, doucement, remue les jambes, avec prudence, soucieuse de ne pas troubler le silence qui peu à peu se resserre, et qui, au fur et à mesure de leur assoupissement, rétrécit de plus en plus, jusqu'à prendre la taille d'un petit diamant, incrusté dans l'espace sombre, mouvant, aléatoire, dans lequel leurs corps sont absorbés (cette conscience dure, irréductible, d'être encore là).

Madame Despingle rêve. Ce rêve — elle le sait en rêvant — est déjà revenu plusieurs fois : un homme attend derrière leur porte... Mais elle ne rêve peut-être pas, *entend-elle vraiment* ce grignotement à peine audible, *voit-elle vraiment* cette buée sur le mur ? Il tourne une clé dans la serrure. Il secoue la porte. Frappe. Donne des coups de marteau — « ce doit être un rêve », se dit-elle en rêvant, puisque je n'entends rien, et aussitôt, dans son rêve, elle s'éveille. La maison résonne de coups sourds — « mais c'est mon cœur », se dit-elle. L'homme ouvre la porte. L'ombre est devenue transparente. Malgré la nuit elle voit la pièce comme éclairée au néon, et l'homme, en haillons, un marteau à la main, vient vers elle.

Elle voit le visage de chèvre de la mort.

« Il est temps », dit-il. C'était dans un film (*« Il est temps »*, disait l'étrangleur), mais l'homme ne joue pas très bien, il semble qu'il s'efforce, tout en parlant, de retrouver son texte. La femme du rêve, elle, ne ressent rien, pas plus qu'une statue de pierre. Mais madame Despingle, réveillée dans son rêve, la main sur la poitrine, est envahie d'une angoisse morne, qui s'infiltre jusqu'aux plus petits vaisseaux, fige le sang, tandis que le diamant minuscule, irradiant, de la conscience, l'oblige à détailler, seconde par seconde, la lente marée de la peur.

Il dit : « Il est temps. »

Le même instant se répète, toujours le même.

Une image tout à coup se superpose, créant un brusque déplacement de l'attention, comme si elle s'éveillait brusquement — « c'est toujours mon rêve », se dit-elle en rêvant. Alors elle s'éveille.

De revoir la chambre, en tout point semblable à celle du jour, suspendue dans un espace mouvant, aléatoire, ne libère nullement l'angoisse — un relâchement subtil, un tintement de l'horloge (comme si

l'instant s'étirait au point de se casser) décuple cette lucidité somnambule de l'insomnie : elle est sûre qu'elle ne dormira plus de la nuit.

Peu à peu, elle respire plus librement. Retrouve une impression de calme, qui monte de la présence du corps étendu à côté d'elle. Sa poitrine se gonfle de quelque chose qu'elle ne comprend pas — peut-être le soulagement. Une étrange tristesse qui pourtant la rend paisible. Elle existe bien. C'est bien elle. De cette chose effrayante qui tout à l'heure vivait en elle a surgi la figure familière, merveilleusement insignifiante, qu'elle reconnaît pour sienne. Elle vit, c'est elle.

Elle vit, bon. La poitrine de monsieur Despingle se soulève, s'affaisse, se soulève. La chambre a cette pureté de ton, cette continuité de lignes qu'avait la chambre du rêve — cette même lumière blanche qui ne vient de nulle part (la lune est invisible, les volets sont fermés). Madame Despingle, reposant ses yeux, son corps et son esprit, en cette contemplation, s'étonne de ce que les choses soient les mêmes, exactement, dans l'harmonie, le plein accord, que dans l'absence, l'étrangeté. Elle éprouve une sorte de reconnaissance envers cette équation inconnue qui lui donne le pouvoir de percevoir si pleinement, la porte à accepter toute chose comme juste, accomplie, nécessaire. Réconciliée maintenant avec le silence, elle s'endort sans craindre le mauvais rêve — dont le souvenir pourtant lui revient juste avant qu'elle ne perde conscience.

Le lendemain au réveil, monsieur Despingle range le pistolet dans le tiroir. Enlève le buffet. Déverrouille la porte. Ôte la chaise. Madame Despingle va faire les courses. Une traînée de soleil écharde les herbes moroses. Égratigne un arbre somnolent. Paraphe le trottoir. Le bonhomme marche, le chien trottine.

L'après-midi, madame Despingle sort le sac en crocodile au fermoir doré du sac en plastique. Le tapote. Souffle dessus. Le contemple. Le range dans l'armoire. Et sort, le sac en plastique à la main, pour la promenade.

Il ne serait pas raisonnable de parader dans la rue avec un sac en crocodile — un cadeau de son mari, quel dommage. « Ma foi, se dit-elle avec détermination, nous le porterons pour l'anniversaire d'Élodie. » Elle s'inquiète un peu de son audace prospective — marchant derrière son mari, à deux pas, s'arrêtant quand il s'arrête, ralentissant quand il ralentit, et grommelant quand il accélère. Elle voit ses paroles provocatrices comme un slogan inscrites en majuscules d'imprimerie sur des banderoles, brandies par une succession de madame Despingle qui vont d'un pas militaire, le visage résolu — « Non ! », se dit-elle effrayée. La phrase a dépassé sa pensée. « Nous verrons plus tard », se dit-elle, préférant ne pas gâcher tout de suite cette preuve de courage, incapable d'en justifier l'utilité, se sentant coupable d'excès verbal, et peu certaine, au fond, d'être sincère.

Comme seul point de repère, elle a la nuque courte, grasse et rose, de monsieur Despingle, qui marche, comme la femme de l'ophtalmologiste leur voisin, en tortillant les fesses, mais qu'un tel dandinement, pour soigné qu'il soit, ne pare d'aucune grâce supplémentaire. Une lueur diffuse, couleur de sable, entortille les arbres rétifs. Courbant leurs pointes, ils laissent couler la lumière jusqu'aux troncs. Une petite fille aux nattes raides, au visage impénétrable de bonze, les fixe, l'air méchant. Elle s'arrête pour les dévisager. Madame Despingle essaie de ne pas la regarder — on ne peut pas en vouloir aux enfants.

Quand ils rentrent, une ambulance les dépasse. Le hurlement de la sirène, au passage, accroche madame Despingle comme un jet de lasso. L'ambulance s'arrête au coin de leur rue.

— Peut-être un voisin blessé, dit monsieur Despingle. Un cambriolage.

— Peut-être quelqu'un de malade ? dit-elle timidement.

Monsieur Despingle hausse les épaules.

Le soir, madame Despingle ne parvient pas à dormir, ni à dépasser le premier chapitre de son roman. Elle pense vaguement à Élodie, à ses explications au téléphone. Elle ne peut pas venir ce dimanche, son mari est grippé. « Pourquoi, se dit madame Despingle, n'a-t-elle pas proposé que je vienne les voir ? » Elle pourrait, peut-être, leur poser la question. Mais s'ils ne le souhaitaient pas, ce serait les gêner terriblement. À cette idée son cœur se serre : parce que sa fille pourrait lui mentir pour la tenir à l'écart, parce qu'elle pourrait penser qu'elle se mêle de leurs affaires, et ce serait pire, de paraître une intruse, bien pire que d'être dupée. On sait que les enfants tiennent à leur indépendance, dont ils veulent fixer eux-mêmes les limites. Pire que tout serait cette honte. Monsieur Despingle ne voit pas cela. Il pense qu'on le trompe et se vexe. Il faudrait lui expliquer. Mais comment ? Comment lui dire, si elle l'ose, qu'elle aimerait porter ce sac pour l'anniversaire d'Élodie ?

Elle ne rêve pas — pourtant le grattement revient, derrière la porte. Une lueur velléitaire filtre par en dessous. Par cette crispation de tout le corps elle comprend qu'il est déjà trop tard : la morsure se fait sentir, par où s'écoule lentement, recouvrant tout de minces couches imperméables, stratifiées, l'angoisse blanche, affreusement légère. Cette fois, les bruits tintent dans le silence, nets, concis, dépourvus de résonance. Circonscrivent un espace qui se réduit de plus en plus, tandis que l'immeuble et la rue se confondent à la nuit, dont elle est séparée par une fine paroi, un miroir, la face sans tain tournée vers elle. Il lui semble voir bouger la chaîne sur la porte. Mais pourquoi si peu de bruit ?

Pour tester son courage — tant le silence l'ankylose, la prive de sens, la laissant inerte telle une statue, seulement vivante au cœur dur, cristallisé, de la peur —, elle remue très doucement le bras droit : le seul fait de bouger fait comme une écharde au silence. La porte grince nettement. Le déclic — subtil relâchement du temps qui reflue brusquement — la tire de son inertie. Elle rejette les draps, les couvertures. Se dresse affolée. Secoue monsieur Despingle, qui marmonne quelque chose d'une voix faible, avant de s'éveiller tout à fait et de crier : « Quoi donc ? » Tout bruit s'arrête net. Elle attend, figée. Monsieur Despingle comprend immédiatement. Il prend le pistolet.

« Mon Dieu ! », dit madame Despingle à haute voix. L'absurde engin, qui luit dans l'ombre, lui paraît un signe, une réplique terrible, définitive, qui fait basculer la situation dans le drame. Comme si du canon pointé vers la porte allait surgir la fin, quoi qu'on fasse — ce qui, paradoxalement, confère à l'attente un certain reflet superflu, une connotation tragi-comique, qui la terrorise davantage. Ils guettent tous les deux, et rien ne se passe. Au moment où monsieur Despingle, relâchant un peu sa pression, allait dire : « Eh bien quoi ? », ou quelque phrase du même genre, un coup terrible ébranle la porte. Monsieur Despingle fait un signe. Saisissant immédiatement, elle décroche le téléphone. Compose le numéro de la police. Pendant tout ce temps elle est ailleurs, dans une sphère temporelle intacte — son esprit ordonne, ses mains obéissent, elle se répète : « Dépêche-toi, dépêche-toi, dépêche-toi. » Très loin au-delà de ce monde de verre, le téléphone sonne, sonne.

Les coups ont cessé, mais la présence de l'homme, faite de soupirs, murmures, faibles bruits de ferraille, devient presque tangible. La chaîne finit par tomber. Mais comment pourrait-il éviter l'alarme ? L'alarme ne sonne pas. Les lattes du parquet gémissent. Monsieur Despingle serre le pistolet, le canon ne dévie pas, pointé en direction de la porte. « Tire », se dit madame Despingle en elle-même, mais elle ne peut imaginer le coup, le bruit sec de la balle. L'homme s'approche.

Elle reconnaît le visage de chèvre de la mort. D'un geste calme, presque doux, il ôte le pistolet de la main de monsieur Despingle, qui s'ouvre sans résistance. « Tire », se répète-t-elle. Elle voit le pistolet, dans la main de l'homme, dirigé droit vers elle, mais continue à se répéter : « Tire, tire. »

— Tout est dans le tiroir, dit monsieur Despingle.

L'homme ne regarde pas le tiroir. Il ne bouge pas. Il hoche la tête — les regardant. Madame Despingle s'avise de l'étrange somnolence dont elle est victime — consciente du drame, elle ne parvient pas à réaliser qu'elle y participe. Elle entend la sonnerie du téléphone, très loin, très nette, qui pulse tout au long des veines cristallines de l'ombre. Elle s'entend parler en

elle-même. Elle dit : « Tout est bien » — ce qu'elle ne peut comprendre. Mais en effet : tout est bien. Tout est à sa place. L'homme devant elle, à la place de l'image du rêve. Elle-même, à la place de la dormeuse. Son mari, qu'elle entend respirer profondément. La nuit, et le silence, rendus à leur transparence. Et au centre de tout, ce diamant brut, irradiant, la seule conscience des choses.

L'homme dit :

— Quelle tristesse...

L'ombre avale son visage de chèvre. Il recule, le pistolet à la main. Un subtil frémissement parcourt le corps de madame Despingle. La peur lui revient. Son cœur cogne. L'homme se détourne. Le frémissement devient chair de poule. Il referme la porte.

Peut-être une minute, deux, cinq. Rien ne reste de son passage. La porte est ouverte sur la lumière du couloir. Il a emporté le pistolet. Ils n'osent faire aucun geste, comme si le moindre mouvement pouvait déplacer la paix fragile, suspendue, faire ressurgir le drame. Les rideaux sont étrangement rigides. Toute chose ankylosée.

Monsieur Despingle se lève. Se tient devant la porte. Il se met à marcher de long en large.

— N'appelle pas la police, dit-il (mais elle ne bouge pas). Il pourrait le savoir et revenir.

Phrase qui ne lui semble nullement absurde. Elle acquiesce. Une soudaine envie d'activité la démange. Incapable de rester allongée, elle va le rejoindre. Elle soulève le rideau — au-dessus des toits déjà la morsure de l'aube. Une fenêtre éclairée inscrit un intervalle incertain entre l'ombre et le jour, où tout s'annule.

Le jour levé, l'appartement est remis en ordre : l'homme et la femme, très pâles, le visage épuisé, avec un air de propre qui souligne leur solitude, sont assis sur le divan. À dix heures, madame Despingle se force à sortir, pour les courses. L'après-midi n'est qu'une longue goutte tiède qui s'étire infiniment, et déjà se résorbe. Les lumières allumées chacun prend un livre, décidé à ne pas s'endormir avant minuit. Le rituel du soir est bouleversé. C'est à peine si madame Despingle s'humecte les joues. Chaque geste coûte un effort, semble manqué. Curieusement, la petite serrure, la plus fine, fonctionne encore.

— Tout de même, dit madame Despingle, tout de même, on pourrait bien faire venir le serrurier.

— Tu as bien vu à quoi ça sert.

Certains de passer une nuit blanche, ils s'endorment pourtant. Il semble que l'homme au visage de chèvre ait ensorcelé la maison, laissant sur toute chose la trace de l'ombre, le charme terrifiant du rêve — si bien

qu'ils ne savent plus quel était cet ordre familier qui les protégeait, ni comment faire pour le retrouver.

Par moments, le silence de la rue est ébréché par un mystérieux grignotement — des voix enfantines, le bruissement d'un arbre ? Madame Despingle, réveillée, écoute. Dans une tension de tout son être elle cherche à reconnaître ce qu'elle entend, un souvenir, un appel, une promesse ? Une lézarde dans la nuit… Mais c'est bien trop fragile, elle ne sait que faire d'une sensation si ténue, comment dénouer les fils serrés qui filtrent ce qu'elle sent.

C'est elle qui, le lendemain, décourage monsieur Despingle d'aller parler aux policiers. « Il vaut mieux ne rien faire », dit-elle. « Tu as raison, il pourrait le savoir. » Il la regarde avec une expression étrange, comme s'il ne la reconnaissait plus. Elle-même s'étonne de s'entendre prononcer des phrases si péremptoires. Il lui semble qu'une présence s'est glissée entre eux, comme si, caché dans une pièce reculée, quelqu'un dormait, qu'on ne devait pas réveiller. Elle craint un éclat, une décision maladroite de son mari. C'est elle désormais la gardienne de cette chambre secrète où quelqu'un dort, c'est elle qui veille sur son sommeil.

Toute la journée, ils économisent leurs gestes. Le moindre grincement les fait sursauter. Le soir venu, ils ne ferment plus leur porte à clé, ne mettent plus la chaîne — précautions maintenant dérisoires. Ils se glissent dans leurs draps, éteignent la lumière, font semblant de dormir.

Chaque soir, la porte reste partiellement ouverte : la petite serrure ne marche pas bien. Un rai de lumière, qui perce les rideaux, incise l'ombre compacte. Monsieur et madame Despingle, petits soldats frileux, aux aguets sous leurs draps, respirent doucement dans le silence plombé par les gouttes de pluie. Malgré leur peur ils finissent par s'endormir, et de plus en plus tôt. Ils s'éveillent comme libérés d'un étau. Leur premier geste est d'ouvrir les volets. Comme avant, ils se parlent peu — mais leur silence n'est plus contraint, s'accompagne d'une complicité nouvelle. Une sorte de retenue, de tension, confère à leurs gestes un caractère précieux, unique. Pourtant il y a des heures où, laissant le journal, monsieur Despingle lève les yeux vers la porte — puis revient à sa lecture, sourcils froncés. Madame Despingle alors soupire.

Le samedi soir, ils entendent la sirène des pompiers — toute proche. Ils se regardent furtivement. Consciencieusement, madame Despingle se remet à tricoter. Chaque maille qu'elle noue emprisonne en elle un petit morceau de silence.

Elle va, comme d'habitude, faire les courses à dix heures. Serrant contre elle le sac en plastique, elle marche lentement, mais avec détermination. L'écho de ses pas, dans la petite rue morne, résonne dans une autre petite rue pavée de blanc, surgie de son enfance. Rentrée dans

l'appartement, elle goûte une satisfaction toute nouvelle à regarder la rue léthargique. Sans peine elle sait y déchiffrer une autre image, visible pour elle seule — elle se voit marcher, *son sac en crocodile à la main*, et elle sourit.

O10C

K. von Gella

Il y a une femme giflée d'embruns qui, au rond du bout de la jetée, attend son marin de mari au long cours de retour pour cette nuit. Il sera pressé, elle a ses règles, le mauvais sort, elle serre déjà le cul. Elle est une femme de nuit qui tremble en phare sonore, mouillée de trouille et d'envie ; pourvu que le gros temps tue ce gros con ! Elle cherche la lune pour un peu d'aide…

On ne lui avait pas dit, petite, que les jeunes hommes épris qui partent en mer deviennent par sa faute des monstres des antipodes, des créatures visqueuses qui saccagent. Ce soir, la mer est grosse comme l'appétit d'une bête, il approche bientôt en vue, le phare est raide comme sa trique, son aiguille au point cardinal se cherche sauvagement un trou. Elle serre les lèvres. Ils sont encore un bâton lumineux disputé aux ténèbres et aux cris de l'eau déchirée, elle saigne déjà devant, bientôt derrière, de partout saigner. Elle se vide moins d'absence que de son retour. Si la mer grosse pouvait s'engraisser de ce gros con…

Elle fait mine d'attendre comme d'autres, pour l'imagerie ou la légende, mais elle n'attend pas. Plutôt cherche-t-elle le moyen d'exciter la mer plus que lui, qui pointe déjà un mât. Crier après les flots, les enjoindre, un coup de sandale, une prière à l'envers : que la mer lui claque la gueule entre deux rochers, lui fourre lui aussi le cul de toute son écume, qu'il en crache et renvoie par la bouche ! Elle se penche un peu plus pour voir si…

À la maison, elle n'a pas défait le lit, changé les draps ; le lit ne sera pas défait, le lit est encore trop loin au temps voulu des hommes. Elle n'a pas non plus briqué le sol ; il faudra tout refaire après. Au mieux, après coup, il ira boire du vin avec ses compagnons inséparables, il aura du sang après lui, il faudra qu'elle nettoie ses vêtements, qu'elle passe la serpillière, ses linges à elle dans un seau d'eau claire, pourvu que l'alcool lui retire ses forces, au retour, et l'envie : que ça ne recommence pas ! Pourvu qu'il ne rentre pas, ou qu'il s'abîme en mer, à l'instant ! C'est encore possible ?

Un profil aigu se dessine à quelques encablures de la jetée. Il y a bien les deux fameux rochers affleurant qu'inlassablement l'eau recouvre puis dénude dans une masturbation frénétique… Elle refusera de le toucher ; il sent la pêche, la sueur et la crasse, les défécations en mer, il va d'abord la salir. Elle laissera tout ça la souiller et elle pourrira dessous. Il va souffler dans ses yeux la puanteur des repas trop secoués, le rance et quoi d'autre ! Il va pousser ses râles héroïques contre le carreau, goutter dans

ses cheveux démis. Elle ne s’est pas coiffée non plus, juste un nœud derrière pour tenir.

Petite, sur la plage, elle écrasait à pleines semelles les méduses échouées juste pour voir, comme on les punirait en place de toutes celles qui ont piqué un jour. Elle attend qu’il l’écrase encore une fois ; si seulement il pouvait tomber ou glisser sur elle et se fracasser la cervelle après l’âtre, un accident ?

Elle passera le savon sur ses plaies et les odeurs de poisson après elle. Dans cette nuit sans autre lune que le phare, les rochers sont saillants comme des hommes, s’ils pouvaient tous les crever…

Elle serre ses mâchoires en reculant à mesure que le bateau entre dans le port agité, des ombres parcourent le pont, scrutent et sentent les effluves de l’air comme des chiens.

Cette nuit, elle est encore seule qui attend. Elle voudrait moucher tous les phares du monde, plonger la côte dans les ténèbres, crever les yeux de son mari et lui couper les couilles en baissant juste ses paupières de femme ! Petite, elle voyait son propre père castrer les cochons et le sang qui pissait. Elle saurait retrouver les gestes… Elle est trempée et ne sent plus son corps, déjà. Ou alors mourir elle-même pour ne plus rien éprouver… Ne jamais plus rien avoir à recommencer…

Tandis que les hommes déchargent en marquant l’effort, elle sent sa main d’homme jouer sur sa croupe :

— Tu m’attendais donc, Pénélope ?

— Comme toujours.

Le château

Marc Legrand

Ces miroirs au plafond m'empêchaient de dormir.

Malgré la pénombre, je distinguais une partie du mobilier de la pièce s'y réfléchissant, la teinte écrue des draps et la fine silhouette de mon corps à demi dénudé.

Sur le dos, j'avais l'impression de flotter au-dessus de mon cadavre comme lors d'une expérience de mort imminente. Couché de côté ou retourné sur le ventre, ce n'était guère mieux. Là, c'était les reflets qui m'observaient.

Par chance, je n'étais pas fatigué.

Aussi je m'extirpai du lit et marchai à tâtons en direction de l'une des fenêtres de la chambre à coucher tout en demeurant sur mes gardes. Enfin, autant que possible dans ma situation.

Dehors, il pleuvait toujours.

Une averse qui tombait bien droite et me laissait entrevoir les bois bordant le château. J'ignorais à quelle distance j'avais garé la voiture. Ni à quelle heure.

Je me trouvais à mi-chemin de ma destination lorsque j'avais quitté la nationale. Attiré par des signaux lumineux pour le moins singuliers, j'avais changé de voie. L'autoradio diffusait *I'm Deranged* de David Bowie.

J'avais déjà bifurqué quand la chanson s'était interrompue. Puis la station locale s'était tue à son tour. À l'extérieur, de grands arbres au tronc mince se dressaient de chaque côté d'une route que seuls les phares de mon véhicule éclairaient encore.

Combien de temps avais-je roulé avant de m'arrêter ? Je n'en savais rien. Mais quelque chose m'avait ensuite poussé à continuer à pied. Je me revoyais arpenter un chemin étroit, seul, par une nuit sans lune. Pas une étoile au-dessus de ma tête. Pas un nuage non plus. Tout autour, je discernais non sans difficulté un paysage rural silencieux, désolé et vaguement familier.

Me tirant de ma rêverie éveillée pour un court instant, un éclair aveuglant illumina le ciel du levant jusqu'au couchant. Des ombres sortirent du néant puis disparurent aussi vite. Après quoi la quiétude se réappropria la chambre et les souvenirs me revinrent sans se presser, épars et quelque peu évanescents.

Je me rappelais ainsi m'être retourné une dernière fois.

Derrière moi, un épais brouillard semblait s'élever du sol et engloutissait une bonne partie de la bande de terre où je progressais. Plus

question de revenir en arrière. Il me fallait avancer. Et me rendre à l'évidence.

Je m'étais perdu. Pour de bon. J'étais de surcroît désorienté, presque confus, les jambes endolories. Ma tête me lançait d'une tempe à l'autre.

Peut-être avais-je été victime d'un accident et délirais, à l'agonie, au fond d'un fossé où pas même un chien errant ne me trouverait avant l'aube. Voire la semaine suivante. À bien y réfléchir, ce n'était pas si invraisemblable.

C'est à ce moment-là que je l'aperçus.

Une lueur chatoyante. Au loin. Sans doute une habitation, avais-je pensé. Aussitôt, je hâtais le pas. Puis le chemin se fit subitement plus caillouteux et mes chevilles m'arrachèrent deux ou trois soupirs de douleur et d'agacement.

Quand j'arrivai enfin à proximité de ce que j'avais d'abord pris pour une maisonnette de paysan, je découvris de longues verticales sombres crevant les cieux comme des épées. Peu à peu, une façade imposante se dessina sous mes yeux. Celle d'une grande demeure anguleuse d'au moins trois étages. Un véritable manoir dont la seule lumière extérieure était celle d'une torche fixée sur la gauche de l'entrée.

J'hésitai à m'approcher davantage.

Une odeur inconnue me parvenait, chaude et claire à la fois, peut-être celle d'une plante ou d'une fleur de la région, je ne sais pas. Un vent frais brusquement se leva, dont les courtes rafales fouettaient mon visage et balayaient mes cheveux à intervalles réguliers. C'était comme si les éléments s'étaient secrètement mis d'accord pour m'obliger à entrer et me mettre à l'abri.

Je décidai finalement de m'y arrêter pour la nuit.

Voilà comment j'avais atterri ici. Dans ce château dont la porte principale n'était même pas fermée et qu'aucun veilleur ne gardait. Où il n'y avait pas âme qui vive. Du moins, c'est ce que je croyais juste avant que je ne les entende rire.

Je les avais surpris, malgré le tonnerre qui commençait à gronder. De petits gloussements. Comme ceux dont vous gratifient parfois les enfants en bas âge et les fillettes de cinq ou six ans. Ce n'était d'ailleurs pas la première fois que je les entendais. Cela avait déjà été le cas quand j'avais visité les cuisines puis la salle de réception qui faisait aussi office de séjour.

D'où ces bruits pouvaient-ils bien venir ?

Une fois dans le couloir, je jetais un œil aux vieilles toiles accrochées aux murs, cependant qu'une douce lumière émanait de discrètes ampoules électriques disposées çà et là. La demeure comprenait un grand nombre de pièces. L'une des premières que je découvrais à l'étage, et dont j'actionnais la poignée de porte presque à regret, n'était pas très éloignée de celle que

j'occupais. Une chambre d'enfant, un peu exiguë, où trônaient un lit envahi d'animaux en peluche et une longue table recouverte de cahiers d'écolier, de planisphères dessinés à main levée et de feuillets griffonnés à la hâte avec une candeur et une maladresse tout infantiles.

Il y avait aussi une petite fenêtre qui donnait sur une cour intérieure, en contrebas. Malgré l'heure tardive, cette dernière était éclairée. Et vide. Détail qui m'attrista.

Tandis que je m'apprêtais à sortir, je remarquai une porte sur le côté. Donnait-elle accès à une deuxième chambre d'enfant ? Poussé par la curiosité, je souhaitai en avoir le cœur net et ouvris sans plus attendre.

Je débouchai sur un endroit immense.

Sur ma gauche, à une dizaine de mètres, une jeune femme était adossée au mur. Vêtue d'une jupe courte et d'un corset en cuir noir, elle recevait de violents coups de couteau dans le ventre. La lame s'enfonçait et ressortait à un rythme soutenu sans que je puisse décrire le visage de son assaillant. Elle ne criait pas, n'essayait même pas de se défendre. Seul le bruit du métal ouvrant les chairs parvenait à mes oreilles. Je n'arrivais pas à croire ce que je voyais.

À ma droite, une scène grotesque attira vite mon attention. Un homme se tenait derrière une autre femme, genoux à terre et grimaçante. Sa langue sortait démesurément de sa bouche, un long filet de salive s'en écoulant presque jusqu'au sol. D'affreux borborygmes tentaient de se frayer un chemin dans sa gorge et ses yeux hagards semblaient prêts à sortir de leurs orbites.

Après quoi la corde de guitare que son tortionnaire serrait de plus en plus fort autour de son cou céda brutalement. Je constatais que la jeune suppliciée reprenait des couleurs et un peu de souffle quand l'inconnu lui brisa la nuque à mains nues. Le craquement me fit sursauter. La victime s'affala sur la pierre froide à la manière d'un pantin désarticulé.

Je m'obligeai aussitôt à détourner le regard.

C'est alors que je la vis. Devant moi. À quelques mètres à peine. Une masse gigantesque, informe et suintante, tenant entre ses mains puissantes un corps meurtri que la créature malaxait comme si elle tentait de l'essorer à la manière d'un torchon de vaisselle trempé dont on voulait faire sortir jusqu'à la dernière goutte. Le corps d'une femme, ou plutôt ce qu'il en restait, dont le tronc avait l'air d'avoir fait un ou deux tours sur lui-même sans que le bassin ni les jambes n'aient bougé d'un pouce.

Mes yeux s'embuèrent. L'odeur dégagée par la dépouille me rendit nauséeux. J'aurais voulu sortir en courant.

Ce que je fis. Enfin, c'est ce que je présume, puisque je me suis retrouvé plus tard dans une autre salle du château. Sans doute au rez-de-chaussée. J'avais de plus en plus de mal à me situer dans l'espace. Parfois

même dans le temps. Mais il était évident qu'une piste de danse de la taille de celle que je venais de traverser n'aurait jamais tenu à l'étage.

Ici encore, il n'y avait personne. Je notais toutefois la présence de rafraîchissements et d'amuse-bouches que je goûtais en passant. Ils étaient savoureux. Par contre, je ne bus rien. Plus loin, près d'un divan, se trouvait un seau rempli de glaçons avec à l'intérieur une bouteille de champagne rosé. Cela faisait très américain. Cependant, je m'abstenais à nouveau.

En effet, je préférais faire escale sur l'une des terrasses. J'y découvris un verre de vin rouge encore frais. Détail qui, bien sûr, m'intrigua. Je m'assis confortablement et le savourai avec lenteur. Juste à côté, une lunette astronomique de bonne taille. Coïncidence amusante, car j'avais toujours été passionné par les choses des cieux. Aussi brûlais-je d'envie de l'utiliser. En vain, hélas. Certes, la pluie avait cessé et le ciel était maintenant dégagé, pour autant il n'y avait toujours aucune étoile.

C'est probablement après cela que je m'endormis.

À mon réveil, il faisait grand soleil. En cuisine, je me fis une omelette que j'introduisis ensuite entre deux larges tranches de pain. Ce fut un vrai régal. Reprendre des forces constituait ma priorité, de même que chasser le cauchemar que j'avais fait la nuit précédente. Peut-être avais-je eu une espèce de syncope en entrant dans cette chambre d'enfant. Je pensais d'ailleurs savoir pour quelle raison cet endroit m'avait tant mis mal à l'aise. Il ressemblait beaucoup à la mienne, jusque dans certains détails que j'avais oubliés depuis et qui me revinrent par la suite.

Malgré cela, j'avais envie d'explorer le château plus en profondeur. Personne ne m'attendait vraiment, de toute façon. Je voulais aussi savoir à qui appartenaient ces rires. Après tout, il n'était pas impossible que je ne sois pas seul. Cette demeure était si grande. Bien plus que je ne l'avais supposé. J'aurais juré que le nombre de ses pièces avait augmenté depuis mon arrivée.

Ma réflexion fut soudain interrompue par un son un peu grave qui m'évoqua la chute au sol d'un couvercle de casserole. Et plusieurs gloussements. Cette fois-ci, je décidai d'avancer en direction de ces derniers afin de surprendre leurs auteurs. J'étais convaincu que je tomberai sur un ou deux gosses. Mais au lieu de cela, je n'entrevis qu'une ombre frêle passer à vive allure.

Assez clairement, en dépit de sa vitesse, pour m'indiquer que j'avais raison. Je n'étais pas seul dans ce vaste manoir. Mais s'il y avait des enfants ici, où pouvaient bien être leurs parents ? Au moins l'un d'entre eux. Leur mère, par exemple. Je me mis donc à passer le rez-de-chaussée au peigne fin. Je commençais par la double porte située de l'autre côté, et découvrais bientôt un amphithéâtre.

M'attendais-je à trouver une cohorte d'étudiants bavardant tandis que leur maître de conférences étalait sa science ? Ma déception le laissait penser. Quatre cents places assises, au bas mot. Autant de pupitres. Mais pas une mouche qui vole. Pas un classeur ni même un stylo oublié. Juste une odeur de renfermé incommodante. Au fond, un escalier de trois marches donnait accès à une estrade surmontée d'une chaise vide et d'une table, à côté de laquelle je reconnaissais un rétroprojecteur.

Sur la vitre de ce dernier, un transparent. Je le parcourus du regard. Il y était question d'histoire militaire. De la conquête des Amériques, selon toute vraisemblance. Sous mes pieds, le vieux bois émettait de brefs gémissements.

Mes yeux se portèrent ensuite sur l'une des deux issues de secours. Alors que je m'en approchais, je distinguai des mots en grec : « Γνῶθι σαυτόν ». Le fameux *Gnothi seauton* de Socrate, que l'on traduisait par « Connais-toi toi-même ».

Évidemment, je franchissais l'encadrement.

Derrière celui-ci, une salle très vaste et des centaines de mètres de rayonnages. Peut-être plus. Des étagères remplies de livres. Des milliers d'ouvrages de toutes les tailles et sur tous les sujets. J'étais revenu à l'université. Et la citation de Socrate me revint. Curieux paradoxe. Comment se connaître soi-même si l'on a la tête dans les bouquins ? Un livre a-t-il jamais appris à quelqu'un qui il était ? Cela n'avait aucun sens.

Je décidai donc de ne pas m'attarder.

Sur l'heure de midi, je me trouvais au deuxième étage du château quand je suis passé devant une porte grande ouverte. À l'intérieur, une sorte de suite d'hôtel spacieuse aux allures de joli appartement lumineux et judicieusement décoré. J'aurais adoré vivre ici. Il y faisait frais. Juste ce qu'il fallait en cette saison. Des jouets traînaient à droite à gauche. Le réfrigérateur était plein. La table dans le salon était dressée pour sept. Une famille nombreuse. Cela me rendait presque envieux.

Je me demandais où ils avaient bien pu passer.

C'est aussi la dernière fois où j'ai entendu les enfants rire. Tout près. Dans le salon. Comme l'écho d'un passé lointain, leurs voix s'étaient éteintes devant la porte entrebâillée de la chambre à coucher parentale que je poussai à mon tour.

Le décor était tout autre. Un grand lit presque carré avait été niché dans une alcôve. Trois formes y étaient allongées. Du moins ces femmes semblaient-elles s'y reposer, immobiles et silencieuses. Ce ne pouvait être la chambre d'un couple de parents. La pièce était bien trop grande. La couche aussi. Cet endroit ressemblait plutôt à l'antichambre de quelque lupanar, ou encore à la retraite d'un homme décidé à passer une nuit d'orgie avec toutes les beautés rencontrées en route.

Et toujours ce sentiment de familiarité.

La suite de la visite me dérouta encore plus. Toujours à cet étage, je découvris une pièce particulièrement dépouillée. Murs blancs. Silence de cathédrale. Au milieu, un fauteuil qui avait l'air très confortable, un meuble de bureau, du papier et une machine à écrire. J'avais l'impression de me retrouver dans un film de Stanley Kubrick, ce qui n'était peut-être pas fortuit. Car depuis cette retraite de romancier, je pus accéder à une autre pièce. Celle-ci était plus colorée. Plus ouverte aussi.

J'observai les affiches de films, l'une après l'autre.

Je passai ma main sur le grand écran plat de cette petite salle de cinéma. Devant ce dernier, un canapé de bonne taille. Je ne manquai pas de m'y installer. À ma droite, un scénario de long métrage. Le mystère s'épaississait. L'œuvre n'était pas rédigée dans ma langue maternelle mais en anglais. Pourtant, je notai que le nom du scénariste qui figurait sur l'exemplaire n'était autre qu'une anagramme du mien. Quelqu'un me faisait-il une mauvaise blague ? Ou est-ce que je délirais ? J'étais peut-être en train de devenir fou. Complètement fou.

Je sentais à nouveau ma tête me tourner.

Après avoir fait une pause puis une sieste d'environ une heure et demie, je repris l'exploration du château. Au fond de moi, je savais que les réponses ne me tomberaient pas toutes crues, mais je ne désespérais pas non plus de comprendre ce qui se tramait ici. Aussi montais-je jusqu'au troisième étage. Était-ce le dernier de cet édifice ? Je l'ignorais. J'y trouvai d'autres pièces tout aussi étranges que les premières. L'une d'elles s'était parée aux couleurs de la ville de San Francisco.

Il y avait davantage, entre ces quatre murs, que mes mains ne pouvaient en saisir : cartes postales, affiches, bibelots, guides touristiques, lettres manuscrites, tickets de stationnement, notes de restaurant, timbres, billets de concert.

Il ne manquait que les clefs de la cité.

À quelques pas à peine, je débouchai dans une salle divisée en parties égales où étaient exposés des objets relatifs à des thèmes distincts. Parmi ceux-ci, l'âge d'or de la piraterie, le Grand Ouest étatsunien, la société médiévale européenne ou encore l'ère spatiale. J'avais l'impression de me trouver dans une espèce de grenier où s'entassaient des reliques. Pourtant, tout était impeccable. L'on aurait pu croire que quelqu'un était passé faire le ménage vingt minutes plus tôt.

Je m'arrêtai là pour l'après-midi, en profitant pour sortir un peu et me promener. Dehors, un vent léger mais constant ramenait du bois de délicats effluves à mes narines. Cela me donna envie de passer le reste de la journée là-bas, en pleine nature, m'arrêtant sur la rive accidentée d'un humble cours d'eau. Puis, tenaillé par la faim, j'étais rentré au crépuscule

et m'étais rapidement restauré. Je décidai ensuite de passer plus de temps dans les étages du château.

Cette fois, je ne trouvai pas grand-chose d'intéressant. À l'exception notable d'une étude austère et quelque peu vieillotte. Une chambre qui me faisait penser à celle d'un moine ou d'un garçon se destinant au séminaire. Je remarquai la présence d'un pupitre, d'une bible et de passages rédigés en hébreu, en grec et en français. Je ne sais plus trop ce qui se passa après cela. La promenade et le séjour dans les bois eurent raison de moi car je m'endormis subitement.

Ce fut ma seconde nuit dans le ventre de la baleine.

À mon réveil, non sans que je m'en étonne, le décor qui m'environnait avait changé du tout au tout. L'étude s'était pour ainsi dire métamorphosée. À la place, je reprenais connaissance dans un vaste salon richement décoré, assis sur un fauteuil en cuir rembourré et aux larges accoudoirs. À ma gauche, une porte par laquelle on devait accéder au couloir. Devant moi, une bibliothèque remplie de vieux livres et, plus près encore, une table basse surmontée d'un verre de vin.

Un filet d'air frais provenait d'un balcon.

Celui-ci se trouvait sur ma droite. Des rideaux diaphanes gonflés d'air comme les voiles d'un navire dansaient deux par deux le long d'une grande terrasse lumineuse. Intrigué, je me redressai et devinai une ombre. Se pouvait-il que… Non, je ne rêvais pas. Il y avait bien quelqu'un dehors. Hésitant, j'avançai jusque-là, poussai les rideaux et sortis. Le soleil et un ciel bleu royal m'éblouirent un temps puis la gêne passa. Je m'adressai finalement à l'homme.

— Qui diable êtes-vous ?

La quarantaine, il se retourna en souriant.

— Ah ! Enfin, vous voilà ! J'ai vraiment cru que vous ne me trouveriez jamais.

Je demeurai silencieux, interdit. Se rendant peut-être compte de mon trouble, l'inconnu ajouta :

— J'ai acquis cet endroit récemment. Disons que je suis le nouveau propriétaire.

Cependant qu'une clameur lointaine me parvenait d'au-delà du balcon, en contrebas, il me fit signe d'approcher. Je pus alors contempler une grande place, noire de monde, avec en son centre un obélisque et son piédestal. L'esplanade, de forme elliptique, était gigantesque.

— Où sommes-nous ?

— L'important n'est pas tant *où* mais *quand*, me répondit le propriétaire du château en désignant la foule du doigt. Ces gens t'ont attendu si longtemps…

Je n'y comprenais rien. Aussi me contentais-je de regarder ces personnes. Tous ces visages amassés devant nous, à nos pieds. Ils tendaient leurs mains dans notre direction. Spectacle sans prix. C'était encore mieux que d'aimer. Une incomparable sensation. J'avais l'impression d'être un géant. Un dieu.

C'était encore mieux que la vie.

Ombre chinoise

Patrick Boutin

Très fatiguée, madame Yingzi s'était endormie de tout son long sur le canapé convertible 3 places Funny acheté chez But, en tissu bleu chiné, deux positions (couchage XL ou semi-allongé). Hier soir, il y avait eu du grabuge avec Liang, son époux. Il lui reprochait son inactivité, toujours à rêvasser, le ménage n'était pas fait quand il rentrait du travail (il était courtier en assurances), le repas n'était pas prêt non plus. Il devait s'acheter un bò bún chez le traiteur du coin pour être sûr de manger quelque chose. En vietnamien, « bò » signifie « bœuf » et « bún » « vermicelles de riz », c'était délicieux mais toujours la même chose. Quand il l'avait connue, madame Yingzi était un cordon bleu hors pair, ça lui avait plu d'ailleurs : une femme d'intérieur qui prendrait soin de lui en mitonnant de bons petits plats. Ce fut un temps comme ça, puis les choses avaient changé au fil des années. « T'es déprimée, d'accord, mais tu peux pas rester là toute la journée à rien faire, affalée sur le canapé ! C'est pas ma faute si on n'arrive pas à avoir d'enfant, fais-toi une raison ! » Elle soupira, les yeux dans le vide, ne le regardant même pas, elle n'était pas triste, juste paresseuse à ce qu'il paraissait.

Ce matin, elle se sentait bien mal installée sur le Funny, comme gênée par l'épaisseur de son ombre sur laquelle elle s'était assise. À son réveil (après une nuit sans sommeil à fixer le plafond bas comme un couvercle, elle avait fini par s'endormir), Liang venait de partir et l'avait fait sursauter en claquant la porte d'entrée, elle émergea de ses rêves opaques et vit soudain, horrifiée, qu'elle l'avait froissée, qu'elle avait chiffonné son ombre comme un vulgaire plaid sculpté à la forme de son corps avachi, mille plis formant des reliefs fripés qui la faisaient ressembler à la peau d'une poire flétrie.

Elle décida alors de la repasser. Elle prit la table du repassage et une pattemouille, puis passa le fer sur l'ombre plissée, mais la semelle était trop chaude et fit fondre l'ombre au niveau du buste. Il y avait un gros trou de la forme d'un triangle à travers lequel la vapeur passait en crachant comme le souffle d'un dragon. Elle fut très embêtée, étendant à bout de bras, tel un linge, l'ombre déformée et percée au niveau du cœur. Elle était importable désormais, on se moquerait d'elle si elle osait sortir avec une telle silhouette, il lui en fallait absolument une autre. Qu'aurait dit Liang s'il avait vu le trou dans le manteau noir de son ombre ? Il aurait été en colère, et il aurait eu raison, pour une fois qu'elle faisait quelque chose.

Pourtant « repasser, c'est pas la mer à boire ! », qu'il lui disait tous les matins en enfilant sa chemise, qu'il ramassait en boule au fond du placard et secouait pour la rendre présentable. Madame Yingzi avait besoin d'une ombre neuve ! Elle se rendit vers 11 heures au magasin d'ombres de monsieur Chamisso, un petit employé lui fit un large sourire plein de dents pointues, on aurait dit une souris. Elle ne pouvait pas dépenser beaucoup, Liang lui laissait peu d'argent, juste de quoi acheter pour préparer le bò bún, si elle voulait bien passer derrière les fourneaux une fois de temps en temps — la viande en lamelles marinée avec le curry, l'ail, le glutamate et les sauces, une pointe de piment pour parfumer, des vermicelles dans de l'eau bouillante, à ajouter au bœuf revenu dans un fond d'huile, le tout à disposer dans de grands bols avec de la batavia, du soja, des carottes râpées, deux nems coupés en petits morceaux et de la coriandre hachée, de la menthe et quelques cacahuètes concassées, arrosés de sauce nuoc-mâm.

Elle ne put s'offrir qu'une minuscule ombre d'enfant soldée. Elle était si petite que, de retour chez elle, elle essaya de l'étendre en tirant sur les bras et les jambes, pour l'allonger, en augmenter la surface, dilater chaque parcelle obscure. Elle voulut l'élargir par les épaules, l'agrandir pour qu'elle soit à sa taille, mais elle ne parvint qu'à la déchirer en plein milieu d'un coup sec, dans le geste qu'elle fit pour en assouplir le volume et la distendre à ses dimensions. Tétanisée par la tristesse, elle s'assit sur le canapé bleu et sortit un feutre noir indélébile du tiroir d'une modeste commode, sur laquelle était posé un petit autel domestique en bois laqué rouge, exécuté en forme de réduction de temple à la toiture curviligne. Avec beaucoup de tranquillité, elle commença à dessiner une silhouette foncée sur le mur, une grande ombre qui lui correspondait parfaitement. Satisfaite du résultat, elle s'allongea en observant son œuvre.

C'est en rentrant un peu plus tard qu'à son habitude (beaucoup de travail en ce mardi après-midi) que Liang découvrit dans la soirée son épouse morte, installée entre deux coussins céruléens et moelleux que ses fesses étouffaient, les yeux grands ouverts : elle fixait en face d'elle, sur le papier peint jauni, une immense tache brune que le soleil couchant avait déjà commencé à effacer.



par Pascal Dandois

Quatre cauchemars, une révélation

L'Og

I

Ils sont conduits à l'escalier.

Certains l'ont vu en rêve, cependant rien ne les prépare au sentiment du réel. La vérité de l'escalier réveille en eux les peurs enfouies ressenties chaque nuit dans leur sommeil : ils n'étaient pas dans l'escalier et ils étaient dans l'escalier, ils étaient dans leur rêve et c'était terrifiant, et immense, leur sommier craquait de terreur, les draps se crispaient sur la peau comme la carapace chitineuse d'un insecte, l'oreiller était une menace permanente d'étouffement. Les voilà maintenant devant l'escalier, leur lit n'est plus là, seulement un fantôme insupportable qui les serre à la gorge et au corps, face à lui tous sont nus et grelottants.

Cela, c'est pour ceux qui ont rêvé. Les autres, vierges de l'horreur, sont aussi muets d'angoisse et d'effroi, saisis des frémissements d'une peau pâle autour de l'âme rétrécie et condensée à l'extrême, maigre émotion de consolation à laquelle se retenir en espérant faire semblant de pouvoir oublier.

Ils ne savent pas pourquoi ils sont devant l'escalier, ils ne savent pas pourquoi ils ont été menés là. Ils savent juste que des gardes armés bloquent toute retraite : il ne reste qu'à grimper, et si la lumière éclaire quelques marches, au-delà c'est un brouillard sombre et opaque, puis la nuit toujours plus intense, mais il faut avancer encore, ne jamais se retourner.

Après trois jours de périple en altitude, les marcheurs de tête découvrent les premiers squelettes qui encombrent l'escalier. De surprise ou d'épouvante, certains perdent l'équilibre, chutent et s'en vont former de futurs squelettes en contrebas. Pour ceux à l'arrière qui les croisent, ce ne sont que des corps à peine morts, jusqu'en bas de l'escalier c'est un grand frisson implacable qui parcourt les échines, les dos se courbent un peu plus.

Les gardes les ont abandonnés au pied de l'escalier, tout en bas ; ceux qui marchent tout en haut sont poussés sans cesse par ceux de derrière.

Ils ne savent pas pourquoi ils sont là, ils ne savent pas pourquoi ils sont sur l'escalier. Ils savent seulement qu'ils ne sont pas les premiers, les preuves sont de plus en plus nombreuses, s'ajoutant à celles qu'ils laissent malgré eux pour les prochains.

L'air est de plus en plus rare, les morts s'accumulent, il y a de moins en moins de temps avant de mourir mais pas grand-chose à vivre non plus.

Bientôt on est seul sur l'escalier, on avance encore, péniblement, douloureusement, la rotule de plus en plus usée — ou bien est-ce l'âme ?

Le silence est total, masque et glue, la peur qui avait été chassée par l'habitude et la fatigue d'avoir gravi dix mille volées de marches revient comme un déferlement, une avalanche qui tombe du haut de l'escalier, de plus en plus vite, impossible de crier, le silence est suffocation et étranglement, le silence est une promesse de mort, on se réveille d'un coup — le cœur, le cœur, le cœur !

À la porte les gardes martèlent du poing, tambourinent à coups de crosse, défoncent la porte, pénètrent dans la chambre et nous sortent de la gangue du lit, nous poussent, nous conduisent jusqu'à l'escalier.

Il ne reste plus que dix mille marches à gravir maintenant.

II

Entre empoisonneurs, on se comprend.

On s'estime, on se jauge, on se respecte ou on se méprise, mais on ne se fait pas confiance — oh non !

On est uni par le secret des fioles et des glandes des animaux rampants. On est uni par les soupçons de l'âme et de sa glande pinéale, poison de l'effroi et de l'origine du temps, uni par les soupçons de l'âme et de sa glande fondamentale, les secrets des plantes qui exsudent les futures certitudes de la mort, les agonies atroces, lentes, douloureuses, infâmes où la dignité d'un trépas rapide est déniée comme un trait d'esprit. Oui, la mort sera grasse et lourde, boursouflée comme un crapaud.

On a des bagues plein les doigts, la main droite pour les poisons, la main gauche pour les antidotes. Ou est-ce l'inverse ? Non, on est certain, on ne peut pas se tromper. On s'invite à des dîners, des soupers, des festins ou pour le petit déjeuner, mais on n'a jamais faim, on n'a jamais soif, sur les joues les sourires sont fins et confits, on ne se touche pas — on connaît le poison des mains —, on ne s'embrasse pas non plus — on connaît le poison des lèvres. On ne s'approche pas à distance de nez, on ne se sent pas, on ne se respire, on ne s'est pas embrassé, on s'évite et on s'assoit, mais avant on époussette la chaise d'un taffetas léger au cas où, qu'on brûle ensuite précautionneusement comme un encens.

Il n'y a pas de rince-doigts, l'eau est trop soluble des solutions invisibles qui font disparaître jusqu'à soi-même, de ce temps, de ce dernier repas. Le cendrier est un rituel compris de tous les invités si l'on est plusieurs empoisonneurs — et on l'est —, attablés, invités, assis, mais

s'évitant, ne s'étreignant pas, ne se touchant pas, ne s'approchant pas plus que la méfiance ne l'impose, la science sachant exactement, par équation élégante, la distance de sûreté. On est là, tous ensemble, virevoltant dans un ballet agile et silencieux de voiles noirs et de dentelles, aussi précis que les chauves-souris dans les caves se dirigeant par écholocation, qui jamais ne se heurtent. Parfois, un petit nuage de poudre reste en suspens dans l'air et un empoisonneur sur le carreau.

Personne n'a rien vu. Tout le monde sait. C'est un art.

On est à table. Le repas dure. Les sourires sont durs. Le repas est mou, il moisit, personne ne mange. Chacun pioche dans sa tabatière ses propres drogues et coupe-faim.

Par politesse, on offre à la ronde. Par politesse encore, on refuse. On ne sait que trop bien. Les sourires redoublent, c'est-à-dire qu'on a maintenant un double sourire — on connaît l'autre empoisonneur, l'autre empoisonneur nous connaît. On s'est déjoué. On apprécie l'art, on apprécie le contre-art. Dans cette escrime de substances innombrables, la plus innommable, la plus secrète, est celle dont le secret est art suprême, connaissance ultime : elle est sans antidote.

Comment l'insuffler cependant ? On tâte ses poches, attrape de petites fléchettes, roule entre ses doigts une serviette amidonnée… Tout s'arrête. Les empoisonneurs ne se font plus de mines. Ils se raidissent et anticipent. L'atmosphère est épaisse, tout le monde attend. Qui prendra le risque de bouger ? Qui *sarbacanera* le premier ? Un empoisonneur est un empoisonneur, mais il a aussi sa dague. L'art de la main connaît bien des dérivés. On soupire, ce n'est pas le bon moment. Les sourires reprennent, la tension disparaît dans le silence, le temps juste est passé.

Le dessert est servi. Les plats sont empilés. Personne n'a rien touché. Quelques ventres sont creux, quelques âmes sont creuses. Mais l'odeur du gâteau… Ah ! L'odeur du gâteau ! Les têtes se tournent, les têtes tournent… Quel arôme ! On se reprend vite, chausse son masque à peste au bec rempli d'herbes odorantes et thaumaturgiques.

Puis on se regarde. Vautours autour de la table, carcasse amère que personne n'a touchée, que personne ne touchera. On hoche la tête, on se comprend, on se respecte. Ce fut un très bon dîner. L'art fut parfait.

On se quitte dans une dérobade.

III

Comme on pèse les masques, on vide l'homme, pas parce qu'il offre un vaste espace intérieur — celui de l'éléphant est plus grand —, pas pour s'exercer au vide — les déserts en ont beaucoup plus —, seulement parce

que l’homme est moins encombrant empaillé — il y a tant de champs de blé que ce serait une honte de n’en faire que du pain ou du fourrage à vache —, bourré ou fourré — il y a aussi le kapok et le coton, toutes les matières à oreiller — on peut alors le ranger dans un coin et l’homme n’a plus que la poussière à redouter, les actions et les pensées, l’âme et dieu, le paludisme ou la peste, le temps qui passe et la matière à philosophes, tout cela est bien fini pour lui.

L’homme redevient silencieux. Trop silencieux parfois, et dans les chambres pleines de momies qui fleurent bon le natron, les épices internes conservant si bien la peau humaine et sa frontière de cosse avec ses fluides embaumeurs, on entend une mouche voler si fort que c’en est désagréable. On n’a que deux mains vivantes parmi toutes celles immobiles pour traquer la créature tourbillonnante, trop rapide, dans ce silence compact l’écho amplifié de ses ailes vrombit comme une turbine de barrage assourdissante.

On a enlevé les organes à buts de l’homme, surtout ses moteurs intimes et sa cervelle pleine d’amour et de regrets, d’impôts ou de prières, l’intérieur à confusion s’est changé en simple étape dans l’art de la taxidermie. Dans le crâne, le sable remplace sans mal tout cela — il y a tant de déserts que ce serait une honte de les laisser seulement à eux-mêmes, aux chameaux et à de lointaines monodies.

Ainsi l’homme a été transformé en hochet que l’on n’agitera plus, sauf quand on est trop énervé par les mouches qui pullulent — ou il n’y en a qu’une et c’est le summum de l’agacement. Dans la traque on bouscule les empaillés qui oscillent comme des culbutos, délestés des organes à gravité, bien rigides, leur centre de lourdeur et d’équilibre resté en haut, puis ils tombent comme des dominos en soulevant de petits nuages de poussière et des fils d’acariens. Dans ce capharnaüm, la mouche reste longtemps à vibrer et à bourdonner, elle recommence son manège incessant qui troue le silence et tape sur les nerfs. Alors on ferme doucement la porte pour ne pas l’attirer dans le courant d’air et on attend, vidant quelques hommes, remplissant quelques pièces, une chambre, une bibliothèque, on patiente jusqu’à ce que la poussière fine et allergène reforme son dépôt d’oubli — on l’écoute si attentivement à travers la porte qu’on l’entend tomber.

L’homme ôté de l’homme est un silence absolu, et chaque atome de matière qui tombe sur sa peau semble provoquer un fracas inouï. Stoïque, il fixe l’éternité de son sablier à tête, nous emplissant le labyrinthe interne d’acouphènes pour longtemps.

On vide l’homme comme un métronome, on vide l’homme pendant que la clepsydre se remplit, on vide l’homme pendant que l’ombre s’allonge et se raccourcit, on vide l’homme des deux côtés du sablier.

Que faire de ce qu'il cache à l'intérieur, à part le transvaser dans des bocaux qui ont horreur du vide ?

Cela donne un silence d'océan aux pièces parfaitement remplies, comble les étagères des murs qui ont toujours honte d'être nues.

On y dort bien.

Si ce n'était cette mouche accablante, cette mouche qui perfore on ne sait comment toutes les épaisseurs de murs de soixante-six salles pleines !

IV

Au détour de fièvres immortelles, on feuillette nos livres à visages d'une main facile et légère les jours de pluie ou de nostalgie.

On n'a pas pris ces visages comme des photographies, mais comme les feuilles d'une leçon de choses, avec un sentiment enfantin d'école presque buissonnière tant tout cela est loin — les petits bureaux et les petites chaises, les petits cahiers pleins de petites tables de multiplication, les leçons de calcul et d'orthographe.

Ce jour-là, la maîtresse avait le même visage plissé que tous les obsédés du livre, les races successives de bibliothécaires, d'écrivains, de recteurs, de prêtres et d'adorateurs du Sans-Nom, du Pas-Là-Et-Partout qui a dicté son Grand Livre de sa Voix Absente de Néant Tonnant.

Alors on lui a arraché le visage de toutes nos petites forces, de nos petits bras qui faisaient des haltères de crayons : son visage, le premier visage, est la feuille inaugurale du livre de l'homme. Il y a eu tant de feuilles collectées au long des années, toutes si différentes, qu'il est aisé de se constituer une belle bibliothèque, avec de précieuses reliures de cuir accompagnant chaque recueil — on les façonne avec la peau du ventre plutôt qu'avec celle du dos, car ce serait trop évident.

Pour titres, on choisit des extraits de haïkus qu'on chérit particulièrement : « Branche fanée », « Cobalt de miroir », « Large hydrangea », « Par deux ou trois pétales », « Coiffée à une psyché ».

On le sait bien, on sera toujours méprisé par les scientifiques, les experts des livres à visages qui préfèrent les dictionnaires, les encyclopédies, les histoires naturelles aux titres et aux chronologies précises — « et s'il vous plaît, référencez bien vos sources ! »

Ce qu'on aime, ce qu'on aime vraiment, c'est le visage de l'homme, pur et nu de toute histoire au coin d'un bon feu d'os, bien enfoncé dans un fauteuil crapaud qui fut un ministre de la Septième République, tandis que les flammes jouent sur les visages qui n'ont jamais été aussi émus au fil des pages tournées, dessinent les ombres des rides et leurs reliefs

d'infini, tracent de grandes épopées, conférant à chacun des expressions mélancoliques qui leur vont si bien au crépuscule.

On a fait une exception scientifique pour quelques Japonaises au visage blanchi qu'on évite de toucher, comme des ailes de papillons, de peur de leur ôter la poudre qui les fait flotter entre la réalité et la beauté comme des masques de Nô : « Recherche de l'absence numéro 4 ».

Parfait pour une fraîche nuit d'été.

Épilogue

C'est apaisant.

Surtout après le temps de l'entraînement et du bouillon de onze heures, où les convives se sont comportés déplorablement, avec un évident manque de grâce : l'impôt du visage n'a pu être prélevé. Tout était maladroit, sueurs bâclées et poisons frelatés, le dernier instant repoussé gauchement, évité sans sourire.

Avec l'échec, le remède.

Quittant la toxicothèque pour la bibliothèque, on feuilletterait presque innocemment les ouvrages rassemblés, seulement l'adage est connu : *« Livres à visages, livres à usages »*.

Est donc sorti d'un rayon le *Traité des Trois Imposteurs* qui renferme les visages arrachés de tous les prophètes, ces escamoteurs de faux dieu détestables remontant loin dans l'Origine Confite. Leurs longues barbes dépassent des pages et c'est bien utile : d'un poil et de quelques incantations, on exacerbe les sortilèges qui guident l'homme dans ses rêves vers l'escalier.

Il n'est même pas nécessaire de le haler hors de son sommeil : somnambule, il est appelé. Il viendra, il viendra comme on est venu, hélé par les mêmes marches et les mêmes mystères, il y a si longtemps déjà qu'on n'était presque pas né. Certains, trop lâches pour la désaffection de la surface, prendront le destin de gardes-cadres et iront en réveiller d'autres.

Des milliers d'hommes qui gravissent les marches et les peuplent d'hécatombes, combien parviendront au sommet ? Souvent, il n'en reste plus qu'un, l'Élu et le Successeur — il le faut bien car on est fatigué. Il faut passer l'art, transmettre ses connaissances, comme tous les autres soupeurs aux mœurs cryptiques, lui apprendre l'existence des chambres à visages, des empaillés et des poisons, pour qu'il invoque à son tour les transhumances d'escalier hanté.

On l'attend, on l'attend depuis bien longtemps.

Le poil est lâché : « *Que l'escalier soit entrepris !* »

Est-ce un mirage ou bien une demoiselle arrive enfin ? Quelquefois, elle ne convient pas, alors on l'empaille et cela en fait bien trois salles pleines désormais.

Finalement, le sexe importe peu. Tout dépend de l'âme qui le meut. Arrive qui peut, et majoritairement la paille arrive bien vite à l'intérieur de l'homme par meules entières. Ce n'est pas tout de monter l'escalier : il y a encore d'innombrables leçons à apprendre.

Survivre aux poisons.

Trouver le bon livre à visages.

Arracher un poil de prophète et prononcer l'incantation : *« Sois inerte par le cerebellum ! Lève-toi, marche, viens à moi ! »*

Puis l'on repose le traité : la Voie de l'escalier est à nouveau ouverte.

Qui ?

Lúcia Bettencourt

Cette nouvelle a été traduite du portugais par Stéphane Chao.

Qui ? J'ouvre les yeux et il n'est plus là. Le lit en désordre témoigne de notre passion. Mais des deux partenaires, il n'y a plus que moi au milieu des draps et des odeurs. Ma main tâte le matelas en quête de traces, de vestiges. Rien. Personne. Pourtant, quelqu'un dans ce lit a pris mon corps avec violence et une sorte de désespoir muet. Ce n'était pas un rêve. Non, bien sûr que non. Ce n'était pas non plus un délire engendré par la boisson. Pour m'en assurer, je souffle dans mes mains disposées en conche et mon haleine est tiède, douce. Je ferme les yeux en essayant de reconstituer cette présence qui a fui. Un corps chaud, des membres longs, une peau dénuée de toute humidité, de sorte que mes doigts peuvent glisser sur son dos ou se promener entre ses cuisses à la recherche d'une proéminence, d'un signe.

Mon amant nocturne, étrange et silencieux, est arrivé après l'extinction des lumières et jamais il ne s'est montré. D'emblée, il a murmuré mon nom et une interdiction : *pas de lumière*. Si j'ai accepté ? Je me suis soumise. D'abord parce que l'attaque m'a prise au dépourvu. Dans la chambre que je croyais vide, l'obscurité s'épaississait. Sa densité m'enveloppait, m'emprisonnait, entravait mes gestes et bâillonnait ma bouche, aiguillonnait ma faim. J'étais couchée sur le lit, la tête tombant en arrière, la bouche ouverte, haletante. Dans l'obscurité profonde et impénétrable, mon corps reconnaissait les caresses, que je réclamais, languissante. Je me suis tue. J'ai fait davantage que me taire, j'ai fermé les yeux de toutes mes forces, désirant l'anonymat.

Je découvrais la volupté de l'obscurité. Une obscurité complète, dense, qui supprimait les identités, les conventions et toute forme définie. Je faisais confiance à l'abîme qui m'aveuglait. Je m'offrais en confiance — habitante du paradis. La main que je croyais reconnaître était-elle la même qui m'avait touchée auparavant ? L'oreille qu'explorait ma langue était-elle celle qui se collait à ma poitrine pour écouter les battements accélérés de mon cœur ? J'offrais ma gorge sans savoir si elle attirerait le baiser ou le poignard. Ah, quel plaisir ! Comme il est bon de s'abandonner sans défiance. Le baiser et les dents marquaient ma peau. Mystère.

Je l'implorais de me dire son nom. Aucune réponse. Notre unique phrase était un ordre, auquel j'obéissais. *Pas de lumière.* La chambre était non seulement plongée dans l'obscurité, mais je fermais les yeux pour ne rien voir pendant que je livrais mon corps à cet inconnu. Pantelante, je perdais tous mes moyens, je n'étais plus ni sujet, ni objet passif, ma jouissance et ma souffrance étaient mes seuls moyens d'expression.

Quand ? C'était une nuit silencieuse et sans lune. La chaleur humide couvrait mon corps de sueur, et moi, oppressée par cette touffeur estivale, je lavais mon visage et mon cou, l'eau coulant dans le décolleté de ma chemise de nuit. Mais comme la chaleur m'étouffait toujours, j'ai arraché mes vêtements d'un geste brusque et j'ai pris une douche froide. J'ai essayé en vain de réprimer un cri, qui s'est confondu avec le bruit de l'eau coulant à flots violents sur ma peau. La serviette de bain était parfumée, elle était imprégnée de l'odeur de l'huile dont j'oignais mon corps de vestale à chaque douche. J'avais terminé de me rincer lorsque la lumière s'est éteinte. J'ai gagné mon lit à tâtons et sans chercher à me vêtir ou à me couvrir, je me suis allongée dans le silence de la ville plongée dans l'obscurité. Pas la moindre lumière. Mes yeux se sont refermés. J'ai dû m'endormir. Je me suis réveillée dans l'obscurité, écrasée par un corps. *Pas de lumière*, ordonnait cette voix grave. Je n'ai opposé aucune résistance. J'ai écarté les jambes et les bras, absorbé tout ce qui était susceptible de l'être. J'explorais les labyrinthes concrets et éternels, qu'il dessinait. J'ai suivi les méridiens du bout des doigts, engouffré ma langue dans des cavernes. Goût et toucher. Ouïe et odorat. La vision supprimée, mes autres sens s'aiguisaient. Goût. Je reconnaissais la vie à son goût, son odeur, ses formes qui se concrétisaient dans l'obscurité. J'écoutais l'injonction : *pas de lumière*. C'était le premier ordre et il m'avait suffi de l'entendre pour comprendre que j'étais née pour obéir.

Où ? Dans l'obscurité, il était difficile de savoir d'où viendrait le premier toucher. Sa silhouette s'éloignait de moi par instants, et je l'attendais haletante. La prochaine caresse pouvait être légère, flattant ma nuque. Ou bien elle pouvait être âpre, rudoyant mon corps chaviré et recourbé selon les fantasmes de celui qui me commandait. Mes gémissements se confondaient, plaisir et douleur alternaient. Je savais que, la lumière une fois rallumée, mon corps serait recouvert par les signes qui révèleraient le nom de mon amant, pour peu que je sache les déchiffrer. Docile, je le laissais me violer, entrer là où il n'avait pas été convié. Ma bouche entrouverte l'attendait, sa langue était adoucie par mon propre goût. Ses doigts salés et un peu rêches faisaient intrusion en moi. Enveloppée dans l'obscurité, je me suis assise, allongée, arc-boutée sur le

lit, malléable comme je ne l'avais jamais été sous la lumière. Le corps de mon amant nocturne m'écrasait de son poids ou semblait léviter. Touchant à peine le mien, il dessinait des chemins avec sa langue, ou peut-être le bout de ses doigts ou une quelconque autre extrémité. Sa peau contre la mienne, nous nous frottions l'un contre l'autre dans le noir, ou bien nous étions séparés par un drap fin, et il prenait dans sa bouche une partie de mon corps au hasard, suçait, soufflait avant de découvrir tout à coup ma peau électrisée et lécher ma chair qui se hérissait. *Pas de lumière.* C'était sa seule phrase. Comment ne pas lui obéir, puisqu'il réalisait mon rêve ? J'ai fermé les yeux, serré les paupières de peur que le charme ne se rompe, et je me suis offerte sans retenue. Il me prenait dans l'obscurité, en silence. Il m'épuisait. J'explorais avec assiduité les points sensibles qui existaient déjà et ceux qui seraient inventés par la suite. Je gémissais, toute à lui. Mon corps me faisait mal, mon sexe était palpitant et je le suppliais d'arrêter : combien de temps résisterions-nous à l'orgasme ? Il souriait peut-être de mes prières, mais dans le noir, je ne parvenais pas à déchiffrer ses gestes experts.

Comment ? À aucun moment, je ne me suis demandée comment il était arrivé dans mon lit vide. Je ne me suis pas non plus souciée de vérifier s'il existait hors de ce lit. Il réalisait mes désirs dans l'obscurité : il était la forme concrète de mon désespoir. *Pas de lumière.* C'était en aveugle que je devais l'accepter sans connaissance préalable, sans jugement d'aucune espèce. C'est seulement de cette manière que j'étais capable de m'offrir, de faire abstraction des injonctions que la vie m'avait inculquées. C'était de cette manière que mes instincts pouvaient affleurer et que je m'autoriserais à jouir pleinement de ce moment suprême. Satisfaction pleine et entière dans l'obscurité primordiale et palpable. L'être comme matière et non comme pensée. Absolument offerte, absolument satisfaite, les yeux fermés, la tête jetée en arrière dans l'attente du coup qui m'accorderait l'amour ou m'accablerait. C'est alors que plongée dans le noir, j'ai senti un éclair qui m'aveuglait davantage que l'obscurité elle-même. *Pas de lumière.* La lumière elle-même. L'évanouissement ou la mort. L'inconscience, au moins.

L'aube pointait, mais mes paupières refusaient de s'ouvrir. Je sentais sur mon corps sa douce caresse, si légère. Mais c'était le matin et j'étais rassasiée. Je m'éloignais, gémissante. Mon corps exhalait la chaleur du rêve et du plaisir. La sensation fugace se répétait, comme si des plumes passaient sur mon cou, me donnant la chair de poule. *Non*, ai-je répété. Ou était-ce la première fois que je parlais, car je ne reconnaissais pas ma voix, rauque, engourdie, étrange. Je me raclais la gorge. *Non.* Était-ce une

pensée ou une parole ? Irritée, j'ai balayé de la main cette plume inexistante qui m'importunait. J'ouvrais les yeux. Un vol, un tremblement ? Rien. Personne. La clarté du matin entrait par la fenêtre entrouverte et se mêlait à la lumière qui était enfin revenue. Un rêve. J'avais fait un rêve. Voilà ce que je pensais, mais mon corps le démentait. J'expérimentais les conséquences de nos ébats passionnés, les cuisses encore humides, les tétons rougis et durs, les muscles las. Le lit était également dans le plus grand désordre et les odeurs étaient suspendues dans l'air, une odeur de terre mouillée maintes fois ensemencée.

Ma main tâtonnait dans le lit, paresseusement. Mes yeux clignaient, ensommeillés, un bruit d'ailes paraissait traverser l'air. J'ai peu à peu retrouvé mes sens, les odeurs devenaient plus entêtantes, le goût dans ma bouche plus étrange. Je me suis assise sur le lit, en quête de signes. Seule. Absolument seule, survivante d'un champ de bataille nocturne. J'ai observé ma peau, mes cheveux. Devant mon miroir, je voyais ma bouche, rouge et humide, comme si elle venait d'être embrassée. J'ai tiré la langue pour découvrir l'origine de ce goût étrange. Mes doigts s'enquirent de l'état de mon sexe. Puis ils parcoururent mon corps, détendus, rêveurs, s'attardant là où ils croyaient trouver les traces du mystère.

La matinée nuageuse quittait la chambre plongée dans une lumière grise et diffuse, et je pouvais entendre le bruit des gouttes contre le chambranle de la fenêtre. Une grande mélancolie et un grand découragement se sont emparés de moi. Je voulais retourner dans mon lit et rêver à nouveau. C'est alors qu'un battement d'ailes a attiré mon attention. Mes yeux ont balayé la chambre, en essayant de savoir quel oiseau blessé y avait trouvé refuge. Mais ce n'était pas un oiseau.

En proie au délire, je voyais le visage de mon amant nocturne. L'absence de clarté avait fait de son visage un masque indéchiffrable. Je devinais sa bouche, son nez, ses yeux, mais je n'arrivais pas à imaginer sa forme, sa couleur, ses traits. Sa peau était agréable au toucher, mais j'ignorais son teint. Ses cheveux, qui me paraissaient fins et courts, n'avaient pas laissé davantage d'indice sur mon lit. Pas le moindre fil auquel je puisse accrocher mes espérances. Comment élucider ce mystère ? Quel dieu avait occupé ma chambre ? Languissante, j'imaginais son corps parfait, son profil de statue, et mon imagination s'allumait, de nouveau affamée. L'averse s'amplifiait, les gouttes coulaient contre la vitre comme des larmes. Mon visage cependant arborait un sourire de satisfaction, qui s'est conservé tout le long des heures qui s'écoulèrent avec lenteur jusqu'au soir. La nuit tombée, la pluie cessa. La chaleur humide

paraissait se coller à mon corps. Confiante, j'ai éteint les lumières de la maison, tiré les rideaux, recréé l'obscurité absolue de la veille. Nue sur le lit, mes doigts nerveux exploraient les replis de mon corps pour soulager la tension anxieuse de l'attente. La ville s'était tue, les bruits paraissaient amortis. Venue de quelque part se faisait entendre la rumeur d'un battement d'ailes angoissé, comme si un insecte essayait de traverser une vitre. Mes yeux se sont refermés violemment et soudain j'ai à nouveau senti l'obscurité qui s'épaississait, acquérant forme et volume, et je me suis laissée emporter par le mystère.

Par terre, à côté de la fenêtre, un cafard monstrueux se débattait, sa *dure carapace* tournée vers le sol. Sur son *ventre sombre, sillonné de lignes ondulantes et profondes*, une multitude de pattes s'agitait avec une vaine frénésie. Ses longues antennes décrivaient d'amples mais inutiles mouvements. Paralysée par le dégoût, j'observais l'insecte, qui me paraissait étrangement familier. Son affolement augmentait à chaque mouvement que je faisais. Ses antennes fouettaient l'air, dessinant des signes que je ne parvenais pas à déchiffrer. La lumière éclairait impitoyablement l'insecte et révélait toute son horreur. Il était répugnant, mais nullement étrange. Ses ailes se sont déployées d'un seul coup sous son large corps. Je reconnaissais ce bruit. C'était le bruit qui accompagnait la pluie, laquelle avait repris de plus belle et semblait couler comme des larmes sur un visage figé. Le cafard était toujours couché sur le dos, telle une victime attendant son bourreau. Il me manquait seulement le courage de prendre une décision. J'ai pris un livre au hasard dans l'étagère, et je l'ai lancé sur lui pour l'écraser. En tombant le livre s'est ouvert. J'ai regardé les pages, mais je ne voyais que des lettres emmêlées. J'étais incapable de focaliser mon regard à cause du choc émotionnel. J'ai contemplé fixement les pages pendant que les lettres se remettaient en ordre jusqu'à former un nom. J'ai fermé les yeux pour ne pas être obligée de le lire. Je voulais l'obscurité.

Ambre & Cachemire

Eugène de Bonsecours

J'étais en mes quiètes méditations dominicales lorsque j'ouïs mon huis se secouer avec véhémence, les coups assénés par-devers le heurtoir de bronze scandant la maisonnée comme lancements de migraine en crâne de migraineux. Je fus fort marri par cette noise importune, celle-ci me vrillant les tympans de la manière la plus désagréable qui soit, en conséquence de quoi je ne pus me vouer plus outre à l'hypocrite surdité dont je fais preuve généralement quand je désire laisser croire aux visiteurs que je ne suis point au logis. Je me décidai donc à ordonner à mon valet d'aller ouvrir.

Mon domicile est sis dans la rue des Chapeliers. Il s'agit d'un modeste hôtel de dix-huit pièces. Au mitan de la maison, un escalier de marbre mène aux étages. Mes domestiques, excepté pour le nettoyage, ne l'empruntent jamais (ils usent de l'escalier de service en colimaçon qui va de la souillarde aux combles), aussi, par une sorte de dévotion un peu idiote, ils l'ont nommé « escalier d'honneur ». Il est bien certain que cet escalier n'a rien d'honorable si l'on excepte son allure majestueuse, la finesse de sa pierre blanche veinée de rose, ses arabesques délicates et les feuilles d'acanthe dorées qui ornent sa rampe en fer forgé. Cependant, cette élégance me remplit d'aise lorsque le soir venu je monte dans ma chambre à coucher. Cette chambre si douillette où je me complaisais dans la plus parfaite sérénité avant que le heurtoir ne se mette à retentir.

Si j'apprécie autant ma chambre, c'est en bonne part parce que sa cheminée tire bien et que lorsque le vent d'est et la froidure font frémir les ardoises de la toiture, il y règne une douce et apaisante chaleur. C'est également la seule pièce qui ne soit occupée par une entité, une âme errante ou un ancêtre n'ayant pas encore admis ou compris qu'il a trépassé depuis belle lurette. Ces êtres diaphanes ne me gênent pas particulièrement : je les connais tous ou presque. Néanmoins, il en est parmi eux avec qui je ne m'entends guère, nos caractères étant à l'opposé ; il en est qui geignent et se lamentent sans fin (ce pour quoi je n'éprouve, hélas pour eux, aucune compassion) ; il en est d'autres encore qui manquent totalement de civilité et qui rugissent sans bienveillance quand je les rencontre au hasard de mes déplacements domestiques. Je dois encore signaler le mur qui pleure (c'est celui qui est mitoyen avec la maison de gauche), dont la pierre reste humide en permanence et qui suinte et sanglote comme commère endeuillée. Dans le grenier, la poutre maîtresse parle : il m'arrive d'aller l'écouter lorsque je suis d'humeur badine, ladite

poutre possédant un véritable chapelet d'histoires grivoises comme celles que racontent de vieux cousins dans les noces après avoir bu plus que de raison. Certes, je connais quelques personnes morales qui trouveront à redire à ce sujet, mais je l'avoue sans honte, je n'ai pas le sentiment de commettre bien lourd péché en ces occasions. Je terminerai par la cave dont les remugles pestilentiels empuantissent parfois l'atmosphère (et moi qui ai le nez délicat, j'en suis assez fort incommodé), mais cela arrive relativement rarement. Aussi, dès que je sens que remontent des effluves déplaisants, je m'habille et vais me promener le temps de laisser ces sulfureux arômes s'étioler et s'évanouir par les fenêtres grandes ouvertes.

De profession je suis écrivain royal, ce qui veut dire que je suis chargé de mettre par écrit tous les édits royaux, décrets et autres avis à rendre publics. Autrefois, on nommait ceux de ma confrérie « les notaires à cravate » pour ce que les anciens portaient autour du cou un nœud ornemental de satin cramoisi aussi large et volumineux qu'il était inconfortable. La vêture, heureusement, a évolué depuis et il n'est plus nécessaire désormais d'arborer de tels signes de distinction. La main qui cognait à mon huis, je l'aurais reconnue entre mille : le capitaine des archers étant un homme de haute taille et de constitution forte, il n'est quasiment pas possible de confondre son frappement avec celui d'un autre. Ainsi, lorsque je vis mon valet poser la main sur la grille du petit judas, je lui intimai l'ordre d'ouvrir immédiatement la porte, mon visiteur n'aimant guère faire le pied de grue sur le pavé plus qu'il n'est nécessaire. Je ne m'étais pas trompé, le capitaine était bien là, accompagné de trois de ses archers et muni d'un rouleau de parchemin dont je reconnus immédiatement le sceau. Nous échangeâmes quelques propos civils, non que ce rustre me soit d'un commerce agréable, mais parce que ma fonction m'oblige à ménager les représentants de la loi. Ce capitaine, en l'occurrence, en était le bras armé, et moi plus humblement la main munie d'une plume. Nos rapports, s'ils devaient se dégrader, ne le feraient qu'à mon désastreux désavantage. J'invitai donc le butor à entrer dans mon vestibule et commandai à mon valet d'aller quérir un flacon de vin pour abreuver le gaillard. Je mis ce petit moment d'attente à profit et pris connaissance du pli. La reine me mandait toute affaire cessante, ce qui à vrai dire était sa coutumière manière de me commander, aussi ne fus-je point surpris par le ton impérieux de la missive. Pendant que le capitaine jetait un sort à la piquette que je lui réserve ordinairement, mon valet m'apporta mon bonnet, mes bottines et mon écritoire. La dernière goutte étant déglutie par le grossier gosier du capitaine, je me mis à sa disposition et nous quittâmes mon logis pour nous rendre au palais.

Dans la rue des Chapeliers, il n'existe aucun artisan de cette confrérie, et d'ailleurs je ne suis même pas certain qu'il y en eût un jour. En

revanche, on y trouve diverses boutiques dont celle d'un boucher et celle d'un arracheur de dents. La devanture de la première ne présente rien de particulier, si ce n'est que des carcasses d'animaux y pendent à foison et que le seuil est tout gluant et glissant du sang qui s'écoule dans le caniveau à longueur de journée. Devant chez l'arracheur de dents, il est vivement déconseillé de poser le pied à l'étourdie, le praticien ayant la détestable habitude de jeter des chicots cariés sur le trottoir. Ces dents sanguinolentes jonchent le pavé et malheur au distrait qui poserait le pied sur une canine pointue. J'en ai connu plus d'un à s'être enfoncé un de ces crocs pourris dans le pied, celui-ci subissant immédiatement l'assaut des humeurs fétides qu'il lui transmettait par la blessure. Phlegmons, abcès et purulences ne sont donc pas rares en ces occasions. La rue des Chapeliers a ceci de particulier cependant : elle résonne des cris des animaux égorgés par le boucher et ceux des personnes à qui on arrache les dents. Il est parfois malaisé de distinguer les uns des autres.

Tout en cheminant vers le palais, le capitaine faisant un pas alors que j'en faisais au moins trois, mes jambes étant bien plus courtes que les siennes, je ne cessais de songer à cet écrit de la reine. « Diantre, me dis-je in petto, que me veut donc cette vieille sorcière ? » Surpris moi-même qu'elles me traversassent l'esprit, je me gardai bien d'émettre ces pensées irrévérencieuses à voix haute, le capitaine étant fidèle à sa souveraine et fort chatouilleux quant au respect de l'étiquette. Du reste, la reine n'étant ni vieille ni sorcière, je ne comprends toujours pas ce qui me prit ce jour-là, si ce n'est, peut-être, que le sbire dégageant une telle odeur de sueur, de vinasse et de pied mal lavé, je me trouvais comme englouti malgré moi dans ces cogitations peu respectueuses. Nous longeâmes l'Ourche avant d'emprunter le pont des Carmins. À cet endroit, la rivière étant fort large, on a une vue qui, par temps dégagé, permet de distinguer les faubourgs, la tour du guet et l'ancienne forteresse qui fait aujourd'hui office de geôle. Le parapet étant à l'ancienne, et donc très bas, on peut aisément voir passer les barques qui apportent foin et grain, et, ce qui est moins plaisant, les détritus, les animaux morts, les restes de suppliciés et les étrons qui flottent à la surface. Pendant la traversée du pont, je dois avouer que je me surpris presque à penser que le capitaine n'était finalement pas si nauséabond que ça. Je me rangeai bien vite à la raison dès que nous nous éloignâmes du pont pour monter la chaussée menant au palais. Les odeurs animales du capitaine eurent d'ailleurs tôt fait de reprendre leur place, l'épaisse cuirasse et le pourpoint rugueux dont il était vêtu n'ayant je crois jamais connu le moindre décrassage.

Le capitaine, après un salut des plus roides, me laissa dans l'antichambre de la reine où, me préparant à devoir languir deux bonnes heures avant d'être reçu (et ce malgré l'extrême urgence avec laquelle ma

présence était requise), je pris mes aises et m'assis sur une escabelle. Des appartements de la reine me parvenaient quelques paroles assourdies dont je ne pouvais saisir le propos, mais dont le ton sur lequel elles étaient prononcées me laissa à penser que notre souveraine était dans ses humeurs véhémentes et contrariées. Je ne restai pas très longtemps assis cependant : sous mon siège, un chat, un chien ou, qui sait, peut-être un humain, avait eu la mauvaise idée de régurgiter son repas, souillant tapis et parquet d'un amas peu ragoûtant. J'en eus un haut-le-cœur et manquai d'apporter ma propre contribution à cet agglomérat. Heureusement, le chambellan apparut avec une servante qui se mit immédiatement à laver le sol et à le débarrasser de ces restes de mauvaise digestion.

Autant le capitaine des archers est un homme de grand gabarit, tout en muscles et sans graisse aucune, autant le chambellan est de taille petite et ronde, sa panse le précédant d'un quart de toise au moins et son fessier le continuant sur une même distance, l'homme étant comme pris entre ces deux protubérances de chair tremblotante. N'était son aspect bedonnant, il est d'un abord fort civil et parle d'une voix si douce et si musicale que certaines mauvaises langues laissent courir le bruit qu'il est de cette confrérie d'hommes dont on a ôté les attributs virils. Pour ma part, je ne saurais en juger, et je me garderai bien de le faire. Si le chambellan est soupçonné par de méchantes personnes d'avoir été privé de ses génitales, c'est peut-être par dépit ou jalousie, ou bien par peur : il faut savoir qu'en sus de ses fonctions protocolaires, il est chargé de présenter à la reine les attributs des suppliciés. Les pères incestueux, les maris adultères, les malandrins refusant de payer la dîme aux catins après avoir consommé, voilà autant de gonades que le bourreau arrache à la tenaille rougie et qui, cousues en chapelet avec une corde dorée, vont orner le cou du chambellan. Ainsi, chaque jour, la reine peut s'assurer que sa loi est respectée et que son royaume est servi par des gens qui lui sont loyaux.

Les testicules ne sont pas les seuls morceaux de chair que le chambellan arbore : les doigts des voleurs, les langues des menteurs, les yeux des indélicats qui reluquent l'intimité d'une voisine, les oreilles de ceux qui écoutent aux portes, voilà autant de trophées morbides qu'il est chargé de porter en sautoir, ceux-ci se desséchant heureusement assez rapidement sans sentir trop fort. Il reste que le chambellan se parfume comme baronne en bal, aussi ne torture-t-il point trop les facultés olfactives des gens qui le côtoient. À peine la servante eût-elle procédé au déblayage du dégueulis que la reine fit irruption dans l'antichambre et me commanda de la suivre dans son cabinet.

La reine est la plus divine personne de la création. Son cheveu roux rutile sous la lumière des chandelles comme un soleil se couchant sur la mer de ses yeux azur. Son front pâle, ses pommettes hautes, son nez

aquilin et ses lèvres délicatement ciselées ont inspiré bien des artistes, sculpteurs, peintres et poètes qui lui ont rendu hommage avec talent. Ses épaules fines, sa taille menue, son tétin du rose le plus subtil, ses hanches dessinées au stylet lui font une silhouette des plus enchanteresses. Que l'on ne se méprenne point sur mon dire : mon admiration pour cette femme d'exception n'outrage point la bienséance et je ne nourris à son égard d'autre dévotion que celle que tout sujet doit à sa souveraine. Je ne suis pas homme à être travaillé par mes pulsions animales : d'une part je n'ai que peu de goût pour la chose, et d'autre part le commerce avec la gent féminine a un je ne sais quoi d'extrêmement compliqué qui ne m'incline pas vers elle. Il faut cependant pouvoir dire les choses telles qu'elles sont. La reine est infiniment belle, et tout humble et secondaire que je sois dans son entourage, je ne peux qu'être ébloui par elle. Au-delà de sa beauté corporelle, la reine est d'une élégance parfaite, ne se vêtant que du cachemire le plus fin et ne portant pour joyaux que de l'ambre balte le plus pur serti d'or. Bagues, colliers, pendants d'oreilles viennent soutenir le feu de sa chevelure et étincellent de mille petites lueurs. Ces affiquets ne lui sont en aucune manière indispensables, sa beauté naturelle suffisant largement à émerveiller quiconque l'envisage, mais peut-on raisonnablement imaginer une reine sans parure ?

Malheureusement, la reine ce matin-là n'était point aussi éblouissante qu'à l'accoutumée, loin s'en faut. L'œil terne et hagard, le cheveu défait et tombant par poignées, le visage émacié et secoué de tics, l'épaule maigrelette, la hanche plate et osseuse, la dentition ayant perdu son ivoire pour le gris maladif qu'on distingue dans la bouche des indigents : tout dans sa personne trahissait la cachexie en sus de l'exaltation que l'on attribue souvent aux personnes abusant de la belladone. Sa tenue était négligée, sa chemise de nuit froissée, souillée de divers résidus alimentaires et boutonnée de travers, laissant apparaître un sein flasque par l'échancrure. Je tentai de ne rien laisser paraître de ma surprise et me mis mentalement à maudire le capitaine et le chambellan pour ce qu'ils avaient lâchement omis de me prévenir de l'état déliquescent de notre souveraine. Celle-ci se laissa choir lourdement sur une bergère et, se vautrant cuisses ouvertes comme vieille maquerelle en maison d'aisance, fit preuve de la plus insigne indécence, cette position avachie me dévoilant des choses que j'aurais préféré ne jamais apercevoir. Je détournai vivement les yeux, simulant la méticulosité par le soin exagéré que je portais à la disposition de mon écritoire sur la petite table devant moi. Je ne sais si la reine était à cette époque mensuelle des femmes que l'on nomme *menstruelle*, à moins qu'elle ne se fût grattée immodérément, mais ses cuisses étaient noircies de sang séché jusqu'aux genoux, ce qui me souleva du cœur à la glotte. Je craignais en outre de tomber sous le couperet de la loi en violant malgré

moi l'intimité de ma souveraine, risquant de ce fait l'énucléation. Je gardai donc les yeux baissés et pris mon air le plus humble et le plus attentif.

— Cacographe de malheur, me dit la reine d'une voix aigre, j'ai des choses à dire à mon peuple. Tu vas les écrire et tu les porteras au sénéchal afin qu'il les fasse imprimer et distribuer aux crieurs du royaume.

— Je suis à l'écoute de Votre Majesté, lui répondis-je d'une voix égale, tout transi d'horreur et de dégoût que je fus à cet instant.

La reine me fit écrire deux heures durant, ma plume par trois fois devant être retaillée, mon poignet me lançant des épines dans le bras et mes doigts se noircissant d'encre malgré le soin que je portais à ne point m'en maculer. Alors que je happais laborieusement son dire pour le coucher sur le parchemin, la reine ne tenant pas en place se levait, se rasseyait, tournait autour de moi à grandes enjambées (alors que sa taille menue la conduit à l'accoutumée à se déplacer à pas petits). Régulièrement, elle posait sa main sur mon épaule et venait lire ce que j'avais noté afin de vérifier que je m'acquittais honorablement de ma tâche. Je ne manquais pas de tressaillir à chaque fois tant sa poigne était vibrante et fiévreuse. Je redoutais ces instants, aussi fugaces fussent-ils (la reine me lâchant presque instantanément pour reprendre ses gesticulations), car outre cette agitation frénétique, elle traînait derrière elle une odeur des plus infectes et tenait des propos injurieux, insanes et pour tout dire déments. Elle s'interrompait parfois, ce qui me permettait de rattraper le retard inévitable que je prenais, sa parole étant bien plus véloce que mon écrit. Elle se figeait alors, mais je dois bien avouer que dans ces moments d'immobilité elle ressemblait plus aux statues ordinaires couvertes de fientes de pigeon, comme on en rencontre dans les parcs, qu'au marbre brillant et poli qui la représente à l'entrée du palais royal. J'entrevoyais son nez morveux, je voyais des touffes de cheveux tomber sur le tapis, des lambeaux de peau se détacher de ses bras qu'elle grattait à n'en plus finir, des fils de bave solidifiée lui coller les lèvres, et dessous sa chemise j'entendais des bruits de flatulences qui venaient comme ponctuer son discours discourtois. Car la reine s'exprimait grossièrement comme marchande de poisson à la criée, et semblait ne vouloir user que des termes les plus choquants, elle qui d'habitude a un parler si délicat et aux mots si bien choisis.

C'est avec un infini soulagement que je reçus mon congé. Je la quittai avec les courbettes d'usage et le regard soumis, ce qui ne m'empêcha nullement d'apercevoir que son corps avait encore maigri depuis mon arrivée, que sa raison l'avait un peu plus abandonnée et qu'elle était en proie à la plus féroce sénescence. C'est le cœur gros que j'empruntai le couloir conduisant aux appartements du sénéchal. Étonnamment, je ne vis pas âme qui vive dans le dédale biscornu du palais (on

dit coutumièrement qu'il faut s'y perdre trois fois avant de s'y retrouver). De sénéchal pas le moindre. Nul valet de chambre portant bûches et chandelles, nulle servante astiquant poignées de porte ou guéridon, nul page portant missive, nul garde veillant aux sûretés de la reine. Le palais semblait désert, ce qui me surprit au plus haut point. Mes pas résonnaient sur le parquet grinçant, et malgré les grands vitraux colorés qui, ordinairement, laissent entrer une vive et chaleureuse lumière dans les couloirs, je ne manquai pas de ressentir dans mes chairs la triste pénombre qui s'y était installée comme une boue gluante.

Je n'aurais pas dû laisser ma pensée évoquer de si déprimantes images, car au fil de mes pas je sentis le sol se ramollir et se mettre à coller à mes semelles comme si je traversais le plus fétide des marécages. L'air devenait lourd et épais, difficile à respirer comme celui que l'on inhale dans les étuves du bas-quartier, qui sont, comme chacun sait, extrêmement mal tenues. Je déambulais sans but, espérant toujours croiser une quelconque personne qui eût pu m'indiquer où se trouvait le sénéchal. Je me rendis compte que ma respiration exhalait une buée blanchâtre, comme lorsque l'on sort par temps de gelée, et que l'atmosphère était devenue humide et glaciale. Je sentis la chair de poule envahir ma nuque et mes épaules, je me mis à frissonner et tentai d'accélérer mon pas, tant pour me réchauffer que pour ne pas céder tout de suite à la panique que je sentais monter en moi. Après bien des tours et des détours, je finis par revenir à mon point de départ et me retrouvai devant les appartements de la reine. Je m'arrêtai quelques instants, ne sachant que faire. Un murmure lancinant me parvenait dessous la porte et, sur mon âme, je ne saurais dire s'il s'agissait là d'une personne humaine ou d'un animal à l'agonie.

Je décidai soudainement d'agir plutôt que de fuir, quand bien même tout mon être me poussait à quitter cet endroit que je devinais être la proie d'un puissant maléfice. J'ouvris la porte de l'antichambre, traversai la pièce d'un pas hâtif et collai mon oreille à la porte du cabinet de la reine. Je prenais là un risque conséquent : si le chambellan ou un garde quelconque me surprenait, je me devrais de faire le deuil de mes oreilles. Cependant, la grosse tenaille rougie du bourreau me semblait à cet instant de bien moindre conséquence que tout ce que mon imagination me laissait redouter de cet endroit. Les grognements, les plaintes et les cris qui s'entendaient derrière le vantail de bois m'obligèrent à la plus incroyable impavidité, et c'est d'un geste ferme et décidé que j'ouvris la porte. Je crus me liquéfier comme un boyau atteint de dysenterie. La reine gisait au sol dans un état de décomposition avancée. L'odeur qui envahissait la pièce la rendait mille fois plus morbide et plus infecte que le pire clos d'équarrissage. Vers et asticots grouillaient, les mouches vrombissaient, se posant sur le cadavre pour se repaître de ses chairs putréfiées et y pondre de

nouveaux œufs. La reine continuait de gémir, sa décomposition ne s'accomplissant, hélas pour elle, point post mortem. Au contraire, elle me donna l'impression d'être pleinement consciente de ce qui lui arrivait. Cette vision morbide et dégoûtante eut raison de mes sens et, sans réfléchir outre plus aux conséquences de mes actes, je me ruai vers la verrière et sautai au travers des carreaux. Ils entaillèrent ma chair alors que je chutais du haut des deux étages sur le pavé de la rue. Ce moment de fuite éperdue fut extrêmement fugace, mais j'eus néanmoins le temps de comprendre que j'allais mourir en me rompant le col ou en me fracassant le crâne.

La surprise fut totale lorsque je me sentis m'enfoncer dans une sorte de magma mou et pestilentiel là où j'attendais des pavés en granit qui m'auraient instantanément achevé. Je ne sus qu'éprouver, le fait d'être toujours vivant et entier ayant un côté réjouissant, mais découvrir que la décomposition des choses et des êtres s'était généralisée me remplit d'effroi. Je me dégageai comme je pouvais de cette lavasse infâme et me mis à courir tant bien que mal, sinuant au hasard des rues avec pour seul espoir celui de retrouver mon logis. J'y parvins avec beaucoup de difficultés et lorsque je claquai mon huis derrière moi, c'est avec un infini soulagement que je constatai que chez moi, du moins pour l'instant, toute chose était demeurée normale et inchangée. N'étaient mon aspect crasseux et mon odeur immonde, j'aurais pu me leurrer et me laisser croire qu'il s'agissait là d'un retour au bercail des plus ordinaires. Je me dévêtis sans pudeur au milieu de mon vestibule, subodorant déjà que mon domestique, au contraire de ma maison, aurait disparu. Je me rendis dans la souillarde désertée et allai remplir une grande bassine avec l'eau chaude que je trouvai dans la marmite pendue à la crémaillère de l'âtre. Je me décrassai et lavai mon corps (sinon mon âme) au coin du feu. Je remontai ensuite jusqu'à ma chambre où j'enfilai un peignoir et des savates de laine.

Je me couchai sur mon lit et me mis à sangloter.

De la rue me parvenait une mélopée angoissante où se mêlaient des cris, des rugissements, des gargouillis et d'obscurs borborygmes, la ville tout entière semblant transformée en le plus infect cloaque. Épuisé par tant de peurs, saoulé de ces plaintes incessantes, vidé de mes pleurs, je sombrai dans un sommeil profond et agité qui dura longtemps et longtemps.

Aujourd'hui je suis éveillé, et lorsque j'ouvre les yeux, l'apaisante apparence de ma chambre me rassure. Je suis sous mon édredon, j'éprouve une agréable chaleur et ma tête repose sur mon oreiller moelleux. Pendant un moment, cette quiète chambrette me semble un paradis en regard des abominations auxquelles j'ai été confronté durant ce terrifiant cauchemar.

Des lambeaux d'horreur se rappellent à moi mais je chasse bien vite ces pensées d'épouvante. Je ne sais combien de temps j'ai flotté ainsi entre matelas et couette, mais il est à présent bien certain qu'il s'agit là de mes ultimes instants de béatitude car je n'ai point rêvé, hélas. Tout autour de mon logis règnent la boue et la pestilence, le sol est jonché d'ossements et de chairs putrides, des insectes dont je n'ai jamais soupçonné l'existence se bâfrent de cette mélasse infecte et ma chambre, petit paradis douillet où je me sens si bien, est devenue désormais ma geôle. N'ayant rien à me mettre sous la dent, ni rien à boire excepté un fond de chartreuse dans un flacon de cristal, il ne me reste plus qu'à attendre la mort en espérant qu'elle surviendra avant que je ne rejoigne l'immense amas en décomposition qui m'entoure. Je prie pour ne point subir le sort de ma souveraine, et pour ne point sentir survenir les premiers effluves de ma déliquescence alors que je suis encore conscient. Mille cauchemars valent mieux qu'une seule journée dans ce monde putréfié.



L'insomniaque

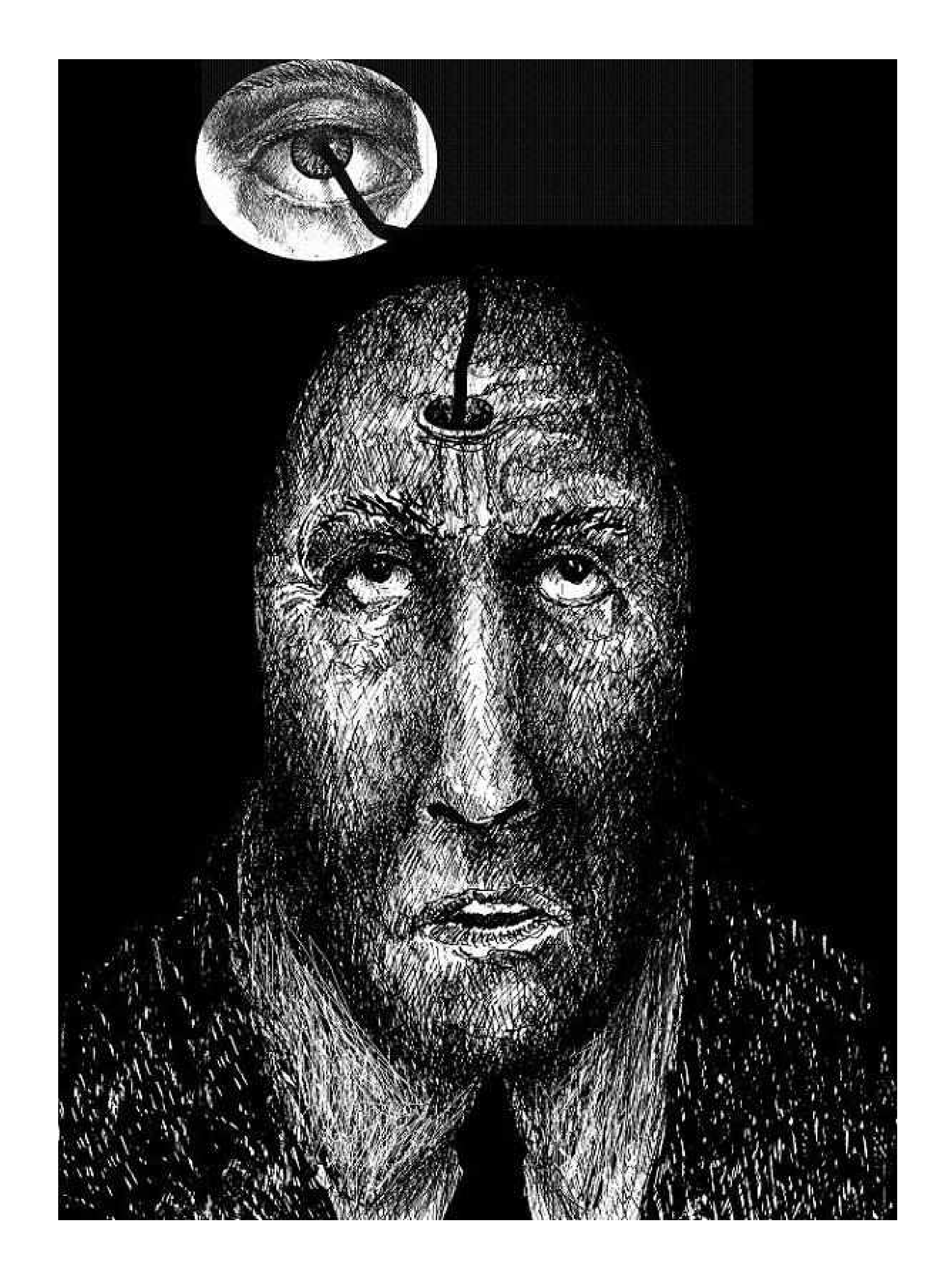
par Alissa Thor

Huile sur toile, 46/38, 2016



Le réveil du loup

par Sylvie Loy



L'Andalou

par Patrick Sirot

Le pessimisme de Philip K. Dick

Serge Muscat

D'après sa brève biographie, Philip K. Dick a eu une vie tumultueuse. Instable sentimentalement, il ne réussit pas à vivre avec une seule et unique femme. Toutefois, à l'heure où l'on parle de réalités virtuelles, il soulève des questions essentielles — ayant été très en avance sur son époque — et reste un prodigieux visionnaire.

En 1953, le cinéma est dépassé par la télévision. Peu de temps après, en 1955, la presse subit le même choc. De nombreux magazines disparaissent avec l'avènement de la télévision, ce mal du XXe siècle. De fait, Philip K. Dick ne peut plus vivre de ses écrits composés essentiellement de nouvelles. Il se lance alors dans la rédaction d'une série de romans dont certains ont été adaptés au cinéma avec succès.

La science-fiction est au départ un univers de bricoleurs, comme le dit Jacques Goimard. Elle se développe durant les débuts de l'ère technologique. Au cours de ces années, la technique n'a pas atteint le stade où elle en est aujourd'hui. C'est l'époque des premiers satellites artificiels et de la guerre froide. La SF est lue par les plus grands dirigeants et les hommes de pouvoir. Ses écrivains majeurs, dont Philip K. Dick, sont souvent des hommes brillant par leurs qualités scientifiques et de prospective.

Le mirage du transhumanisme

Philip K. Dick a produit une œuvre importante. En dehors de ses romans qui ont eu moins de succès que ses nouvelles, l'auteur pose un regard sceptique sur les progrès de l'humanité. À une époque où n'existaient pas encore les développements de l'informatique actuelle, Philip K. Dick pose les grands problèmes de la société et de son devenir. Lucide, il l'est incontestablement ; il possède une avance considérable sur son temps. Aussi, avant que n'apparaisse la problématique complexe de la génomique, il envisage dans *Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?*, adapté au cinéma sous le titre *Blade Runner*, ce que sera la post-humanité, soit l'homme augmenté : le courant du transhumanisme. Philip K. Dick reste très pessimiste sur les capacités de l'homme à produire de la technique. Cette idée n'est pas spécifique à cet auteur, bien qu'elle soit très prononcée chez lui ; on la retrouve dans tout un courant de la

littérature américaine de science-fiction. Ses auteurs connaissent bien les difficultés que pose la technique. Malgré les progrès réalisés en la matière, ils témoignent d'un certain doute quant à son évolution. Philip K. Dick demeure la figure emblématique de ce doute à l'égard de la techno-science, susceptible de se retourner contre l'homme.

Dans *Blade Runner*, les androïdes ont une durée de vie limitée. Ainsi, en dépit des progrès techniques, existe toujours la question de la finitude. Tout a un terme, aussi bien l'homme que ses créations. Tout meurt. Et c'est cette lutte pour la vie qui sera le thème central de l'histoire. Même lorsque le personnage principal tombe amoureux d'une androïde, il est à nouveau question de la durée de vie. Tous les autres androïdes meurent : elle seule semble vivre plus longtemps. La vie triomphe de la mort dans l'amour. C'est bien là ce qui ressort de cette narration où chacun lutte pour vivre plus longtemps.

Les histoires sentimentales n'occupent pas une place prédominante chez Philip K. Dick. Dans ses nouvelles, le côté absurde du progrès technique prend le pas sur tout le reste. Une sorte de phobie technologique caractérise ses écrits. C'est dans une atmosphère de catastrophe technique, sans le moindre optimisme pour l'humanité, que l'écrivain déroule ses histoires qui pourraient faire peur à de nombreux partisans du transhumanisme — qui imaginent un homme peut-être un jour immortel. Car même si nous arrivions à ce stade, une quantité impressionnante de problèmes reste sans réponse.

Transférer les informations du cerveau sur une machine afin de prolonger la conscience ne donnera pas plus d'humain qu'un simple ordinateur. La société Google se berce d'illusions quant à la possibilité de l'homme augmenté. Un homme restera toujours un homme parce qu'il a un corps biologique. Une machine sans corps ne peut en aucun cas être un humain. Le corps participe aussi bien à l'intelligence de l'homme que son cerveau ; les prothèses électromécaniques restent incapables de reproduire l'essence de l'homme.

C'est ce qu'a bien compris Philip K. Dick lorsqu'il nous dépeint un futur très avancé. L'homme n'a pas d'autre issue que la biologie : la mécanique, aussi sophistiquée soit-elle, fera perdre la spécificité humaine. L'avenir sera biologique ou ne sera pas. Toute mécanique est impropre à se régénérer. Seul le vivant possède cette faculté — du reste bien mystérieuse — avec ses cellules biochimiques. Aussi est-ce la caractéristique des androïdes dans *Blade Runner*. Il n'y est aucunement question de mécanique pilotée par de l'électronique. Avec cette intuition, l'auteur a vu juste. Biologie de synthèse imparfaite, elle a néanmoins le mérite de fonctionner et même d'éprouver des sentiments. C'est là le seul chemin possible pour l'espèce humaine.

Le double et l'autre

Il y a toujours chez Philip K. Dick le soupçon qu'un humain soit en fait une machine. Dans *Le Père truqué*, nous voyons un enfant qui découvre que son père n'est en fait pas son père, mais une sorte d'androïde qui le remplace sans que sa mère s'en aperçoive. Chez cet écrivain, il y a souvent « substitution » des personnages humains par des non-humains. Cette pensée le hante, dans une sorte de leitmotiv que l'on retrouve dans de nombreux textes. Dans *Colonie*, une étrange forme de vie s'empare des humains tout en étant capable d'un parfait mimétisme. À la fin de la nouvelle, « la forme de vie » imite le vaisseau qui doit venir les chercher. Tous les hommes montent à bord de l'engin qui est en fait sa reproduction parfaite par la forme de vie étrangère, celle-ci engloutissant alors tous les passagers.

Pour l'auteur, la vie extraterrestre est forcément nuisible à l'homme. Pas un seul instant il ne lui vient à l'esprit qu'une espèce supérieure pourrait être bienveillante. C'est d'ailleurs une spécificité de la science-fiction américaine, où règne la binarité entre le « bien » et le « mal ». De plus, la culture protestante a eu tendance à influencer les récits dans la science-fiction américaine, alors que dans la science-fiction soviétique, où la croyance religieuse n'est pas du même ordre, l'impact sur les narrations est totalement différent. On n'y retrouve pas les contradictions qui subsistent dans la SF américaine.

La guerre et l'enfermement

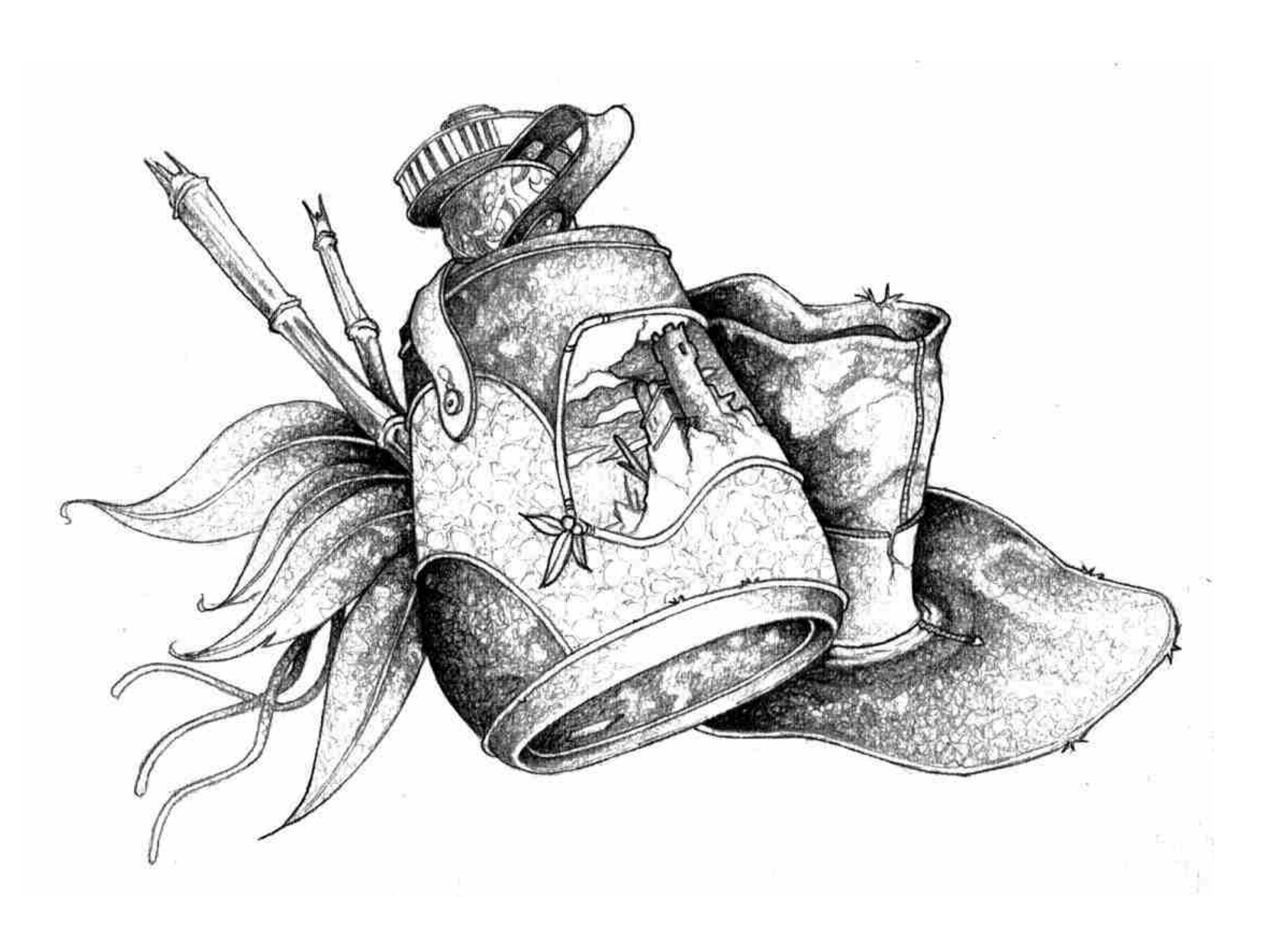
La défiance de Philip K. Dick à l'égard des machines est totale. Pour lui, il est presque certain que l'homme sera dominé par les machines. Sa vision du futur est manichéenne et ne possède pas de nuances quant au potentiel humain. La machine finit toujours par prendre le pouvoir sur l'homme. Il n'y a pas cet optimisme que l'on trouve par exemple chez Jules Verne, où la technique est parfaitement domestiquée pour servir l'homme sans se retourner contre lui ; même si certains romans de Verne se terminent de façon tragique, la technique ne trahit pas l'homme, c'est plutôt l'homme qui devient désespéré. Ce n'est pas le cas avec Philip K. Dick. La science-fiction européenne et française reste globalement plus optimiste que son homologue américaine. La « catastrophe » y est moins présente. Ce sont les premiers constructeurs de la technique elle-même qui doutent de ses potentialités. C'est parce que les Américains connaissent parfaitement les limites de ce qu'ils fabriquent qu'ils envisagent la catastrophe comme tout à fait plausible. On ne se méfie que de ce que l'on connaît vraiment. Philip K. Dick, dans une période de conflit entre les

deux blocs russe et américain, considère la technique comme un moyen de faire la guerre et de s'autodétruire. Aussi peut-on comprendre son pessimisme à l'égard de la techno-science dans le climat de la guerre mondiale.

Il est à remarquer que la plupart de ses textes se déroulent dans un univers militaire. Il y a peu de récits où les personnages sont ceux de la vie civile. Le monde militaire est le lieu de prédilection de la SF américaine. La technologie y est avant tout utilisée à des fins belliqueuses. Le genre de la science-fiction a également été fortement influencé par la grande période d'observations d'OVNI, tant aux États-Unis que dans le reste du monde (comme par exemple en Belgique). La SF est donc apparue à la faveur d'un assemblage de faits sociaux et culturels qui ont fait qu'elle « devait » naître et se développer. D'autre part, elle a servi de sonnette d'alarme pour nous faire entrevoir des voies qui demeurent sans issue. Dans l'adaptation cinématographique de la nouvelle de Philip K. Dick *Rapport minoritaire* (*The Minority Report*), le personnage principal vit dans une société qui voudrait réduire le nombre de crimes en les « prévoyant ». L'histoire nous montre la défaillance d'une telle société où personne n'est à l'abri d'une erreur. Cela fait partie des préoccupations constantes des auteurs américains, pour lesquels la liberté côtoie l'enfermement dans une contradiction insoluble. Le pays de la liberté est en même temps celui où l'on va le plus en prison et où il n'y a que très peu de « démarches préventives ». Tout y est axé sur la « sanction » — du reste, de nombreux innocents sont jetés en prison et parfois exécutés.

Ce paradoxe américain, que l'on retrouve dans sa littérature de genre, s'avère très présent dans l'œuvre visionnaire et cauchemardesque de Philip K. Dick.

Les Collines de Hurlefou



Résumé de l’histoire

Stupeur dans le monde des lettres : le mythique écrivain Paul Lugowski, auteur sulfureux dont les œuvres dérangeantes se vendent par palettes, a disparu.

La revue *L’Ampoule*, flairant le bon coup, mandate l’aventurier de l’extrême Victor Morand pour le ramener. Aidé de son camarade Sam Frémalle, celui-ci ne tarde pas à trouver trace de l’écrivain disparu dans les mystérieuses Collines de Hurlefou, lieu de tous les dangers…

Endroit à part, en dehors de l'espace et du temps, celles-ci abritent des mondes inouïs et inconnus où il est aisé de se perdre — temples aux fabuleux trésors, vestiges de civilisations, villages autochtones, jungle luxuriante où vivent tribus cannibales et monstres fantastiques…

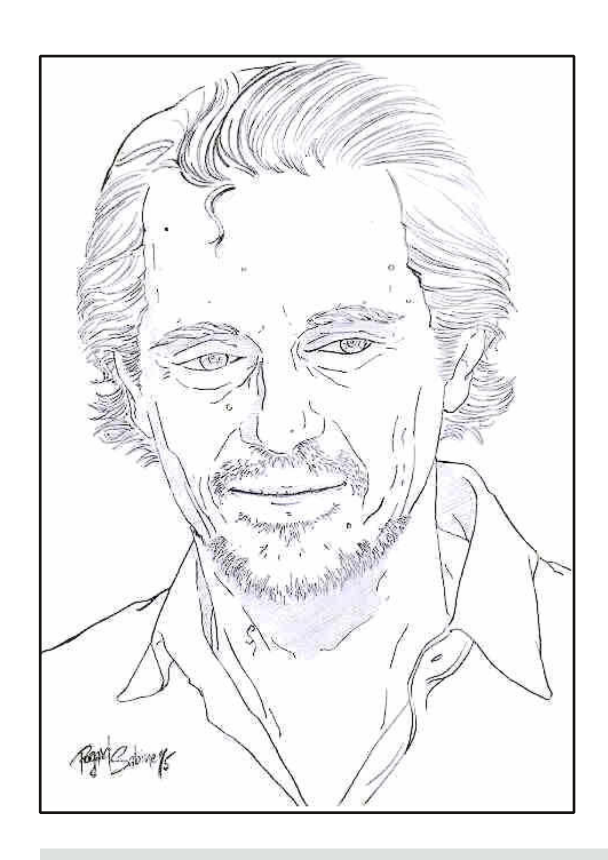
Victor Morand, sauvage et indomptable comme les paysages traversés, mènera-t-il à bien sa mission ?
Qu'est devenu Paul Lugowski, écrivain exalté en quête d'extraordinaire ?
Quels secrets cachent les Collines de Hurlefou ?

Tout cela, et plus encore, est à découvrir dans ce feuilleton collectif publié en exclusivité dans la revue *L’Ampoule* !

D’après une idée de Georgie de Saint-Maur

Illustration-titre par Marray

Présentation des personnages



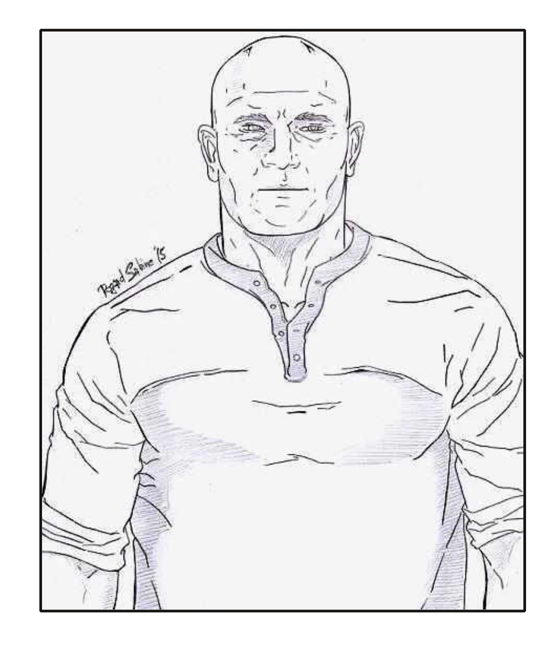
Alexandra

Cette blonde pulpeuse quinquagénaire a de beaux restes. Ex-égérie de feu Gérard de la Ville, elle est la détective de l'éditeur Plomb. Alexandra a un accent autrichien. Elle est intelligente et sans scrupules, mais possède plus de moralité que Victor. Elle connaît le langage des signes. En couple torride avec Sam.

Paul Lugowski

Écrivain bisexuel érotomane. Il constitue le plus grand succès commercial de ces dernières années, une sorte de Gérard de la Ville, comme lui à la fois méprisé et jalousé. Lugowski s'est réfugié sur l'île de Hurlefou pour échapper à la justice. Sa devise : « Écrire par l'expérience ».

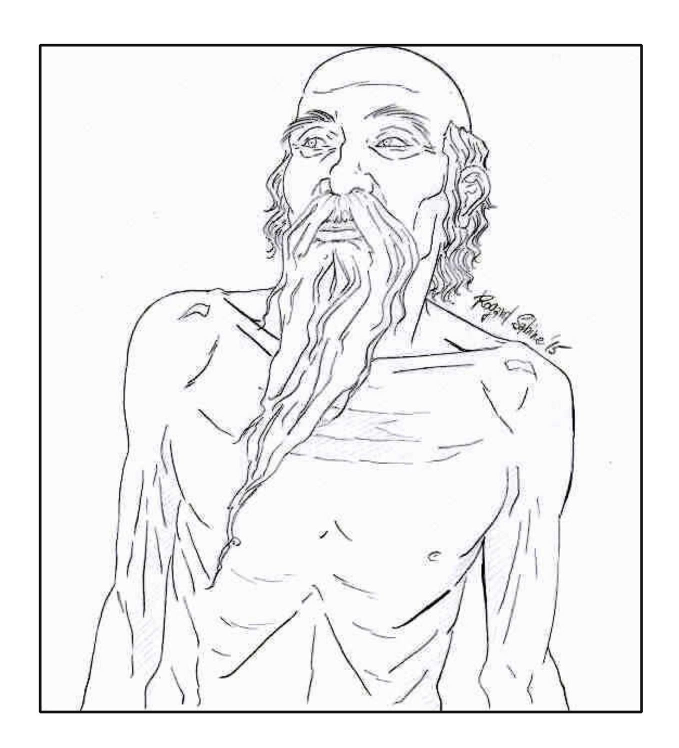




Michel Albin

Grand (pointure 48) et gros (113 kg), crâne rasé et frappé de cécité. Il est homosexuel. Détective du grand éditeur parisien Gaël Imart, Michel est intelligent. Il a été l'amant de Paul Lugowski.

Illustrations par Sabine Rogard

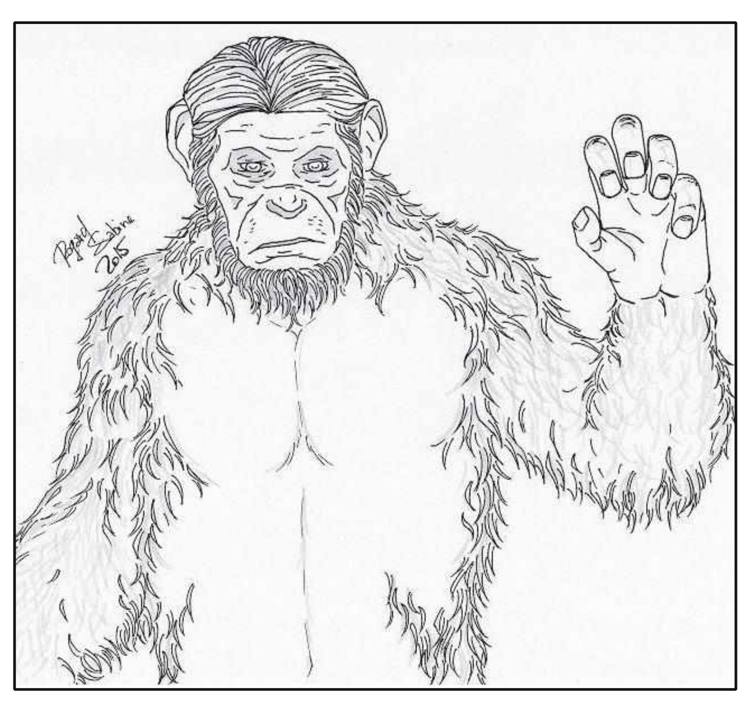


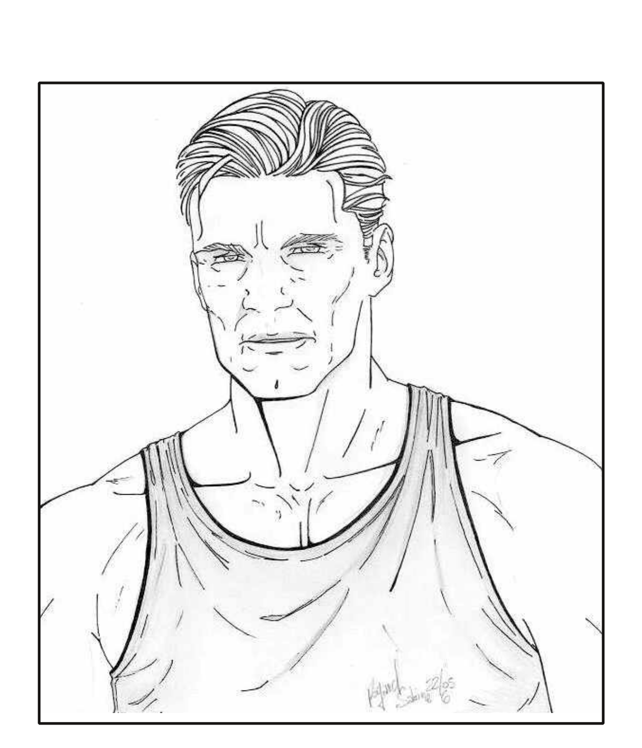
Le roi Marc

Ce souverain du clan des chimpanzés est le père de Bella, la guenon dont Victor Morand est tombé amoureux. Il voit d'un bon œil une alliance avec les peaux-chauves (appelées aussi humains), cette espèce envahissante et nuisible mais riche et puissante. Marc mène une guerre contre le clan des orangs-outangs. Physiquement, il porte bien ses poils gris.

Le Médium dit de la jungle

Vieillard famélique vêtu d'une peau de léopard. Il n'est pas fou mais d'une sensibilité mystique extrême. Quand l'épidémie frappe l'île, le Médium s'impose comme le chef religieux du village du Léopard.





Le commandant Martial Paciflic

Entré dans l'armée continentale à seize ans après avoir vu le film *Rambo*. Paciflic est un soldat d'élite qui divise le monde en deux groupes : les durs à cuire et les lopettes. En soldat authentique, il ne vit que pour tuer. Lors d'un combat épique contre les singes de Hurlefou, il perd sa machette fétiche. Alors il crie vengeance.

Illustrations par Sabine Rogard

Le péché et la pitié



écrit par Lordius

illustré par Sabine Rogard

V

Les Collines de Hurlefou

Le peuple chimpanzé a considérablement développé son intelligence grâce au langage des signes enseigné par Albin. Marc, roi des chimpanzés et père de la princesse Bella, a fait main basse sur Hurlefou. Morand, Lugowski et Albin, les trois humains qu'il retenait prisonniers, viennent de s'échapper, libérés par Bella et le commandant Paciflic. Les singes l'ignorent. Férus de leur nouvelle religion, ils préparent un sacrifice humain.

La cruciale cérémonie religieuse des chimpanzés débute par une procession en file indienne. En tête du cortège, suivi du roi, le ministre du culte les mène à la grotte. Ils la trouvent vide. Leur sentinelle gît égorgée et châtrée. Le roi Marc sent une terrible colère monter. Mais il se contient car un monarque doit rester digne en toutes circonstances, *fluctuat nec mergitur*, un proverbe antique du héros troyen Pâris que lui a enseigné le docte Michel Albin.

« Que s'est-il donc passé ? », s'interrogent les singes avant d'interroger les traces au sol. Un homme est arrivé de la jungle. Ainsi qu'un chimpanzé femelle. Ce ne peut être que Bella ! L'affaire est encore plus grave que l'évasion des esclaves-ministres : l'héritière du trône a trahi les siens !

Et pas moyen de se défouler sur la sentinelle ! Elle a déjà son compte. Marc a besoin d'une victime expiatoire pour passer sa rage et comme dérivatif pour faire oublier à son peuple la félonie de Bella.

— Prophète ? susurre le roi d'un geste doux, trop doux.

Le Médium de la jungle alias Prophète, promu ministre du culte la veille, chef religieux de la cérémonie qui tourne court, connaît encore mal le langage des signes. Voici à peu près le dialogue entre le ministre et son roi :

— Oui ?

— Oui, Sire.

— Oui cire (il débute, disions-nous).

— Rappelle-moi pour quelle raison je t'ai fait l'immense honneur de t'accueillir en mon royaume.

— Je suis un prophète.

— C'est ainsi en tout cas que ton comparse Lugowski t'a présenté. Et que fait un prophète ?

— Il prophétise.

— Mais encore ?

— Il prédit l'avenir. Enfin parfois.

— Quoi par exemple ?

Prophète déglutit péniblement et s'éponge le front. Il a soudain très chaud.

— Les... euh... les évènements importants ?

— Tout juste. Comment qualifierais-tu ce qui vient de se produire durant la nuit ?

Alors Prophète se reprend. Il redresse le buste et garde un silence digne tandis que le roi prononce la sentence :

— Pour la cérémonie du sacrifice humain devenue maintenant encore plus vitale, tu vas

Le péché et la pitié

remplacer l'écrivain enfui dans le rôle de la victime expiatoire.

Prophète hoche la tête. Il est vieux, son corps est perclus de douleurs, il a très mal dormi à cause d'un cauchemar. La mort ne l'effraie pas. À son âge, elle est une délivrance. Et il espère bien accéder ainsi au paradis. Les singes sont impressionnés d'un tel stoïcisme. Quelle magnifique race, songent-ils, que ces peaux-chauves ! Quelle grandeur !

— Et tu es déchu du titre de ministre du culte, ajoute le souverain.

Prophète tombe à genoux en larmoyant.

— Pitié Votre Majesté ! Ce ministère est toute ma vie… Ce qu'il en reste…

Curieuse race, vraiment, se disent les singes. Elle mêle grandeur et bassesse.

Le roi regarde l'homme sangloter à ses pieds. Sa fille et Michel Albin lui manquent. Il a besoin de conseil. Son peuple est encore bien fruste. Les élites arriveront à la prochaine génération. Il se sent seul. Alors, faire mettre à mort le seul humain qui lui reste est-il judicieux ?

Pendant ce temps, Magog le gorille a essayé de suivre les traces des fugitifs. Mais elles s'estompent dans la jungle. Il revient auprès du roi. Chagrin et soif de vengeance lui dévorent le cœur. Son frère jumeau a été mutilé et lâchement assassiné !

— Je veux éclater le prophète de mes deux ! Tout de suite ! exige-t-il.

— Il appartient à Dieu et au roi, rétorque Marc. Patience. Justice te sera faite.

Mais Magog est en grande fureur homicide. Il s'approche du monarque d'un air menaçant. Marc sait qu'il doit faire front pour conserver son autorité.

— J'ai dit ! jette-t-il.

La différence de stature est frappante : on dirait le père et son fils, cet immense gorille face au chimpanzé menu. Pourtant, Magog baisse les yeux, subjugué par l'autorité naturelle du roi.

— Alors je me lance à leur poursuite ! Je vais massacrer les massacreurs de mon jumeau !

C'est ce que Magog exprime par gestes et grognements suggestifs.

— Trucide les peaux-chauves tant que tu veux, mais ramène ma fille pour que notre peuple la juge, ordonne le père de Bella.

Marc jurerait que le gorille vient de lui faire un doigt d'honneur avant de s'enfoncer dans les frondaisons. Lèse-majesté. Et sale affaire. Il faut retrouver Bella avant cet excité. S'il met son énorme patte sur les fugitifs, Magog fera moins de détails qu'un chasseur-bombardier continental en croisade. Quatre humains morts, c'est une statistique ; une princesse chimpanzé tuée, c'est un drame. Comme dirait Joseph Staline, un des plus grands statisticiens de tous les temps.

Sur ces entrefaites arrivent deux vieilles connaissances : Sam et Alexandra. Le couple s'est aimé immodérément pendant des mois dans la jungle, victime d'un philtre d'amour. Ils

ont vécu d'amour et d'eau fraîche. Mais les excès vénériens et le temps ont fait passer leur appareil digestif devant leur appareil reproductif. Rappelons que le bienveillant Sam est le seul ami de Victor tandis qu'Alexandra est une pulpeuse quinquagénaire autrichienne.

Par chance ou bien pour les besoins de l'intrigue, Alexandra connaît le langage des signes. En effet, sur la fin de sa vie, son amant l'écrivain à succès Gérard de la Ville était devenu sourd comme un pot. Ses admirateurs affirment qu'il a perdu l'ouïe à force de faire crier les femmes de plaisir. D'autres, plus lucides ou médisants, pensent qu'il les faisait hurler de colère.

Sam et Alexandra ont vaguement entendu parler de l'avènement des singes sur l'île. Par contre, ils ignorent les événements de cette nuit.

La faim pousse Alexandra à aller droit au but. Suivie de Sam, elle s'approche du roi.

— *Guten Tag mein König* ! Bonjour Votre Majesté ! Mes félicitations pour vos récentes victoires. Mon compagnon et moi cherchons notre ami Victor et aussi à manger.

— Je n'imaginais pas Victor avoir des amis.

— C'est difficile à croire mais il est l'ami d'enfance de mon Sam. Les enfants ne se rendent pas compte, n'est-ce pas. Et comment va votre fille ?

Cette fois, elle ne fait pas exprès d'être si directe. Le peuple singe aussi se pose la question. Il dévisage son monarque. Celui-ci joint les mains, dans un effort pour rester bien calme. Il maudit intérieurement cette humaine qui met les pieds dans le plat. Maudit…

— D'où nous viennent nos ennuis ? lance-t-il gestuellement à la cantonade. De l'ennemi ! Les Continentaux n'ont pas réussi à nous envahir. Votre roi, avec l'aide de Dieu et d'une peau-chauve, les a repoussés. Alors ils ont lâché un démon sur l'île ! Ils profitent du surnaturel qui a cours sur Hurlefou pour lancer une malédiction. C'est… C'est une arme de destruction terriblement massive et tout à fait odieuse ! Un crime contre la chimpanzité ! Un crime de guerre !

Prophète relève la tête :

— Quand j'étais chef religieux du village du Léopard, du temps de la barbarie avant l'avènement des nobles chimpanzés, Victor Morand m'a parlé des conventions de Geneviève (cf. épisode « Entre primates », dans *L'Ampoule* n°18). Paraît-il que sur le Continent, cette personne a fixé des règles pour s'entretuer. Nous pourrions écrire à dame Geneviève. Je suis persuadé qu'elle condamnerait le recours au démon.

— Genève, le reprend Alexandra. Genève est une ville continentale.

— Écrire, écrire ! fulmine le roi illettré. Les scribouillards continentaux nous fatiguent. Prenez ce Lugowski, par exemple… Il nous a amené un prophète foireux. Nous lui faisons l'honneur infini de servir Dieu et de Le rejoindre

au paradis. Le bougre nous snobe ! Et maintenant on va écrire à une ville ? C'est grotesque ! Bref ! Ce démon a ensorcelé votre princesse, mon peuple !

Les singes sont rassurés sur l'innocence de leur princesse, mais effrayés par le démon. Leur conscience naissante les rend croyants, voire crédules.

— Le roi voit juste ! tonne Prophète qu'on surnommait dans sa jeunesse obèse la boule rebondissante. Le démon ! J'ai fait cette nuit un rêve prophétique. Oui, mes frères de toutes races : je fais un rêve. Que dis-je, un rêve ? Un mauvais rêve. Un cauchemar ! Il y avait des ombres démoniaques !

Une houle d'appréhension parcourt le peuple singe. Il est suspendu aux lèvres gestuelles de Prophète, cette exotique émanation de Martin Luther King. Alors le roi n'ose le faire taire.

— Ces ombres ! continue Prophète comme évêque en chaire. Ces ombres m'ont caché la lumière. Elles m'ont empêché de prédire l'évasion des ministres esclavagistes.

— Esclaves, corrige le roi. Esclavagistes, c'est nous.

— Pardon cire, la malédiction démoniaque me fait bafouiller des mains. J'ai été aveuglé ! Mais je mettrai le démon en fuite. J'exciserai votre fille !

— Exorciserai… Bon… Peuple singe ! Notre ministre du culte nous sauvera du démon !

Marc est clément. Clément et pieux. Il communie le sacrifice humain rituel du ministre en esclavage.

Le peuple acclame la décision du monarque.

— Nous devons trouver une autre victime expiatoire, enchaîne Marc.

Il regarde Alexandra.

— *Gut*, vous êtes très occupés, exprime-t-elle avec des gestes assez nerveux. Nous allons prendre congé. Finalement, nous n'avons pas trop faim…

Non, elle est post-pubère, réfléchit Marc. Dieu réclame un sacrifice fort : l'énergie de la jeunesse. Dieu veut la fertilité. Marc contemple alors Sam. Le jeune homme au cœur pur ne connaît pas le langage des signes. Il n'a donc pas suivi la discussion. Ce chic type sourit à Marc. Son visage irradie la bienveillance. Marc est décontenancé. Il n'a pas l'habitude des saints laïques.

La colère fait place à un état nouveau chez lui : la compassion et la remise en cause de soi. N'a-t-il pas été trop dur avec Michel et Victor ? Il a péché par ingratitude. Les paroles du sage Michel Albin lui reviennent : « Il faut s'efforcer de résoudre les conflits par des solutions politiques. » Et non pas en versant le sang.

— Nous organiserons la cérémonie religieuse plus tard, après avoir chassé le démon, décide-t-il. Sinon il pourrait nous la ruiner. N'est-ce pas, Prophète ?

Le péché et la pitié

IX

L'intéressé acquiesce avec un bel enthousiasme. Le roi invite les deux visiteurs à déjeuner. Il leur confie la mission de retrouver les fugitifs afin de leur porter ce message : ils peuvent revenir, ils ne seront pas inquiétés. Car le démon les a poussés à fuir, comme ce même démon a poussé le roi à des excès de sévérité.

— Votre mansuétude vous honore, déclare Sam par le truchement d'Alexandra. Nous ferons selon votre volonté. Victor est parfois lui-même un peu excessif.

— Hâtez-vous mes amis, car un terrible ennemi les poursuit. Gare au gorille !

Il s'interrompt un instant, espérant entendre l'harmonica de Michel Albin. Il poursuit avec nostalgie :

— Nous ne pouvons pas blâmer Magog. Sa parenté a été victime de quelque excès.

— Hurlefou est l'île des excès, philosophe Prophète.

— Nous ne pouvons pas le blâmer, reprend le roi, toutefois si vous pouviez le capturer et le ramener… En raison de sa force, il fera une excellente victime expiatoire. En outre, nous lui rendrons service : en raison du chagrin que lui cause la mort de son jumeau, il ira directement au paradis. De là-haut, il me remerciera !

*

Le commandant Martial Paciflic, terré dans la jungle avec ses nouveaux compagnons, souffre d'un grand désarroi. Il n'a plus de but. Avant, tout était clair : en tant que soldat, il devait botter le cul des méchants. Mais Bella l'a vaincu par le corps et par l'esprit. Elle n'est plus son ennemie.

Victor Morand, Paciflic vient de l'apprendre, a organisé la défense de l'île. Le commandant admire ce brillant stratège. Morand a des préférences sexuelles dégoûtantes, mais il est meilleur général que ces lopettes de l'état-major continental.

Paul Lugowski ? Il a guéri son coude blessé au combat. Il affirme être chamane-écrivain. Quel talent ! Le commandant, lui, ne sait faire qu'une chose. Tuer. Soigner, oui, mais soigner la rage insurrectionnelle. Il a discuté avec Michel Albin. Quel sage, cet artiste rond ! Michel l'a même poussé à réfléchir, un fait rare chez Paciflic.

Pourquoi le Continent a-t-il attaqué Hurlefou ? Les mœurs des singes sont très différentes de celles des Continentaux, certes. Ils sont religieux et monarchistes, et non démocrates, c'est vrai. Mais est-ce une raison pour les faire rentrer dans le rang par la force ? Ils sont guerriers, assurément. Mais quel peuple ne se taille pas un territoire dans le sang à un moment de son histoire ? Les ancêtres des Continentaux étaient-ils si différents ? Avant qu'on leur cherche des poux dans la fourrure, ces singes ne leur avaient rien fait, aux Continentaux.

Le péché et la pitié

X

Vraiment, ce petit groupe n'est pas son ennemi. D'ailleurs Paciflic n'est pas venu sur l'île pour combattre les humains. Pourquoi a-t-il débarqué, au fait ? Ah oui ! Liquider le roi singe. Mais il ne peut plus ! Ce roi est le père de celle qu'il admire le plus après son idole, John Rambo. Que ferait Rambo ? Toute sa vie, il a combattu les communistes. À quoi bon… Le système a évolué sans recours à la force. D'ailleurs, Paciflic se demande même parfois si Rambo a vraiment existé. Il se fait vieux, le mythe.

« Que faire ? », se demande le commandant en plein doute existentiel. Sa machette ! Il va récupérer son étendard chéri. Après tant de bouleversements, il s'accroche à son grigri, sa relique, son fétiche. Comme il a hâte de la brandir de nouveau ! Sans prévenir ses compagnons, il prend la direction du royaume des singes d'un pas résolu. Ça va saigner ! Euh… non justement… Il a pris de bonnes résolutions.

Mais saura-t-il réfréner sa nature et sa formation ?

À suivre…

Le péché et la pitié

Terreur nocturne

Marianne Desroziers

Toutes les nuits depuis un an, c'est la même chose. Il se met en pyjama, se lave les dents. Son père et sa mère lui racontent une histoire choisie parmi tous les albums illustrés soigneusement rangés dans la belle bibliothèque en pin. Il se met en condition pour se laisser happer par le livre. Il s'installe confortablement, tête sur l'oreiller, jambes allongées, muscles détendus. Il a envie de plonger dans le décor, de s'identifier au héros, de vivre l'histoire comme s'il y était. Il doit profiter de la présence de ses parents, de leurs sourires, leurs gestes tendres. Tout va bien, il est en sécurité : il n'y a aucune raison de s'inquiéter. Personne ne lui veut du mal. La nuit n'est rien d'autre que le moment où l'on dort pour être en forme la journée suivante, une pause nécessaire permettant de reprendre des forces. Il n'y a pas de raison d'avoir peur du noir. Il tente de se raisonner et, surtout, de ne pas penser au moment suivant, quand ses parents quitteront la pièce Il sait que son cœur battra plus vite, que la peur montera en lui comme une vague emportant tout sur son passage. Il la sent déjà menaçante, prête à envahir son corps et son esprit, ne lui laissant aucun répit, aucune échappatoire. Il ne peut pas lutter.

L'histoire est terminée, il n'a pas tout écouté, le sommeil le gagne, son père et sa mère l'embrassent, le bordent, lui souhaitent une bonne nuit. Sa mère branche la veilleuse, son père éteint la grande lumière. Ils quittent la pièce sur la pointe des pieds, prennent soin de laisser la porte entrouverte. Ils prient en silence pour qu'il ne les réveille pas en pleine nuit en hurlant qu'on veut le tuer, comme c'est le cas au moins une fois par semaine. Sa mère sera obligée d'aller le rassurer, de lui dire que ce n'est qu'un mauvais rêve, que rien de tout ça n'est réel, elle l'embrassera sur le front et lui fera un lait chaud avec du miel. Son père viendra ensuite lui expliquer que dans la vie, on a tous peur à un moment ou à un autre, même les grandes personnes, mais qu'il faut réussir à la vaincre sinon c'est la peur qui nous avale tout cru.

Dès que ses parents franchissent le seuil, il sort de son demi-sommeil. Ouvrant de grands yeux effrayés, il regarde autour de lui, comme s'il était dans un endroit inconnu et dangereux. La chambre n'est plus sa chambre. Il ne la reconnaît pas. Les perspectives ne sont plus les mêmes, tout est tordu, étiré, le sol bouge. Partout, d'étranges couleurs bleutées et grises… C'est un lieu hostile où tout peut arriver à un petit garçon. Il sent

qu'il est une cible facile, une proie pour toutes sortes de créatures venues du fond des âges. Malgré la veilleuse et la porte entrouverte, il a peur. Ses parents sont loin, très loin, au bout du couloir, leur porte fermée. Ils ne s'occupent plus de lui, ne s'aperçoivent de rien. Une ombre apparaît sur le mur, au-dessus de la commode sur laquelle l'ours blanc en peluche veille. Sa mère dit que ce gros ours en peluche, offert par ses grands-parents, le protégera toujours. Tant qu'il est dans la chambre, il ne peut rien lui arriver. Il voudrait bien y croire. Il l'a cru, mais en grandissant il doute de plus en plus qu'une simple peluche puisse lui venir en aide. Il préfère conjurer le sort en allumant et en éteignant sept fois sa lampe de chevet. Puis il ouvre et referme sa main droite, sept fois également. Sept est son chiffre porte-bonheur. Cela n'aurait aucun sens de le faire six ou huit fois. L'arbre dont l'ombre a envahi le mur est un monstre dont les tentacules arrachent les enfants à leurs lits pendant que leurs parents dorment. Il emmène les enfants dans l'obscurité la plus profonde et personne ne peut plus les retrouver. Son cœur s'accélère. Le sang bat trop fort à ses tempes. Ses mains sont moites. La peur l'épuise. Il tape du talon sur le lit, sept fois. Il ne se sent pas mieux. Alors, il emploie les grands moyens : il s'arrache sept cheveux. Sept cheveux ce n'est rien, sa mère ne s'en apercevra même pas, et puis les cheveux repoussent, si ça peut éloigner le danger, ça vaut le coup. Ces rituels ne sont pas aussi efficaces qu'il l'espère mais il ne peut s'en empêcher, c'est plus fort que lui. S'il ne les faisait pas, ce serait pire. Ses parents ne sont pas au courant de ses manies, elles n'apparaissent que le soir, quand il est seul, sans défense. Il en a honte. Personne n'a besoin de le savoir.

Il entend des bruits au-dessus de sa tête, dans le grenier. Il en a toujours eu peur. Beaucoup de ses cauchemars les plus violents s'y déroulent. Il y est torturé, battu, enfermé, ou bien il s'y cache pour échapper à ses agresseurs. Des créatures non humaines y vivent, visibles à certains moments seulement, et possédant le pouvoir de se transformer. Il n'est jamais monté au grenier mais l'imagine grouillant de rats et d'araignées, et d'autres choses bien plus terribles encore qu'il est incapable de nommer. Les sons entendus ressemblent à des bruits de pas. Il y a quelqu'un dans le grenier, il en est certain. Il se bouche les oreilles. Il les entend toujours. C'est un fantôme, il le reconnaît à son pas plus léger, plus régulier, plus obsédant aussi. Maintenant le fantôme frappe contre le plancher, il veut lui signifier qu'il est là, qu'il le surveille et peut venir dans sa chambre quand il le veut. Il est terrifié. La peur le paralyse. Les fantômes ont peur d'être oubliés, c'est pour ça qu'ils font tout ce raffut. Il inspire et expire profondément, sept fois, c'est une astuce que lui a donnée son père pour retrouver son calme et ne plus avoir peur. Cela semble

fonctionner. Il sent soudain un courant d'air frais sur son visage, une haleine de spectre. Paniqué, il remonte la couverture au-dessus de sa tête. Cela ne suffit pas à ralentir les battements de son cœur. Son souffle est court, saccadé. Il tremble. Il a trop chaud sous sa grosse couverture, il étouffe. Pour rien au monde il ne la baisserait. Il sent le froid à travers la laine épaisse, le fantôme est tout près. Il refuse de partir. Cette couverture n'empêche pas le pire d'arriver mais elle le protège de la sidération que constituerait l'acte de voir. Il ne veut rien voir, il refuse d'exposer son regard à pareille horreur. Il y a des choses et des êtres qu'on ne peut voir sans en être changé. Une couverture et un drap, c'est peu de chose pour se protéger du monde, d'une chambre dont il se sent dépossédé. Cette chambre n'est plus du tout la même la nuit. Le jour, il s'y sent à son aise, il y a ses repères, ses jouets, ses livres, il peut changer son fauteuil de place s'il en a envie, le mettre à gauche du lit plutôt qu'à droite, déplacer les objets qui sont sur le bureau, mettre un crayon dans sa trousse ou le jeter dans la corbeille. La nuit, il ne reconnaît pas sa chambre, les meubles et les objets ne lui appartiennent plus. Ils lui deviennent hostiles, peuvent à tout moment se retourner contre lui. Il imagine sans peine les crayons se dresser et foncer brusquement vers lui comme des fléchettes. Il sauterait pour les éviter, tomberait du lit. Le bruit alerterait ses parents qui viendraient à son secours, appelleraient la police, les pompiers. Sans ses parents, rien n'est possible, il le sait. La mort est sa seule issue.

Ils ne seront pas toujours là pourtant. Les parents meurent aussi et parfois bien plus tôt qu'on ne l'imagine. Des images morbides défilent. Ses parents assassinés, leurs cadavres étendus sur le grand lit, du sang sur les draps et la tapisserie à fleurs. Sa mère toute nue sur le lit et le sang coulant encore sur sa cuisse. D'autres images, d'autres peurs. Des cambrioleurs grimpant sur la murette et passant par le balcon qui donne dans sa chambre. Ils sont plusieurs, le bâillonnent, il ne peut pas se défendre ni appeler au secours. Des rats par milliers qui crèvent le plancher du grenier et atterrissent dans sa chambre, sur son lit, le dévorent sans rien laisser d'autre que son pyjama en lambeaux. Il a chaud sous sa couverture. Il ressent la même chose que l'hiver dernier, quand il a eu la grippe et n'est pas allé à l'école pendant une semaine. Il a chaud puis froid, la peau parcourue de frissons. Il s'extirpe de ses draps, vérifie qu'il n'y a pas de fantôme sous le lit, de monstres dans la penderie, de voleurs sur le balcon. Rien qu'une chambre d'enfant tout ce qu'il y a de plus normal. Pourtant quelque chose cloche, il en est certain. Il se sent épié. Ce n'est pas parce qu'on ne voit rien qu'il n'y a rien. Bien des choses sont invisibles aux yeux des hommes. Finalement, il préférerait pouvoir tout voir, identifier le danger, pour avoir une chance de lutter contre lui. Il prend un album

illustré dans la bibliothèque et se remet au lit. Il est persuadé que les livres conjurent les forces démoniaques. Il commence à lire, le dos calé contre l'oreiller. C'est une histoire qu'il connaît par cœur — celle d'un loup qui mange des enfants. Il aime relire les mêmes histoires, il n'a pas peur quand il sait ce qui va se passer. D'habitude, les images le captivent, il les regarde longtemps, scrutant chaque détail, mais il est distrait par l'ombre mouvante de l'arbre sur le mur d'en face. Il a beau savoir qu'une ombre est un phénomène inoffensif, que c'est seulement le vent qui fait bouger les branches, rien n'y fait. C'est comme si son cerveau n'acceptait pas la réalité. Il est dans un état second, hors du sens commun. Rien ni personne ne peut l'ancrer dans le réel, le convaincre qu'il n'y a rien à craindre de la nuit.

Et comme toutes les nuits depuis un an, il est pris d'une peur panique de mourir dans son sommeil. Ses parents le retrouvent au petit matin, sans vie. Il ne respire plus, son cœur s'est arrêté après avoir battu trop fort, son corps est livide et glacé, peut-être ses lèvres ont-elles déjà bleui ? Oui, c'est ça, il en est sûr, il va mourir cette nuit, il n'aura jamais neuf ans, ne fera jamais du judo, ne lira pas la fin d'*Harry Potter*. C'est fini pour lui, la vie aura été si courte, c'est injuste, il n'a rien eu le temps de faire, juste d'apprendre à lire et à faire du vélo. Quelques secondes encore, quelques secondes et puis plus rien… Le corps humain est tellement complexe et fragile. L'extraordinaire, c'est d'être en vie et non de mourir. Il se demande combien de gens sont déjà morts depuis la création du monde. Des millions, des milliards, des dizaines de milliards sûrement… Il y a beaucoup plus de morts que de vivants. La vie est l'exception. Il va mourir, oui, maintenant. Il a envie de crier mais aucun son ne sort plus de sa gorge.

Tout est noir.

Sur le fil

Clara Salles

Il était assis tout en haut de la pile, et il regardait en bas. Il trouvait que c'était beau : les couleurs du soir, la fin d'après-midi brillante de cuivre, les gamins en retard, certains hommes déjà fous d'être ivres. Rien ne l'atteignait, il était en haut de la pile et il n'en descendrait pas, c'était très bien ainsi. Rien ne pouvait l'atteindre, ni le feu ni les cendres ; décembre des temps passés, le sablier s'égrène sur la chaussée — il s'en moque.

Il n'a que ça à faire, rester assis et regarder, observer. Un gosse, un chien, une femme en robe blanche. Elle marche d'un bon pas, le regard bien droit, mais elle ne va pas à son mariage, ni au musée d'ailleurs — on ne sait pas où elle va. Il fixe aussi le grand mur en pierre, là-bas tout au fond, au loin. Il ne voit presque rien, mais il distingue le noir, le gris, les contours des ombres qui grandissent au fur et à mesure de l'horizon. Il se dit qu'il est bien, assis là, à ne rien faire, à observer, à frémir et à penser, et c'est déjà beaucoup que de ne faire que cela ; il se dit qu'il ne descendra pas.

Il voit l'ombre d'une petite fille qui se dessine sur le mur. Elle joue à la corde à sauter, elle a deux tresses bien nouées et un serre-tête avec une belle chouette sur le côté. Il ne sait pas si elle sourit, mais elle semble s'amuser ; il se dit que, souvent, les enfants sourient lorsqu'ils s'amusent. La corde tourne, tourne, tourne au-dessus d'elle et c'est à en faire tourner la tête aux autres, surtout à lui, qui ne fait rien, qui est assis.

Il ferme les yeux et se soustrait à l'instant présent. Il retourne à l'intérieur de lui-même pour retrouver quelque chose, peut-être quelqu'un, sans doute ce qu'il avait de plus cher autrefois. Il fouille encore et encore, mais il a beau tenter de se rappeler, il ne se souvient plus de ce qu'il est venu chercher. Sa tête tourne un peu moins, il n'y a rien à faire tourner les yeux fermés. Le néant n'a pas de forme ni de corde à sauter, il n'y a que le noir de l'obscurité ; décembre des temps passés, les ombres s'alignent sur le palier — il s'en moque.

Ce n'est pas comme s'il était important, un sportif ou une star de cinéma : ça c'est ce qu'il n'a jamais été, ce qu'il ne sera plus jamais, et après tout tant pis, la célébrité n'est pas pour lui. Il n'aurait pas supporté le monde et la foule et les lumières, ni même les compliments d'ailleurs — il n'aurait jamais su quoi répondre, quoi en faire, où les ranger, on l'aurait pensé mal élevé, et puis il n'était pas assez beau pour plaire et flatter. Seul l'argent lui aurait bien plu, mais il s'en est passé aussi : cette vie-là n'était pas pour lui.

Il préférait tisser des choses plus abstraites, sans prestance, sans conscience, avec du rien au bout des doigts, parce que ces doigts n'avaient rien pour tisser. Il avait trouvé la méthode, il suffisait de continuer les lignes des paumes et les veines de l'avant-bras. Les ombres venaient alors d'elles-mêmes : elles dansaient à l'heure de la nuit, se formaient à l'intérieur des limites tracées et flottaient derrière les paupières baissées. C'étaient comme des rêves qui s'insinuaient avant de s'endormir. Sa conscience était entière, seuls ses yeux étaient fermés, et leur frémissement vibrait dans le vide. Il les entendait pousser la porte de la salle à manger et glisser sur le sol sans lever les pieds…

À l'instant même il les pressent encore ; leurs dents claquent, elles ont froid dans l'air du soir. Elles tentent d'escalader la pile, accrochant leurs mains tout autour, se hissant en vagues, en flocons, en stalactites. Elles veulent être tout en haut pour regarder en bas ; décembre des temps passés, les cauchemars reviennent festoyer — il s'en moque.

Il les laisse venir à lui, il n'a pourtant rien tissé aujourd'hui, c'est devenu une habitude, elles arrivent toujours à l'heure de la nuit. Il imagine que le ciel a dû se noircir, mais il ne voit rien derrière ses paupières ; il est toujours en haut de la pile, il n'est pas encore endormi. Les ombres prennent des formes concrètes, et ça l'étonne. Ce n'est pas leur genre, de faire dans le concret : d'habitude elles se courbent en tous sens pour ne faire que des nœuds, aujourd'hui elles peignent un étrange ballet. Il reconnaît l'ombre d'un gosse, d'un chien, d'une femme en robe noire. Elle marche d'un bon pas, le regard bien droit, mais elle ne va pas à son mariage, ni au musée d'ailleurs — on ne sait pas où elle va.

Lui ne sait plus où il est, ni ce qu'il est venu chercher. Il ne sent plus rien, il n'a pourtant pas bougé de la pile… A-t-il les yeux ouverts ou fermés ? Il le demande à voix haute, mais personne ne lui répond, personne ne l'entend, et lui non plus n'entend rien. Une ombre s'enroule autour de ses lèvres et pose ses bras en équilibre sur son front. Elle lui dit qu'il faut dormir, mais il ne veut pas. Pas avant de savoir ce qu'il est venu chercher, pas avant de se retrouver. Alors elle hausse les épaules et s'en va, une autre prend sa place, et revoilà le manège, le tour de force et la grande roue. Sa tête tourne violemment, il a sûrement dû ouvrir les yeux, il n'y a rien à faire tourner les yeux fermés.

Pourtant il ne voit pas, les ombres prennent toute la place. Il ne sait plus où il est, peut-être est-il tombé, finalement ce serait une bonne chose, qu'il tombe de cette pile. Mais elles s'entortillent de nouveau, mimant un tas de décombres avec un homme songeur, rêveur, assis dessus : il ne bouge pas, il reste assis, il n'a rien d'autre à faire ; il comprend que c'est lui. Le reflet ranime la flamme, mais le brasier ne reviendra pas. Rien ne peut l'atteindre, ni le feu ni les cendres, et lui ne peut rien faire juste avec du

rien au bout des doigts, même assis tout en haut d'une pile de vieux songes : tout ça ne suffit pas.

Heureusement, la mémoire revient peu à peu. Une ombre avec un trou dans la poitrine lui joue un charmant spectacle : une petite fille avec une corde à sauter, deux tresses bien nouées et une chouette sur la tête, qui s'amuse et rit tout au long de l'après-midi. Et la corde tourne encore et encore ; et la fillette rit, encore et toujours. La nuit tombe et le rêveur se lève pour aller la chercher : il l'emmène, sa petite main dans la sienne — il leur faut quitter la scène, il leur faut s'en aller.

Décembre des temps passés, les monstres renouent leurs lacets : il s'en moque, il rouvre les yeux et les ombres filent, n'aimant pas les étoiles. Il descend de la pile et retrouve tout en bas la vie rassemblant quelques poussières, pour en faire un nouveau tableau, une forêt, une clairière — un peu de rien à mettre au bout des doigts, un feu à allumer lorsqu'il fait froid.

Les brumes de Comala

Tailor Diniz

Cette nouvelle a été traduite du portugais par Stéphane Chao.

Voilà longtemps de cela, par une nuit glacée, est entrée dans le bar cette femme qui n'avait rien en commun avec nous. Elle s'est assise devant nous, long cou, visage ovale légèrement incliné, deux lueurs brillantes en guise de regard, sourire subtil accroché à ses lèvres humides. Elle a demandé une coupe de champagne, et tant que le garçon ne revenait pas, elle regardait le dos de ses mains posées sur la table. La brume enfumait l'air pâteux de la nuit — et lorsque de temps en temps la porte s'ouvrait pour laisser entrer quelqu'un, des raies de lumière diffuse filtraient comme des fantômes errants dans un paysage morne et éteint.

Elle a bu la coupe d'un trait et s'est levée. Elle a gagné la scène, où Mathusalem tenait dans ses bras une ancienne viole à sept cordes — et à haute voix, elle a donné le ton. Elle ne regardait nulle part, ni en direction des uns, ni des autres :

Traîtres sont les yeux clairs,
Ils sont cruels comme des poignards.

Pendant que sa voix cinglait sur la mer de notre désarroi, elle imaginait peut-être le bras d'un naufragé qui appelait au secours à la confluence du Tejo et de l'océan, ou bien voyait-elle un signe d'adieu à jamais perdu dans les collines de Covilhã, une caresse volée dans un bistrot de Paris, le lointain moutonnement des vagues aperçu depuis un balcon vitré de l'avenue Nossa Senhora de Copacabana à Rio de Janeiro. On ne pouvait rien savoir d'elle pendant qu'elle chantait, pas plus qu'on n'en saurait rien par la suite. Elle ne faisait que chanter, cette douce figure sortie tout droit d'un tableau de Modigliani.

Une fois la chanson terminée, elle est sortie dans la rue, et nous avons suivi son ombre, malgré son pas excessivement rapide qui était synonyme pour nous de douleur. La nuit se teintait de rose lorsqu'elle a pris la direction du Roccio, marchant au hasard à un rythme qui nous épuisait, jusqu'à ce que nous apercevions au détour d'une ruelle l'Elétrico-28 qui, parti d'Alfama, transportait de vieux fêtards retardataires comme nous et les premiers travailleurs de la journée.

Elle lui a fait signe de s'arrêter.

Nous essayions de courir pour la rattraper, mais le tram, entre les grincements de ferraille et la cohue de l'embarquement, a lentement disparu dans la brume qui montait du fleuve et recouvrirait bientôt la route de Belém. Assis sur le banc à côté de la promenade, nous nous sommes aperçus qu'elle nous regardait encore, le cou légèrement incliné, nous adressant l'ébauche fatale d'un sourire.

Avant cette nuit, pendant des années et des années, notre seul passe-temps avait été de nous asseoir à n'importe quelle heure de la journée sur un banc de la place du commerce, tournant le dos à la *Ribeira das Naus*, pour voir passer l'Elétrico-28. Nous choisissions un passager qui montait et descendait à l'arrêt suivant, et nous lui inventions une histoire. Pendant plusieurs décennies, le dos protégé de la brise venue du Tejo, nous nous amusions à prêter des destins fictifs à ces personnes réelles. Ainsi, avec l'autorité des anciens magiciens *mambembes*, nous attribuions des châteaux à ceux qui nous plaisaient au premier regard et nous précipitions dans le gouffre ceux que nous abominions à cause d'un simple geste. Passèrent entre autres la fiancée du chanteur de fado malade, la veuve de l'aigrefin, la mère de la danseuse française, le fils de la professeur de piano, l'amant du nonce, le dompteur de cocus, la nièce du marin, la contorsionniste érotique et le petit soldat aux pieds de plomb. Aussi bien, nous tuions beaucoup de gens, victimes parfois innocentes de notre aversion immédiate et irréversible : le boulanger aux ongles noirs, la femme qui torturait les nains, le voleur qui extorquait les aveugles, la femme adultère de l'Alentejo, le mari de la tireuse de couteaux, la belle-mère de l'enfant triste, la tante du général sanguinaire, le maître de l'éléphant blessé...

Assurément, nous avions commis des erreurs à ce petit jeu — pour le meilleur et pour le pire. Mais à force d'échafauder au fil des années des histoires obscures aux ossatures fragiles, nous avons créé des dénouements singuliers, compatibles avec les qualités possibles et l'éventuelle perfidie de nos personnages. En fin de compte, nous ne faisions que mimer la vie avec ses vertus et ses vilenies, ses sentences irrévocables — justes ou injustes.

Nous ne couchions jamais sur le papier les épisodes glorieux ou tragiques que nous attachions à ces personnes en chair et en os disséquées sur la voie publique selon la fantaisie de notre imagination, notre état d'esprit du moment, nos idiosyncrasies, convictions, préjugés, cauchemars et passions. Les personnages mouraient dès que nous nous levions du banc pour aller au quai de la *Ribeira* afin de prendre le bac qui nous ramènerait chez nous avec la conscience du devoir accompli. Ceux dont la personnalité était plus marquée survivaient pour leur part plus longtemps

dans le tourbillon fantasque de notre esprit. Mais ils n'étaient pas non plus éternels. Comme tout ce dont la survie dépend de quelque chose d'aussi vague que la mémoire, ils perdaient de leur éclat au bout d'un moment, ils se dissolvaient dans l'air à la faveur d'une quelconque vicissitude, d'une tragédie plus ou moins grande qui nous guettait au coin d'une rue.

Plusieurs décennies plus tard, le temps de vie qui nous restait ne pesait pas lourd dans la balance et nous avions perdu le goût de nous divertir au détriment des passagers de l'Elétrico-28. Nous nous sommes alors mis à fréquenter le vieux bouge de la *Baixa*, où nous croiserions cette femme, par une nuit pauvre en rêves, mais riche en ombres et en cauchemars. Nous passions nos nuits entre les murs maculés par la fumée et la vapeur des verres d'alcool consommés par de vieux diables de toute espèce, Picasso de faubourg, Napoléon de maison de retraite, Balzac incompris, Toulouse-Lautrec en mal de reconnaissance, lettrés ivres, poètes fous, portraitistes de caniveau et putains faméliques, sinistre mélange qui aurait pu figurer, non sans réticence, dans le *Purgatoire* de Dante.

Avant que ne s'enfonce dans la brume le tram que nous cherchions en vain à rattraper, ses yeux formaient deux points colorés transperçant la vitre embuée, une image qui aurait été à jamais perdue sans notre volonté obstinée de nous en souvenir pour toujours. Elle descendrait au terminus, à la tour de Belém, et s'engagerait dans l'une des ruelles d'Algés avant d'entrer dans une maisonnette aux fenêtres bleues, couverte de tuiles en argile. La maisonnette serait pourvue d'une espèce de claire-voie tournée vers le nord et nous pourrions la voir se dénuder devant une coiffeuse. Elle enlèverait ses vêtements, pièce par pièce, d'abord le cache-col en laine, les bottes en cuir, les gants, le manteau, le pantalon, la veste, le chemisier. Cela se passerait dans une petite pièce transfigurée par la lumière naissante. Rien qu'en contemplant son visage, nous comprendrions que c'était pour une personne invisible qu'elle se dénudait avec tant d'envie, peut-être par amour ou gratitude, peut-être seulement par générosité, suscitant la fantasmagorie d'un rêve. Nous ne verrions personne, mais nous saurions d'avance que, cachés dans un endroit sombre de la maison, d'autres yeux absorberaient tristement la lumière découpant les contours de son corps, ses seins, la proéminence de son pubis. Après quoi, elle remettrait ses habits avec la même langueur qu'elle les avait enlevés, pièce par pièce, à présent en ordre inverse. D'abord la petite culotte et en dernier les bottes, le cache-col en laine et les gants. Et elle sortirait sans regarder derrière elle, ni de côté, comme si la personne cachée n'osait pas exiger le moindre geste d'adieu. Nous essaierions de la suivre, mais nos jambes n'auraient plus assez de force pour supporter une douleur si lancinante.

Toutefois, l’ambiguïté de son caractère et la crainte d’une erreur nous obligeaient à forger une autre histoire, contraire à celle que nous venions d’inventer dans la chaleur de notre enthousiasme immédiat. Ainsi, dès que nous l’avons vue partir de la maisonnette éclairée, nous l’avons obligée à revenir au tram et à descendre à l’arrêt suivant pour entrer dans un édifice ancien à deux étages, marqué par les stigmates d’un incendie récent, et nous l’avons fait monter par un escalier en ruine, qui avait la couleur sépia des vieilles photos de famille. Elle saisirait une cravache accrochée au mur et commencerait à frapper, au hasard croirions-nous au début. Après quelques instants, le calme matinal serait interrompu par une succession de cris atroces. Et elle continuerait à fouetter avec force. Elle ne s’arrêterait qu’une fois épuisée, pantelante, les jambes crispées et flageolantes.

Ensuite, nous sommes rentrés chez nous, et pendant que nous revenions sans savoir quel sort réserver au jour qui se levait, nous entendions encore au loin des cris d’horreur, pareils à ceux de quelqu’un qui, prisonnier d’un incendie, se voit consumer par le feu, sans échappatoire possible.

Ce fut le seul personnage à qui nous avons attribué deux histoires de nature opposée. Nous pensions lui donner un prénom courant, mais nous nous sommes bientôt aperçus que cela aurait été une erreur. Définie de manière vague et ambiguë, privée de tout attribut définitif, elle se confondait avec beaucoup d’autres. Nous avons finalement arrêté de nous demander laquelle des deux histoires lui aurait convenu le mieux. Aujourd’hui cependant, alors que les spectres en lambeaux de vieux lépreux consternés déambulent dans la brume épaisse de Comala, les souvenirs hantent la carcasse de nos âmes comme des bruits de chaînes et une odeur d’incendies éteints, soubresauts répétés de lointains cauchemars.

Le fantôme du coche

Céline Maltère

Dans la grande allée sombre où voletaient de pâles moucherons, le coche roulait à vide. Tous les soirs, au bord de la rivière, l'ombre blafarde de ce carrosse rappelait aux vivants qu'il était l'heure d'aller dormir, que ce n'était pas cette fois qu'on emporterait les fuyards pour un sommeil sans fond.

Les roues couinaient comme des libellules de cauchemar — mammifères en peluche dont les yeux se dévissent. Le passager invisible peuplait les rives, s'absentait de la ville, et c'était au promeneur de fuir s'il entendait venir le coche amer, avide des eaux bourbeuses et des longs marécages.

Quelques femmes paresseuses montèrent dans la voiture : elles furent happées par l'ombre qui dévora leur chair. Au matin, on trouva leurs vêtements intacts, jetés sur la chaussée : ils ne portaient pas la trace du viol et des blessures. On aurait dit de beaux habits de bal abandonnés après l'orgie, une fois minuit sonné.

Les hommes les plus vantards bravèrent l'interdit. L'un d'entre eux est revenu de cette nuit étrange qu'il a passée en compagnie du fantôme du coche :

« Quand je me suis assis sur la banquette, j'ai tout de suite senti une présence. Nous avons longé la rivière qui n'en finissait pas, si bien que j'ai pensé que nous déboucherions sur la mer. Personne ne m'a parlé. Durant des heures, j'ai vu la nuit qui se déforme, les peupliers qui s'arc-boutent, la mémoire des géants. »

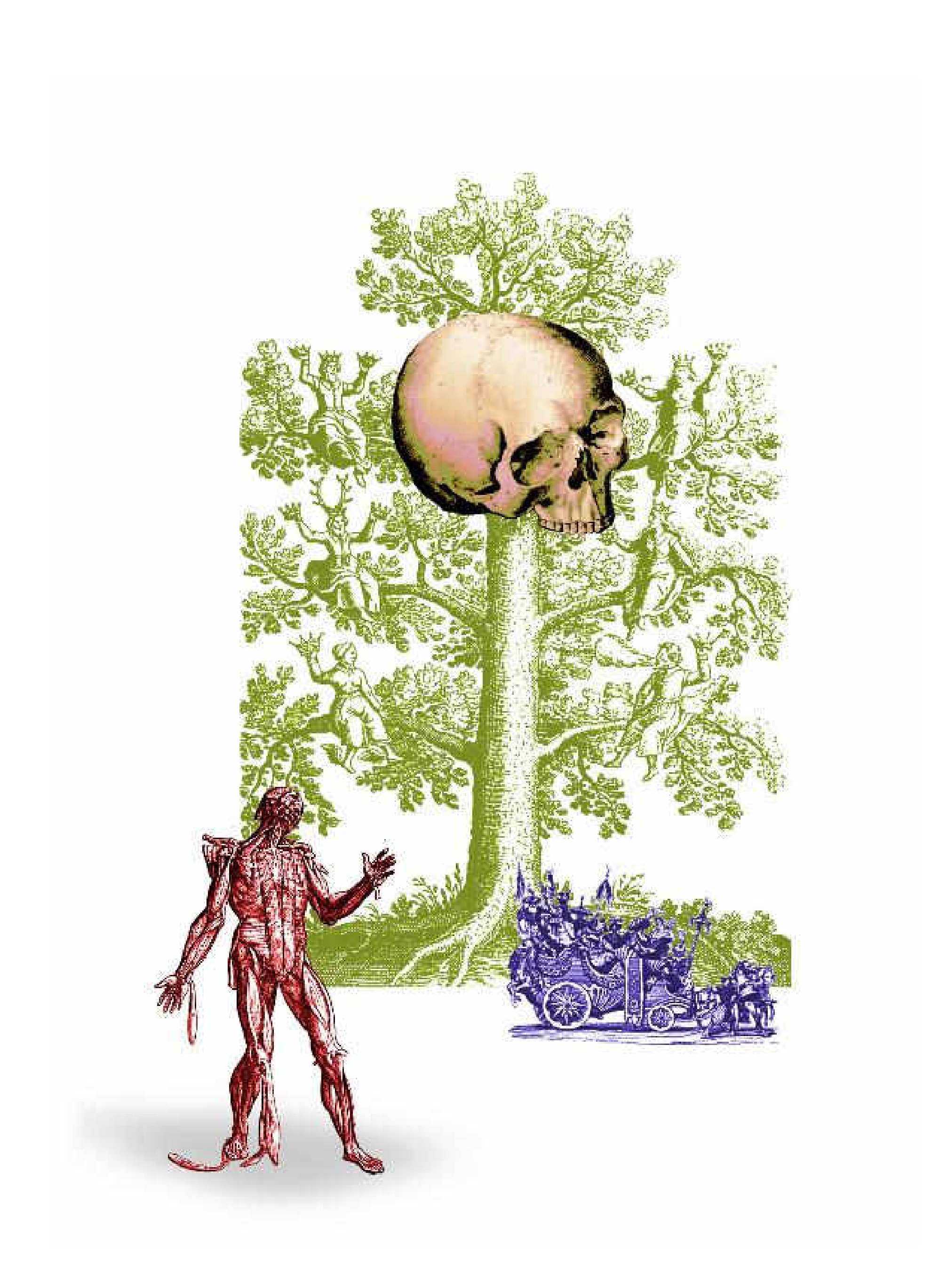
Une vieille femme a témoigné, rescapée du voyage :

« Ceux qui disent qu'ils n'ont rien vu n'osent briser leur promesse. J'avais vingt ans quand j'ai croisé le coche. J'étais venue pour me jeter à l'eau, je désirais en finir, et il s'est arrêté ; la porte s'est ouverte ; j'ai grimpé. Je voyais ses yeux en transparence, j'entendais ses dents cliqueter. Le paysage m'indifférait : je souhaitais que la nuit m'emporte. Soixante ans ont passé. La mort n'a pas voulu faire de moi sa maîtresse. »

Les autorités ne croient pas à l'existence de ce fantôme mais, par sécurité, ils ont installé des barrières (qui n'empêchent rien malgré tout). Et lorsque le coche se présente, dans les vapeurs du crépuscule, les rats sortent de leurs trous, les chiens hurlent à la lune. Des tentacules agitent l'ombre, l'arbre des morts fleurit soudain : des pendus magnifiques, de

toutes les époques, se balancent dans le parc. Ils portent une couronne pour saluer leur roi — cet écorché qu'ils fêtent comme le hasard. La fille du bailli pleure sur un banc car tous les soirs, le coche passe devant elle et ne s'arrête pas. C'est à désespérer. Elle s'est fabriqué une flûte, croyant rivaliser avec la brise fluviale, persuadée de faire danser les corbeaux sur leurs branches. Cette nuit, c'est dit, elle s'allongera dans l'allée, les bras en croix, et le fantôme du coche en fera son troisième témoin.

Là voici, ridicule, dévêtue dans le crépuscule, ignorée de la mort même. Pour soigner ses petits tourments, elle voudrait déranger le cours des choses nocturnes... Les berges sont désertes. À ce moment-là, dans la ville, tous font des rêves atroces ; les somnambules pleurent de rage, d'autres grognent d'hypersomnie. La fille du bailli n'éclate pas sous les roues du carrosse qui l'évite. Et le rire du fantôme a réveillé la ville !



par Jean-Paul Verstraeten

Maudit

Jean-Valéry Martineau

L'aveuglant soleil s'étendait, puissant et invincible, au-dessus du sanctuaire d'Apollon de Claros. La foule de pèlerins, blancs de poussière et de lumière, s'écrasait aux portiques, guidée par les prêtres de l'oracle. Femmes en quête d'enfant, hommes poursuivant richesses et chimères, artistes désireux de gloire et d'acclamations, la procession semblable à l'humanité ne cessait qu'à l'horizon.

Jours de rituels et de jeûnes ; déshabillé, lavé, apprêté pour l'occasion, le pèlerin aspirait à rencontrer Apollon, dieu de lumière.

Jour
Bruit
Chute
Panier
Tomber
Poulies
Corde
Arrêt
Nuit.

Des mains le saisirent, désorienté, affamé. Il s'allongea dans la cavité. Il sentait son estomac tordu par la potion prise avant sa plongée. Il sentait les mains calleuses sur lui se lever, le bruit des respirations s'éloigner.

L'obscurité rampait, s'insinuant à travers la pierre et dans les roches, dansant avec les flammes d'or rougeoyantes et mourantes des lampes à huile. Échécratès tremblait, fuyant ses propres ténèbres, celles d'un autre sanctuaire.

Les souvenirs affluaient, repoussés, revenant… telles des vagues sombres souillant son âme.

Il se vit toutes les nuits de fête et de débauche à profiter de sa fortune d'aristocrate, prenant les femmes et buvant le vin avec la même férocité avide. Il contempla son arrivée à Delphes où l'avait envoyé son père pour décider de son avenir, et, dans l'enceinte sacrée de l'oracle, la victime de son crime.

Sur le trépied de la prêtresse, la jeune pythie ressentait la peur. Échécratès, la consultant, fixait avec intensité de son regard vicieux son

visage digne. Ses traits réguliers, bordés de courtes boucles blondes, tremblaient légèrement : face blanche aux lèvres rouge sang, soudain attrapés par des doigts interminables, semblables à des serpents. Brûlure de la chair qui s'impose à la chair, la brutalise, la violente.

Capturée, violée. Seule, salie, la pythie en pleurs proféra à la face du dieu Soleil des mots de malédiction avant de porter profondément une lame sur son corps souillé.

La course du jour s'acheva pour le cavalier thessalien dans un bouge, une coupe de vin presque pur en main, les danseuses se contorsionnant lascivement au son aigrelet des flûtes. Échécratès sombra lourdement dans un sommeil aviné. Le bruit de la taverne, les lumières s'échappant des lampes à huiles diminuèrent… Dans ses songes s'insinuent les déesses de la vengeance, les Érinyes… Il ne peut échapper à leurs cris, leurs tortures. Tisiphone la Vengeance, Alecto l'Implacable et Mégère la Haine, portées par des ailes sombres, brandissant torches et fouets. Les sifflements des serpents grouillant sur leurs têtes se mêlent aux aboiements furieux des déesses. Pareilles à l'orage, elles portent en elles la fureur du ciel, le déchirement des éclairs dans les nuées, le martèlement du sol par des pieds d'airain. Furieuses, haineuses, vengeresses, elles se ruent sur lui. Les fouets lacèrent son corps, l'emplissant de douleur et de folie. La brûlure du cuir ravage sa peau hâlée, zébrée, rouge sang.

Réveil les yeux exorbités, fixes ; le souffle court, ahanant ; et la peur de la douleur revenant en vagues incessantes chaque nuit de cauchemars. L'aristocrate thessalien s'enfuit, de cavalcades folles en navigation lente sur les mers interminables, sans parvenir à échapper à ses rêves.

Au terme de sa fuite, Claros l'engloutit…

Échécratès vit s'éteindre les dernières lueurs dans un ultime crépitement d'argent pâle. Comme une empuse vampire, les ténèbres burent le sang de lumière jusqu'à sa mort.

Figé, le Thessalien espérait un rêve prophétique et libérateur du dieu. Le noir se solidifiait autour de lui comme une tombe. Il sentit son souffle siffler, puis cesser. Affolé, il tenta de hurler, de se débattre, de griffer la nuit. Dans sa gorge s'engouffra une poussière glacée, déchirant sa chair, comme des milliers de mouches munies de minuscules lames. Emmurant ses murmures dans sa gorge.

Puis l'air se déversa en lui en une goulée de flammes.

Son visage fut écrasé par une matière spongieuse, coulant, collant sur lui.

Il entendit son nom et toutes les malédictions de la pythie.

Il sut alors que ce qui suintait sur lui, pénétrant ses narines et sa bouche jusqu'à l'étouffer, était la chair en décomposition de la prêtresse.

Échécratès secoua la tête, recracha, tenta de se soulever.

La puanteur retourna son cœur. Elle émanait de lui, viande putréfiée.

Forçant sur ses os, il réussit à bouger son bras dont tombait la chair en blocs humides.

La douleur l'assaillait. Il sentit son sexe dévoré par les scorpions plongeant pinces et dards en lui, piquant et dépeçant à la fois.

Il s'efforça de ramper, de se sauver. Il se sentit entravé par une force supérieure à la sienne. Des morsures répétées de rats, sur le reste de son corps, déchiraient et rongeaient ses muscles. Les mandibules d'araignées cliquetaient, nettoyant les os ; des vers les rongeaient de l'intérieur. Seule son âme subsistait, écartelée entre toutes ses douleurs.

La mort le violait. Les déesses de la vengeance éclatèrent de rire. Les ténèbres brisèrent l'homme.

Des mains osseuses l'agrippèrent, le hissèrent. Les prêtres le ranimèrent sous le brûlant soleil de Claros. Échécratès fixa les hommes en face de lui de ses orbites creuses — aveugle, fou, maudit.

Procession

Aliénor Oval

Au loin le tumulte s'étend. À cette distance, les hommes qui s'agitent paraissent minuscules, presque dématérialisés, de simples ombres muettes. La masse noire se déplace à vive allure et s'étoffe au fur et à mesure de son avancée. Sa taille fluctue de seconde en seconde, entre les nouveaux arrivants et ceux, peut-être piétinés, épuisés, mourants, qui jalonnent son sillage. Mon regard est focalisé sur la masse grouillante, hypnotique par son mouvement perpétuel et son volume qui n'en finit pas d'augmenter, malgré les pertes subies.

Comme ils arrivent sur la berge, exténués, terrassés de peur, ils font appel à leurs dernières forces pour se hisser sur de frêles embarcations. Ils n'en finissent pas de grimper, les uns sur les autres, jusqu'à ce que les bateaux tanguent de façon inquiétante et que nul ne puisse monter à bord sans que l'on soit certain de les voir tous couler.

Dans la foule agglutinée sur ces bateaux vétustes qui s'élancent dans la mer, je distingue désormais des corps, des visages. Des hommes ravagés par l'angoisse serrent dans leurs bras femmes et enfants recroquevillés. Les bras protecteurs des parents semblent si dérisoires face à la mer tourmentée. Leur dénuement m'étreint. Une révolte sourde m'envahit. Les visages sont tendus, les corps moites et tremblants collés les uns aux autres, alors que le soleil commence son déclin sur une mer agitée.

Le bateau chavire. Des hurlements. Ceux qui étaient à l'intérieur forcent le passage sur le pont et précipitent la chute des premiers dans l'eau glacée.

Chacun s'agrippe à ce qu'il peut saisir, essaie par tous les moyens possibles de rester à bord. Les uns après les autres, ils s'abîment dans la mer, dans une effroyable panique. Ici, un père tente avec la force du désespoir de garder son fils hors de l'eau, sa femme déjà hors de vue. Là, un garçon voit un homme arracher la planche sur laquelle se cramponne sa jeune sœur pour s'y agripper, avant qu'elle ne soit engloutie par les flots. Plus loin, un vieillard à bout de forces est sur le point de s'abandonner à la mer. Partout, la mort. Le soleil se couche, et ces corps, grands, petits, minuscules parfois, avalés par la mer, redeviennent de simples ombres lorsqu'ils s'enfoncent dans l'eau.

Abattue et saisie par l'implacable constat de mon impuissance, je referme les yeux sur mes songes d'une infinie noirceur.

Seule dans les coursives aux portes métalliques rouillées, j'avance avec lenteur dans la pénombre, un filet d'eau qui clapote sous mes pas. Devant moi, une dense obscurité ne se dissipe que lorsque je suis sur le point de la pourfendre. Derrière, un souffle ténu. J'avance, encore et encore. Puis je sens une présence et me retourne. Une légion d'ombres me suit, une file interminable qui me glace.

Happée par la vision d'un monde sur le déclin repu d'ignominie, consommant son propre anéantissement jusqu'à ce que le chaos soit complet, les yeux clos à jamais sur mon propre cauchemar, la lente procession des ombres innombrables se poursuit derrière moi dans les ténèbres, alors que j'avance avec peine dans une nuit sans fin, obsédée par l'écho du cortège funeste qui se meurt au bord de mes lèvres en mots inaudibles.

L'ultime cauchemar

Sylvain Barbé

Réveil brusque : j'émerge du royaume des songes dans ce qui me paraît être la réalité. J'y ai revu toutes mes vies, un film inconscient en accéléré. Les souvenirs flottent hors de leur prison mémorielle, presque palpables. Cramponné à mon fauteuil, je regarde toutes ces réminiscences mortifères qui ondoient dans l'espace flou séparant la réalité du monde onirique. Elles se sont répandues dans mon cerveau comme si mon inconscient revivait toutes les émotions passées simultanément. C'est la première fois que je ressens une telle chose, je présume que ce cycle arrive enfin à son terme. Toutes ces vies où j'ai lutté contre l'inéluctable… L'ombre est comme une maladie incurable dont je ne peux me défaire. Son regard lugubre ne me quitte jamais. Je n'ose pas me lever, tétanisé par sa présence. Mes efforts pour m'en libérer ont été vains. J'ai même essayé, dans un moment de faiblesse et de désespoir, de croire aux prières et aux livres saints, mais la vérité est implacable : nos sociétés ne sont que de pathétiques fanfaronnades, nos existences vouées à demeurer désespérément absurdes. Aucun monothéisme n'est en mesure de nous délivrer. Les dieux, quels qu'ils soient, gesticulent dans le néant, grotesques et inutiles. Ils nous cachent la réalité, notre insignifiance dans un infini chaos. Cet univers est insensé et ce que je subis en est la preuve. Nous n'en percevons qu'une infime partie, persuadés pourtant de tout connaître et de tout maîtriser. Sous la surface bouillonnent d'indescriptibles puissances qui régissent l'univers et ses dimensions…

Je refoule ces souvenirs au fin fond de mon cerveau. Ils s'estompent pour laisser place à l'horrible réalité. Une pièce froide et vide où je survis depuis un temps indéfini, encerclé par cette obscurité tenace dont l'emprise n'a jamais été aussi forte. Dans l'âtre le feu crépite, réchauffant mon corps meurtri. Ma peau est recouverte d'escarres et les extrémités de mes doigts sont d'un bleu violacé, gangrenées. Je suis en train de pourrir lentement, corps et âme. Je me recroqueville dans la zone de lumière fauve, m'éloignant le plus possible de la pénombre. Le feu peine à repousser l'ombre carnassière. Je tremble. L'ombre aux yeux jaunes s'est emparée de ma vie. Elle a perverti mon destin et étendu son pouvoir à chaque cycle écoulé. Elle m'encercle. À l'extérieur, je ne distingue plus la forêt ni le lac. Plus de village, aucune activité. Le ciel a disparu lui aussi. Le monde n'existe pas. L'ombre est partout et dans ses ténèbres luisent des milliers d'yeux jaunâtres et immondes. Elle m'épie, me scrute. Je suis pris

au piège. À chaque cycle l'étau se referme un peu plus. Elle a instillé sa noirceur dans mes rêves et ses cauchemars sont désormais les miens. Je reste prostré. Je me concentre sur les flammes.

Qui ai-je pu blasphémer dans une vie antérieure pour être ainsi maudit, existence après existence ? Contre quelle puissance indescriptible ai-je vitupéré pour que sa damnation éternelle me poursuive sans relâche ? Les origines de sa présence me sont inconnues. Une chose est sûre : cette vie est la dernière. Je l'ai à peine connue et déjà elle se dilue dans l'inconcevable… Je vais abandonner mon enveloppe biologique et la laisser croupir dans la fange qu'on nomme la vie, la condamnant au dépérissement puis à la mort. Je dois savoir, même si cette quête va inévitablement conduire à la perte de mon âme. Ce voyage dure depuis des siècles, il doit cesser. De vie en vie, je me suis noyé dans les abysses d'une folie qui dépasse l'entendement. De cauchemar en cauchemar, je me rapproche de l'horreur ultime.

L'ombre me hante aussi loin que je me souvienne. Sa présence m'est inexplicable. J'ai lutté contre elle, j'ai cherché à comprendre. Je fus soldat, érudit, aventurier, sorcier, conquérant et poète : chaque expérience m'apporta des connaissances spécifiques, mais rien qui pût me permettre de la vaincre. Je me suis éloigné du savoir traditionnel pour rencontrer les cultures les plus taboues. J'ai compulsé des œuvres blasphématoires, je suis allé prendre conseils auprès des esprits les plus corrompus par le mal, dans toutes les époques. Soldat, je risquai ma vie pour atteindre un temple maudit à la lisière du monde. Dans ses alcôves obscures, j'ai rencontré des prêtresses mutilées vouant leurs existences à des dieux interdits. Leurs danses obscènes, à la lueur des braises écarlates, explosaient en un ballet frénétique. Leurs gestes saccadés s'accompagnaient de mouvements lascifs et d'éclats de voix pervers. Lorsque l'égrégore atteignait son paroxysme, des clameurs lacéraient l'univers, une énergie noire embrasait les cœurs, provoquant des spasmes orgasmiques chez les gardiennes du culte. Elles m'ont parlé des anciens démons qui sommeillent dans les abîmes cosmiques et polluent les rêves de toute forme de vie. L'ombre aux yeux jaunes est l'un d'eux. Elle n'a ni nom, ni histoire. Plus tard, plus loin, ce fut en tant que poète itinérant que j'ai vibré au son des minces flûtes dans lesquelles soufflaient des guerriers albinos, derniers survivants d'une race infra-humaine. Assis sur les rebords d'un immense gouffre, ils entraient en résonance avec les songes de Celui qui Dort. Eux aussi m'ont initié à un panthéon infernal connu seulement des occultistes les plus fervents. Ils ont identifié l'ombre qui me poursuit à un fantôme éternel errant à travers les dimensions. Je suis allé jusqu'aux frontières des derniers royaumes, sur

un pic de basalte perdu au milieu d'un astre mort. Au sommet, des nuages de soufre tourbillonnaient autour d'un sanctuaire d'ivoire. Les esclaves des dieux morts qui le gardaient s'agitaient en tous sens, extatiques, autour d'un totem plus vieux que l'univers. Dans un brasier aux étranges flammes bleues se dissolvaient planètes et étoiles. Ils m'ont appris des incantations et des rites que j'ai appliqués malgré ma répugnance. J'ai rampé pour cela sur les champs de bataille et dans les charniers, charognard que je fus, parmi les blessés et les mourants, me vouant à des pratiques inavouables. J'ai ressenti d'ignobles extases dans la puanteur de la mort, mais jamais je n'ai approché l'essence de celle qui me traque.

Elle s'est d'abord infiltrée dans ma vie comme un mirage anodin, une illusion discrète qu'on perçoit un instant puis qu'on oublie. Cantonnée aux zones inaccessibles à la lumière, elle se glissait de recoin en recoin, se faufilait, silencieuse, partout où j'allais. Elle est vite devenue une présence permanente. De spectre, elle s'est muée en vapeur s'étendant toujours un peu plus. Elle m'a accompagné dans mes recherches, narquoise, flottant aux abords de mon champ de vision tandis que je regardais la chorégraphie immémoriale des prêtresses, que j'écoutais les flûtes des guerriers chthoniens, que je progressais sous la pluie parmi les morts. Puis elle est devenue ce brouillard qui m'enveloppe aujourd'hui encore, vampirisant toute mon énergie. Dans cette noirceur vibrante un œil jaunâtre a éclos. Constamment braqué sur moi, il distille des cauchemars atroces qui ne cessent jamais. Mon sommeil est devenu un kaléidoscope d'images infâmes. À chaque réveil, l'œil jaune figé dans ses ténèbres intensifiait son étreinte sur ma psyché. Ces derniers cycles, les yeux se sont multipliés comme des bactéries. Ils luisent à travers la vapeur obscure. Certains ont des dimensions humaines, d'autres trônent dans le ciel, immenses, s'adjugeant la place du soleil et de la lune. À présent les lueurs fugaces d'une bougie ou d'un feu sont les seuls moyens que j'ai de survivre, de ne pas être irrémédiablement annihilé par l'ombre.

J'ai quitté le monde des vivants. Mes rêves sont un chaos indescriptible de paysages inconnus, d'univers brisés et de galaxies corrompues, de cités mortes et d'océans figés, d'entités amorphes rejetées hors des limites du temps et de l'espace. Cette vie-là, je me suis plongé dans les drogues pour ne plus avoir à la supporter. Mais la torpeur artificielle a constitué un terreau favorable à leur croissance. L'abus de produits narcotiques m'a mené à un état de complète neurasthénie. Je subis l'assaut de visions abjectes que je ne peux retranscrire avec des mots. L'ombre est en train de s'emparer de mon esprit. Chaque moment d'éveil est une torture. L'ombre est omniprésente, implacable, tapie à l'orée des

lueurs cireuses des candélabres. Des cryptes aux étages supérieurs, où que j'aille, elle est toujours là. Le moment fatidique approche.

Le temps s'est arrêté et le feu s'est pétrifié dans sa prison de granit. Les volutes de fumée retombent en cendres noires sur les pavés. Un frémissement a traversé l'ombre dont les yeux brillent d'une phosphorescence inédite. Je me lève car je comprends que l'issue de toutes les existences est enfin arrivée. J'erre, fébrile, dans les corridors étroits du manoir. À l'extérieur règne une nuit perpétuelle où scintille une infinité de brasiers vivants. Un silence de mort pèse sur les lieux et je le ressens dans chaque parcelle de mon corps. Il bloque ma respiration et comprime ma cage thoracique. Les flammes des bougies ondulent et s'étirent. Les murs se déforment, s'allongent et se rétrécissent en même temps, se liquéfient en une matière malléable dont le contact reste cependant froid et rugueux. Quand une porte s'ouvre, l'ombre jaillit, imposante, et s'immobilise devant moi. Je titube, nauséeux, mais ne m'écroule pas : j'irai au bout de ce cauchemar, je finirai par savoir qui elle est. L'ombre s'éloigne, me révélant un couloir qui s'étend à perte de vue. Au fur et à mesure de mon avancée, les portes s'ouvrent violemment, me révélant les songes malsains de celle qui me tourmente. Ses pensées sont inexprimables. Néant, chaos et folie se mêlent à l'infini. Un déluge de galaxies est emporté par un souffle destructeur, apocalyptique. Des mondes qu'on croyait pourtant sans fin se disloquent en flots tumultueux à l'écume luminescente que de gigantesques trous noirs absorbent. Ils sombrent dans un grondement inouï pour renaître sous des formes incompréhensibles. Au-dessus des gouffres, le temps pourrit, annihilé, pend en grappes déliquescentes. Des milliards de particules s'entrechoquent et créent des dimensions éphémères qui disparaissent aussitôt. L'ombre aux mille yeux jaunes, omniprésente, flotte comme un gaz délétère. Elle est la purulence universelle, l'exhalaison des univers morts. Je poursuis mon périple parmi ses visions. Un cri retentit soudain. Arraché à une vie antérieure, il s'agit du son désespéré de ma voix lorsque, las de cette existence, je fis le choix du suicide. Un bruissement me fait lever les yeux. L'ombre traverse les espaces à l'agonie, plane dans le ciel éventré où palpitent des novæ lointaines. Une psalmodie s'élève. Des chuchotements morbides se superposent dans un rythme lent, des voix susurrantes comme seuls peuvent en entendre les fous. J'avance encore, au seuil de la démence prête à m'anéantir.

Le couloir se transforme en un long passage souterrain, creusé dans une roche noire où des milliers d'yeux me scrutent encore. La litanie morbide m'accompagne. L'acoustique des lieux la déforme de manière

inquiétante. La pente s'accentue au point que la grotte devient un puits, mon avancée une chute interminable. Un souffle glacé lacère ma peau, j'ai l'impression de tomber dans le vide. Le froid s'infiltre à travers mes plaies et tente de me désagréger. Je ne distingue plus qu'une obscurité zébrée d'éclairs intermittents... De nouveau immobile, je discerne un espace indéfini. Je me tiens debout sur une surface inconnue qui ondule en scintillements livides. Deux rangées de piliers d'albâtre se dressent face à moi à des hauteurs vertigineuses. Des figures grotesques y sont sculptées, plus détestables les unes que les autres. Le ciel est d'une blancheur immaculée. Des nébuleuses y tournoient au loin à des vitesses que j'imagine prodigieuses. Derrière moi, l'univers est en proie à une ébullition de tous les éléments, un chaos nucléaire dont les irradiations transpercent les strates des dimensions. Au-dessus un œil jaune cyclopéen me fixe. Il est auréolé d'un foisonnement d'ondes incertaines. Des soubresauts quantiques crépitent sur ces flots entrelacés, nimbant le vide de vains éclats de lumière. L'œil jaune grandit, se déploie, et je me laisse tomber à genoux. Tout autour, sur un alignement d'autels, gisent des centaines de corps allongés. Des sanglots me déchirent la gorge. Combien de fois ai-je déjà accompli ce périple ? Et pour combien de vies encore suis-je condamné à le répéter ? Une sarabande de créatures polymorphes peu à peu m'entoure. Les ombres extatiques se débattent, hystériques. Leurs myriades d'yeux jaunes luisent d'une satisfaction avide, tandis que les ombres se rapprochent pour m'engloutir...



Rencontre du troisième type

par Thierry Fiquemont



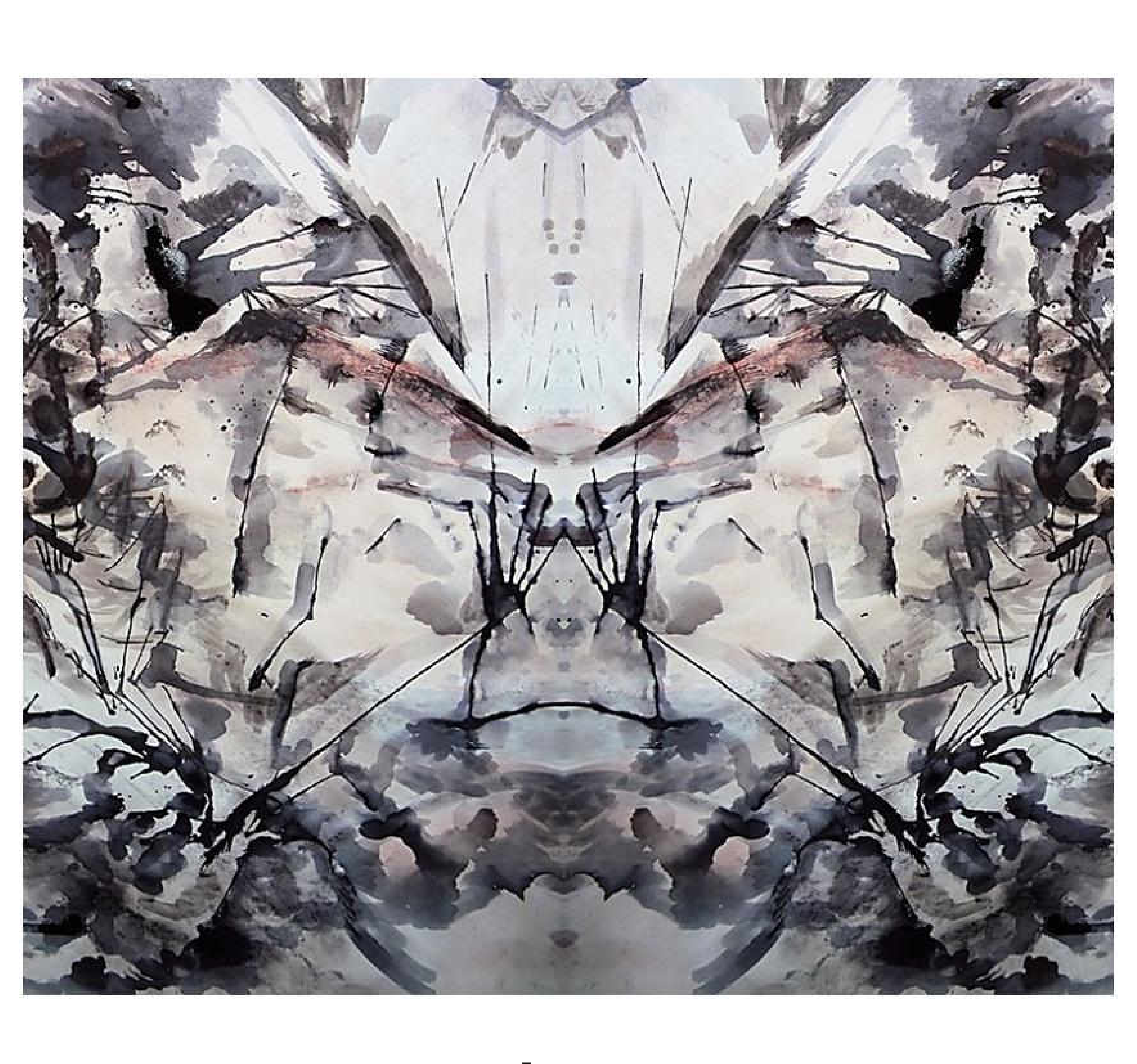
Terre de géants

par Thierry Fiquemont



Hombres

par Diane Saint-Honoré



Loup

par Diane Saint-Honoré



Mon père

Ariel Weil

Dans cette rubrique, le narrateur dévoile une partie sombre ou secrète de son existence à travers un récit à la première personne.

Ce matin, j'ai vu un vieil homme dans la rue. C'était mon père. Il est mort il y a quinze ans.

J'étais plongé dans mes pensées. Lui dans les siennes. Une bouffée d'émotion m'a soudain envahi. Là, ce vieil homme qui marchait d'un pas vif et assuré, la casquette enfoncée sur les yeux, les mains engoncées dans les poches, je l'aurais distingué entre tous. Mes sens avaient reconnu sa démarche chaloupée bien avant que je n'en prenne conscience. Mon cœur a bondi. J'ai ouvert la bouche pour respirer. J'allais l'appeler. Il m'a regardé d'un air vague en souriant. Je n'ai rien dit. Se pouvait-il qu'il ne m'ait pas reconnu ?

Je l'ai suivi. Nous avons parcouru le dédale de rues étroites qui longent, par le nord, la place de la République. Il marchait d'un pas sûr, regardant droit devant lui. Depuis combien de temps habitait-il ce quartier ? Qu'avait-il fait pendant toutes ces années ? Je brûlais d'une curiosité douloureuse. Il a fini par s'arrêter devant la porte sombre et minuscule d'un petit immeuble ouvrier de la rue Yves-Toudic. J'ai noté mentalement l'adresse.

J'ai cherché le café le plus proche. Je m'y suis attablé sans plan, mais sûr de mon objectif. Je l'avais tant attendu. Je ne le lâcherais pas maintenant que je l'avais trouvé. J'attendais qu'il sorte et qu'il repasse devant moi. À l'angle de la rue, la terrasse débordant sur la chaussée étroite m'offrait une vue parfaite. Les heures ont vite passé.

J'ai su que c'était lui avant même que la porte ne s'ouvre. En passant devant le café, il m'a jeté un imperceptible coup d'œil. J'ai même cru le voir incliner légèrement sa casquette comme il le faisait autrefois. « Monsieur Duchemol ! », gueulait-il en saluant le passant d'un faux accent suisse tandis que, rouge de honte, j'essayais de me faire invisible. Il n'a pourtant pas remué les lèvres cette fois. J'avais déjà réglé l'addition. Je lui ai emboîté le pas. Il n'avait pas vieilli. Il s'est dirigé vers le canal.

Il avait maigri. J'avais vu à nouveau son visage émacié. Celui de la maladie. Pourtant, il marchait sans entrave. Il portait son gros manteau informe et disproportionné. Il avait toujours craint le froid. Je devinais sans peine le caleçon long, le tricot de corps et les chaussettes de laine



épaisse. J'avais dû jeter toutes les paires qu'il avait laissées tant les fils rêches m'irritaient la peau. Je devinais tous ses artifices sous le pantalon de velours côtelé et les bottes en cuir bouilli.

Avant même de lui parler, d'entendre son histoire, j'aurais voulu me rapprocher de lui et sentir l'odeur rance de vieux vêtements et de cuir tanné qui me montait déjà aux narines avec violence. Son odeur d'armoire à la naphtaline et de vieux cartable. Mais je continuai simplement à le suivre à distance raisonnable.

Je cheminais derrière lui mais c'était comme si je nous avais suivis tous les deux. Dans cette filature étrangement familière, je croyais distinguer le père de toujours et l'enfant de jadis, côte à côte, en silence. Il aimait ces marches d'homme, mutiques, qui jadis me terrorisaient. Je n'osais le déranger, perdu qu'il semblait au fond de ses pensées. Je rentrais épuisé, à peine soulagé d'en avoir terminé.

Et voilà qu'il me refaisait le coup, trente ans plus tard. Mais je n'étais plus un enfant. Il pouvait marcher tant qu'il voudrait. J'étais de taille à le suivre où qu'il aille. Tout en ressentant le réconfort des viriles admonestations que je m'adressais, je mesurais bien qu'aujourd'hui comme hier, rien n'avait changé. Pour quelle autre raison aurais-je poursuivi mon chemin ainsi, sans un mot ?

J'avais pourtant rêvé tant de fois de ces retrouvailles. Fou de bonheur et pétri d'émotion, je m'éveillais en joie, le visage baigné de larmes. Dans mes songes, je posais toutes les questions à la fois. Mais le réveil survenait toujours trop tôt, avant que je n'obtienne la moindre explication. À présent que je ne posais pas de questions, obtiendrais-je des réponses ?

Curieusement, une foule de nouvelles interrogations chassaient dans mon esprit celles que j'avais cent fois imaginé énoncer. Je désirais surtout savoir ce qu'il foutait là. Pourquoi ce quartier où il n'avait dans mon souvenir jamais mis les pieds ? Qu'y faisait-il toute la journée, lui qui bossait jusqu'à l'épuisement jadis ? Vivait-il seul, lui pour qui les rituels familiaux comptaient tant ?

À l'époque, j'avais eu de la peine pour tous les enfants qu'il avait laissés derrière lui, en plus de nous, les siens. Pour la première fois de ma vie, je m'étonnai a posteriori — et avec beaucoup de retard — qu'un ours comme lui ait choisi de s'occuper d'enfants. C'est en songeant à son métier de pédiatre que je me souvins soudain de mes enfants, ses petits-enfants, qu'il n'avait jamais connus.

Alors, je pris conscience que depuis que je l'avais aperçu, quelques heures auparavant, je n'avais pas songé à mon frère et à ma sœur un seul instant, pas plus qu'à ma mère. Ne devais-je pas les prévenir sans perdre de temps, leur narrer mon incroyable découverte ? Mais qu'aurais-je bien pu



leur dire ? Je n'aurais pas su répondre à leur première question. Ils n'auraient pas compris que je n'en aie posé aucune.

Je n'en fis donc rien. Nous marchions toujours de concert, et pour ainsi dire en canon. Nous longions à présent le canal Saint-Martin. Nous avions dépassé le coude qu'il forme après la rue Bichat et remontions vers le nord. Ce faisant, nous avions insensiblement quitté le centre de Paris.

*

Je n'en finis pas de m'étonner et de m'émerveiller de ce que j'appelle ces « accélérateurs » : ces chemins de transition qui, dans la continuité de leur essence immuable, font, à Paris, imperceptiblement passer d'un quartier à un autre parfaitement distinct. Ainsi, lorsque vous quittez les environs de la place de la République que figure encore à ses débuts le quai de Valmy, et qu'au nœud du canal vous apercevez soudain le bassin de la Villette et les portes de Paris, pourtant si éloignées. En quelques pas, sur ce surprenant raccourci, vous voilà transporté du centre à la périphérie.

J'ai toujours rêvé de suivre les méandres d'un fleuve, jusqu'à éprouver physiquement la forme de l'espace géographique, qui ne s'observe habituellement que sur les cartes. Mais dans la durée que nécessite le parcours d'un trajet digne de figurer sur la carte, dans la progressivité des changements de paysages, on perd de vue le chemin accompli, on oublie la distance parcourue, et tout est à refaire. L'espace qui s'étend est aussi difficile à saisir que le temps qui s'écoule.

Sauf à Paris. La ville regorge de ces accélérateurs qui vous font en quelques enjambées vous transporter d'un quartier à un autre, comme si vous passiez d'un paysage à un autre sans apercevoir de frontière. Comme si vous pouviez remonter la Marne et passer en quelques minutes des paysages industriels des faubourgs de Paris aux collines grises des bourgades viticoles de Champagne.

Mais, même à Paris, la distance se dérobe à l'intelligence et à la compréhension. Ces raccourcis me font toujours penser à un tour de passe-passe, un accélérateur miraculeux. Et je retrouve dans l'extrême raccourcissement des distances le même sentiment de m'être fait gruger et dépossédé du voyage que celui que j'éprouve dans l'extrême allongement des trajets abstraits accomplis en avion.

Il m'avait fallu vieillir pour découvrir avec une stupeur sans cesse renouvelée l'existence de tels passages. Du temps de mon enfance, j'y étais bien insensible tant les distances me semblaient accablantes et nos itinéraires un mystère qu'il ne fallait pas interroger. Le seul chemin que je savais parcourir sans escorte ne m'emmenait que d'un bout à l'autre de mon quartier, au prix du grand effort de mes jambes courtes et malingres.



C'était lors d'une nuit d'été et de dérive avec l'une de mes premières maîtresses que j'avais connu mon premier émoi topographique. Adolescent fauché, sortant du tripot des Halles où j'avais emmené la belle Victoria, j'avais décidé de la raccompagner à pied. Un peu plus âgée, et beaucoup plus mûre, elle travaillait déjà pour une maison de couture milanaise. Elle habitait un petit hôtel chic du 8e arrondissement. Depuis la place du Châtelet, nous avions longé la Seine, enlacés. Par bravade, j'avais gravi les grilles de l'enceinte du jardin des Tuileries, puis aidé Victoria à les franchir, en profitant pour pétrir ses fesses et ses seins immenses que galbait le tissu de l'étoffe italienne.

Nous avions arpenté les magnifiques allées arborées, légèrement en surplomb des jardins qui s'étendent le long des quais. La facilité déconcertante avec laquelle nous avions sauté les barrières expliquait sans doute la présence d'autres couples, aussi langoureux que le nôtre. Nous embrassant sous chaque arbre, nous avions fini par déboucher sous l'arc, sous lequel on aperçoit déjà la place de la Concorde et la naissance des Champs-Élysées. Ce fut ma première épiphanie, et mon premier raccourci. Combien mon émotion et ma clairvoyance soudaines devaient-elles à l'euphorie provoquée par l'ivresse que me procuraient l'alcool, la nuit d'été, et la promesse de l'amour ?

Trente ans plus tard, j'éprouvais un bonheur proche, fugace, au méandre du canal. C'était pourtant à une filature macabre que, sobre et oppressé, je me livrais à présent. À mesure que les rayons du soleil devenaient plus intenses en rasant la surface du bassin derrière lequel ils s'apprêtaient à disparaître, je me sentais envahi par le calme absolu qui suit l'effort physique le plus vif. Les questions avaient cédé la place aux évocations. Un film se projetait sans entraves et sans effort sur l'écran nu de mon âme.

*

Ne sachant toujours rien, je comprenais tout. C'était à une balade dans le passé que me conviait le spectre de mon père. Les souvenirs à présent affluaient. À mesure que ma taille s'était contractée, je m'étais rapproché de mon père, au point de cheminer presque côte à côte avec lui. J'étais encore un pas en arrière. Je marchais dans son ombre, que le soleil couchant étirait comme une immense langue noire. Elle m'avalait entièrement dans son obscurité.

Je n'avais pas pleuré quand mon père avait quitté notre vie. Il y avait ma mère. Il y avait mon petit frère. Il y avait ma sœur, aussi. J'étais l'aîné. J'avais la conscience claire de ce qu'il y avait à faire. Tout m'était facile. Il est aisé d'être un roc lorsque l'on n'a pas à réfléchir. De toute façon, je ne



pleurais plus depuis que mon petit frère était né. Je ne me plaignais pas non plus. Je menais la famille. J'étais son rocher. Aujourd'hui encore, j'avais choisi pour eux. Cette rencontre ne concernait que moi. Cette poursuite était la mienne.

J'étais tourné vers l'avenir. Je ne me lamentais pas sur le passé. On ne pleure que lorsque l'on déserte le champ de l'action, et que l'on cesse le combat. Je n'avais pas le choix. Mais je préférais mon lot, et de beaucoup. Je l'avais constaté à chaque épisode de ma vie : au divorce, au chômage. Rien n'afflige longtemps celui qui va de l'avant, celui qui ne s'arrête pas. Comme dans les grands froids, où ne meurent que ceux qui cessent de marcher, rien ne sert de penser. Il faut concentrer toutes ses forces sur l'objectif : continuer, avancer.

Et maintenant, je marchais encore. Je marchais depuis des heures. Et pourtant remontaient du tréfonds de ma mémoire les souvenirs de mes lamentations enfouies. Pourquoi me souvenir à présent de ma première journée d'école primaire et de la honte d'avoir souillé mon pantalon ? Des longues nuits sans sommeil de mon enfance, où je demeurais au seuil de la chambre de mes parents sans oser y pénétrer, grelottant, jusqu'à ce que mon père se lève pour manger ? Et des jours de maladie, où les révulsions de l'estomac effaçaient le sentiment du temps ? Des voyages en voiture qui retournaient le cœur et des passages en bateau qui soulevaient les tripes ? Des urgences, où l'on m'avait recousu l'arcade sourcilière quatre fois l'année de mes sept ans ? Des urgences, où j'avais vu pour la dernière fois mon père, alité ?

Il faisait nuit maintenant et nous avions quitté Paris. Je le sus instinctivement à la modification de l'air alentour, avant de reconnaître la ceinture du périphérique en me retournant. Nous marchions plus doucement à présent. Le dénouement devait être proche. Nous nous engageâmes dans un chemin gravillonné, après avoir passé un portail grillagé. Je reconnus enfin les allées obscures plantées de pierres.

Je n'étais pas revenu depuis plus de quinze ans. J'avais refusé de le faire, laissant ma mère ruminer le passé. Je ne connaissais qu'un seul chemin : il allait vers l'avant. Un moment, un seul et bref moment, j'eus peur. J'avais aperçu l'intérieur d'une tombe vide, fraîchement creusée. Mais le calme revint. Je reconnus la petite croix, à peine ébauchée. Je n'étais pas triste, mais des larmes coulaient de mes yeux.

Cette nuit-là, je dis adieu à mon père.



Sur les murs le vent

Cédric Merland

*Cette rubrique est consacrée à un poème typographique, à l'instar d'*Un coup de dés jamais n'abolira le hasard *de Mallarmé.*

les ombres

(nouvelles) (fugitives) (incongrues)

infiniment proches
dessinent doucement *sur les murs*
leurs sourires inquiets
inédits
des asiles **inconnus**
se referment et s'échappent
volets claqués par

le vent

s'agitent à **chaque seconde**
et
secouent
les nuits
blanches noires
ivres de magie vides de paupières
noire blanches

qui se faufilent
et se faufilent
et se faufilent
jusqu'au cœur

du prochain cauchemar



Le Grand Dormeur sous perfusion

Joe Zerbib

Cette rubrique correspond à une nouvelle relevant du genre de la contre-utopie, se déroulant donc dans un univers sombre et futuriste.

Colin n'y croyait pas :

Mardi 6 mai 2057 – 8h45
Zone Industrielle Nord, 7e district, bâtiment 4803.
T.H.

Depuis des mois qu'il enchaînait les revers cruels, il tenait entre les mains sa première offre d'emploi. Mais le billet ne précisait rien d'autre. C'était bien son nom qui figurait sur l'enveloppe : « Colin Maillard », écrit à l'encre bleue en lettres calligraphiées. Quant aux initiales « T.H. » qui signaient l'ordre de rendez-vous, elles ne lui évoquaient rien.

Colin ne dormit pas cette nuit-là.

Le lendemain à 5h10, il entrait dans le métro. Il traversa la moitié de la ville par l'axe V.B.A., changea à la station 106 pour prendre la transversale R.I.X. qui menait à la zone industrielle. Il descendit au soixante-deuxième arrêt et dut marcher longtemps au pied des mastodontes d'acier qui ronronnaient déjà leur activité démentielle. À 8h40 précises, il se trouvait devant le bâtiment 4803 du 7e district de la Zone Industrielle Nord.

Il n'y avait pas de sonnette, pas d'interphone non plus. Colin frappa trois coups, qui restèrent sans réponse. Il agrippa l'énorme poignée dorée et la fit pivoter en appuyant de tout son poids contre la porte. Un vrombissement jaillit des gonds, Colin se sentit partir. Son corps vacilla en avant, et sa tête vint heurter le dessus d'un mocassin de cuir marron.

« Vous êtes en retard, M. Maillard », dit une voix à l'aplomb du mocassin.

Colin se releva, incrédule. Le petit homme face à lui s'appelait M. Mornay, c'était écrit sur son badge. M. Mornay accompagna Colin dans un dédale de couloirs sans fenêtres. Il expliqua au nouvel employé qu'un décalage horaire de vingt minutes différenciait ce district des quartiers est de la ville, où habitait Colin. Il était prié d'ajuster sa montre sur-le-champ. À mesure qu'ils avançaient, les couloirs commençaient à ressembler à ceux d'un hôpital, immense et silencieux. Ils ne croisèrent personne.



M. Mornay s'arrêta devant une porte à double battant surmontée d'un panneau « Défense d'entrer ». Ils entrèrent. Une autre enfilade de sas blancs se déployait à l'infini, tous éclairés par les mêmes néons qui bâillaient une lumière grisâtre. « Une morgue, à tous les coups, se dit Colin. Un tocard comme moi, c'est bon qu'à bouloter des cadavres. »

M. Mornay ouvrit le dernier sas. Un autre homme en combinaison intégrale les attendait. « M. Schlick vous conduira au vestiaire », dit M. Mornay.

Vingt minutes plus tard, Colin avait endossé une semblable combinaison blanche qui portait son nom. Depuis le vestiaire, un certain M. Krauss accompagna le nouveau jusqu'à la salle des opérations, où M. Witt lui expliqua le déroulement d'une journée de travail habituelle. Colin ne comprit à peu près rien. Il commençait à se demander s'ils ne s'étaient pas trompés de bonhomme. C'était pourtant bien son nom qui figurait sur le badge agrafé à sa combinaison.

M. Karpet accompagna Colin en zone de désinfection, où l'attendait M. Riefling, qui l'accompagna à la réserve des ustensiles, où M. Pabst lui présenta M. Düne. Son collègue, M. Gluck, donna à Colin un énorme balai aux crins de plastique.

M. Ring mesurait plus de deux mètres. M. Günter bégayait. M. Markel boitait bas.

M. Brunswick lui arrivait à la poitrine. Colin ne parvint pas à deviner le timbre de sa voix, modulée par l'étrange masque à gaz que tous les employés portaient sur le visage. Le petit homme emmena Colin devant une grande porte rouge qu'il ouvrit avec une carte magnétique. Les deux battants disparurent lentement dans les parois, découvrant un spectacle auquel Colin ne crut pas tout à fait.

Dans une salle blanche aux contours imperceptibles, il y avait un homme bleu, d'une vingtaine de mètres de long, allongé sur le dos. Une foule de bonshommes en combinaison s'affairait autour du géant. « Maintenant, va », murmura le petit M. Brunswick, et ces deux mots attirèrent l'attention de quelques visages masqués.

Colin s'avança sur le sol immaculé. Une puissante odeur d'encens lui fit tourner la tête. Malgré l'effervescence qui environnait le titan, pas un bruit ne résonnait dans la salle. Seul le souffle caverneux de l'homme bleu donnait à l'espace un peu de profondeur. D'énormes machines l'entouraient. Colin reconnut sur l'un des écrans l'électrocardiogramme du colosse. Les écrans voisins mesuraient sans doute ses autres fonctions vitales. Dans son avant-bras, aussi épais qu'un tronc d'arbre, plongeaient quatre tubes de verre où ruisselaient divers liquides fluorescents. Son ventre enflait à intervalles réguliers. Colin se plut à en compter la durée : toutes les vingt secondes, cette montgolfière se remplissait d'air et se vidait



à nouveau. À hauteur du bassin, un voile dissimulait ses parties génitales. Deux énormes tubes opaques évacuaient probablement les fluides indésirables vers une fosse souterraine. La meute des factotums fourmillait autour des machines ou inspectait le corps du géant comme des poissons nettoyeurs autour d'un cachalot. On devinait ses deux yeux clos au sommet du monticule que formait son immense tête. Malheureusement pour Colin, les traits de son visage demeuraient un secret. Il eût fallu se hisser sur la pointe du nez pour en avoir un aperçu grossier. Une longue chevelure noire courait au sol comme un fleuve immobile et sans méandres.

Colin remarqua que plusieurs hommes étaient munis du même balai aux crins de plastique. Ils frottaient la peau du Grand Dormeur par cercles concentriques. Le nouveau les imita. Il eut la satisfaction de penser qu'il agissait conformément à son devoir. Il ne posa aucune question à personne, de peur de déranger la concentration rituelle de chacun. Les réponses viendraient plus tard.

Les journées s'écoulaient sans qu'on en vît passer les heures. Colin astiquait la peau du géant, désormais absorbé dans l'essaim des ouvriers muets. On lui donnait une pilule rouge pour unique repas. Il ne distinguait plus le déjeuner du dîner. Il ne dormait pas, n'avait jamais sommeil. L'horizon blanc sans ligne de fuite avait remplacé l'alternance du jour et de la nuit.

Parfois un spasme brusque agitait le corps du géant. Il fallait alors s'écarter de quelques mètres en attendant qu'un auxiliaire augmente les doses somnifères. Colin jalousait ceux qui étaient préposés au récurage des yeux du titan. Eux seuls pouvaient parfois monter sur l'énorme visage et en admirer les traits.

Un monologue embrouillé était le lit de toutes ses actions, mais jamais un mot n'en sortit. Les vapeurs d'encens plongeaient les ouvriers dans une léthargie monastique. Le vœu de silence qui unissait tous ces chanoines devenait pour Colin une règle docile, qu'il observait sans effort. Et peu à peu cette grande salle aux allures de bloc opératoire se dorait d'un éclat cérémonial.

Un jour, il crut entendre un murmure à ses côtés. Il s'indigna aussitôt. Qui pouvait oser perturber le sommeil du Grand Dormeur ? Il inspecta chacun de ses frères. Tous œuvraient avec le même recueillement, le visage dissimulé sous le masque chirurgical. Colin s'éloigna et fit le tour du géant bleu. Le murmure continuait, identique. Il s'immobilisa près d'un écran de contrôle où courait une sinusoïde irrégulière. Il commença à distinguer une voix d'homme et quelques syllabes embrouillées. Il regarda encore la meute de ses pairs. Le timbre du murmure se précisa. Caverneux



et chaud. La voix semblait provenir de l'horizon blanc, comme un bruit de fond inaudible jusqu'alors.

L'homme bleu eut un nouveau spasme. On suivit la procédure dans le calme. Chaque ouvrier se plaça à une distance de sécurité du géant, le temps qu'on augmente les injections sédatives. Quand le géant retrouva son apathie inoffensive, chacun s'approcha de nouveau. Mais un deuxième frisson secoua la salle, plus violent celui-là, qui envoya au sol dix des cinquante ouvriers. Colin se releva. La voix qui provenait de l'horizon hurlait maintenant son monologue embrouillé. Seul Colin semblait l'entendre.

On lança une procédure d'urgence. Une lumière rouge clignota au-dessus des écrans de contrôle. Il fallait resserrer les liens du géant bleu, qui s'étaient défaits avec la deuxième secousse. Colin lisait l'agitation de ses collègues à la raideur de leurs mouvements. Aucun ne laissa échapper la moindre exclamation. Le même silence présidait à chacun de leurs gestes.

Pourtant, l'heure était grave. Malgré l'augmentation des substances, le Grand Dormeur remuait encore. Une troisième convulsion fit voler cinq ouvriers, qui ne s'en relevèrent pas. Dès lors, le géant entra dans un grelottement croissant qui ébranla la salle, le bâtiment et peut-être la ville entière, comme un séisme.

Colin recula machinalement vers l'horizon blanc. À mesure qu'il se retirait, le grand homme bleu rapetissait dans le lointain. Des grappes d'ouvriers volaient à chaque nouvelle secousse et retombaient inertes sur le sol. D'autres arrivaient en renfort par l'unique porte de la salle. L'essaim de factotums recouvrait le corps du géant, comme un détachement de fourmis autour d'une sauterelle à dépecer. Rien ne put enrayer le cataclysme.

Le géant avait rompu ses liens. Il se dressa lentement sur son séant. Les derniers courageux encore agrippés à son cou s'écrasèrent sur leurs collègues en contrebas. Alors tous se replièrent. La bataille était perdue.

Le géant bleu, minuscule dans l'horizon, assis en tailleur au milieu d'une centaine de fourmis humaines, tourna la tête en direction de Colin. Pour la première fois, il put deviner son visage, trop loin cependant pour en retenir une image.

Colin comprit que le Grand Dormeur venait d'ouvrir les yeux, car en un instant tout disparut dans l'horizon blanc. Le corps même de Colin s'était évaporé. Il n'en resta qu'un parfum d'encens.

Une apathie.

Un coma.



Prédateurs

Antonella Fiori / Xavier Bonnin

Cette rubrique fonctionne sur le principe du round robin : deux auteurs écrivent une nouvelle à tour de rôle en cinq parties chacun (1), au cours de laquelle se font face deux personnages.

Le froid transperce mes os. Un froid arctique et massif. Un effet de la vague polaire que la radio et la télévision annonçaient depuis des jours à grand renfort de flashs d'information. Il n'y a pas un chat dans les rues. Peu de voitures circulent, pour la plupart des taxis à l'affût d'un client, bien chauffés, lents, équipés d'un moteur diesel, libres. Peu de voitures particulières non plus. Quelques hommes sont au volant, attentifs aux signaux clignotants du trafic. À leurs côtés, des femmes maquillées comme pour se rendre à une soirée privée semblent les surveiller.

Le froid transperce mes os. Mon corps est bien emmitouflé, mais ma bouche et mon nez souffrent. Glissées dans les poches de ma doudoune, mes mains redoutent tant un contact avec l'air glacé qu'elles m'obligent à résister à la horde d'envies de fumer qui m'assaillent et gesticulent dans ma gorge, tout au fond de moi. Près d'un entrepôt à l'abandon, un groupe d'hommes, une poignée de malheureux sans toit, s'illusionnent autour d'un petit feu improvisé avec des brindilles et des papiers. Je monte dans un taxi qui sent le gasoil et la sueur de son chauffeur. Une fois installé, j'indique un coin de rue dans le quartier chinois et j'allume une cigarette. Tandis que nous roulons, je songe que je n'ai pas envie de regagner mon hôtel. J'ai plutôt besoin de me retrouver ailleurs que dans ma chambre. Un message a été enregistré sur mon portable. Je l'écoute quatre fois de suite et tente d'identifier la voix d'une femme qui ne m'est pas inconnue. Je parviens même à l'identifier à un parfum de terre ou de mousse, à l'âpre contact des lichens sur la pierre.

Le soleil se couche. L'air sec fige la ville. Les lignes des bâtiments se détachent sur le ciel aux couleurs saturées. La matière des murs semble plus dense.

Je me sers un verre d'alcool, j'allume une cigarette. Je suis allongé sur le lit. Face à moi, l'écran télé, accroché au mur. J'actionne la télécommande, je coupe le son, comme à mon habitude. Sur la chaîne locale, les flashs spéciaux s'enchaînent tandis qu'un bandeau défile : le numéro vert à contacter en cas d'urgence. Toute la ville s'est mobilisée contre le froid. C'est à qui effectuera l'acte le plus héroïque. Une façon

1 Antonella Fiori a écrit les paragraphes sur fond blanc, Xavier Bonnin ceux sur fond noir.



pour chacun de soulager sa mauvaise conscience et d'adopter une attitude civique qui fondra bientôt comme neige au soleil. Dans quelques jours, on relèvera dans la rue les corps gelés des sans-abris, et peut-être aussi celui de la disparue.

Tout à l'heure, Monsieur Townsend avait le visage tendu et les yeux secs derrière ses lunettes à bords épais. Il ne pouvait signaler à la police l'absence de sa jeune femme depuis à peine vingt-quatre heures. Il était un notable de la ville, son remariage récent : rien ne devait filtrer. D'autant qu'elle pouvait très bien ressurgir dans les prochaines heures. C'était leur première dispute. Rien que de très banal : la jeune épouse insatisfaite étouffe auprès de son mari barbon et s'enfuit.

Le majordome n'arrêtait pas d'aller et venir. Dans un coin de la pièce, une caméra de surveillance semblait fixer chacun de nos gestes. Mains sur les accoudoirs, j'étais à deux doigts de me lever quand je remarquais sur le bureau une photographie dans un cadre ouvragé. Nick Townsend la retourna et me tendit l'objet. C'était le portrait de sa nouvelle femme, dans tout l'éclat de son éphémère beauté.

Toute ma vie, j'avais craqué pour des femmes qui étaient légèrement à côté de la plaque. Je me voyais comme un lion lunatique ne s'attaquant qu'aux gazelles qui se tenaient à l'écart du troupeau. Aussi, c'est en apercevant cette élégante petite poupée que mes signaux d'alarme se sont déclenchés. C'est ici, ai-je pensé avec une certitude qui m'a étonné, que je mourrai. Dans cette ville où tout ce qui peut te tuer est plus noir que jamais.

Bon, d'accord, ma réaction est sans doute excessive, mais ce n'était pas du tout comme ça que j'avais imaginé la situation en me rendant chez Nick Townsend.

À peine quelques heures se sont écoulées depuis le meurtre et je ne suis pas encore habitué à ma nouvelle vie. Ligoté par la crainte de la trahison, je suis toujours sous le choc. La douleur dans mes intestins n'a pas disparu. Elle s'est propagée aux reins et au foie.

Est-ce toujours ainsi ?

Les volutes de fumée montent vers l'ampoule qui crépite légèrement. Je m'appuie au montant du lit, les doigts derrière la tête, les jambes étendues et croisées devant moi. Je contemple la fumée qui se dissipe dans l'ombre. Le souvenir n'est-il que l'écho de lui-même ?

Quoi qu'il en soit, je sors dans l'aube brumeuse. La lune vient de se coucher. Je lève la tête et remarque une silhouette derrière moi. Une silhouette en robe rouge que je n'ai pas entendu approcher, mais qui se reflète au-dessus de mon épaule droite.



Au bar de l'hôtel, je commande un troisième whisky. Il faut juste attendre. Attendre que s'étourdisse ce léger resserrement du cœur et des entrailles qui se produit quand naît le doute. La fille en rouge m'a suivi. Ce n'est pas un hasard. Elle porte un manteau de fourrure et, à chacun de ses pas, on voit flotter un pan de sa robe. Ceci n'est pas un hasard non plus.

Townsend est un vieux de la vieille. Il sait qu'avec de l'argent, on achète tout. Sauf les âmes. Olga était une immigrée russe. Belle, radieuse comme le sont certaines slaves à vingt ans. Jeune fille au pair, elle devait repartir avant la fin de l'année dans la banlieue de Moscou. Il l'avait facilement séduite. De son côté, elle avait réveillé les ardeurs juvéniles du politicien véreux. Un mélange de vice et de vertu en une seule et même personne, combiné avec une élégance rare dont elle ne se départissait en aucune occasion. Il pensait avoir trouvé la compagne idéale : elle n'avait manifesté aucune surprise quand il l'avait conviée aux parties fines qu'il organisait chaque mois. Il la mettait à disposition de ses amis, elle se comportait admirablement, offrant son corps parfait sans manifester la moindre réticence. Il jouissait de la voir soumise aux étreintes d'autres hommes, tout en restant sienne. Le jour, parfaitement habillée dans des ensembles hors de prix, personne ne se serait permis un mot ou un geste déplacés.

Et puis elle disparut ce soir-là, sans laisser de trace. Le coup semblait prémédité. Townsend ne ressentit aucune peine. Seulement une colère froide. La situation lui avait échappé. Peu importe qu'elle ait emporté avec elle le manteau de fourrure qu'il venait de lui offrir, ainsi que tous ses bijoux. Sa détermination était implacable : éliminer le plus rapidement celle qui l'avait trahi et masquer sa fuite en accident. C'est pour cela qu'il avait fait appel à moi, quelques heures plus tôt.

Cette nuit-là, une forte tempête faisait rage. L'eau était plus noire que jamais, agitée de violents tourbillons. Au-dessus de moi, des éclairs déchiraient les nuages épais et bas. Je me trouvais tout près du canal. Un squelette est sorti des flots sur une vague, un squelette qui abritait une espèce de créature lisse, à l'étroit dans sa cage thoracique. La créature informe montrait une rangée de petites dents et poussait des gémissements à fendre l'âme. La houle qui agitait le canal la haussa presque jusqu'à moi, puis elle sombra en continuant de gémir pitoyablement.

Plus loin flottait une bottine. Au sommet de chaque vague, je voyais une horreur nouvelle jaillir des profondeurs. J'eus soudain la vision de moi-même en train de creuser un trou au milieu du carré de terre gelée. Il y avait du brouillard mais pas assez pour obscurcir totalement la face informe et crevassée de la lune. Le soin extrême que je mettais à cette tâche était troublant. La terre s'effritait sous mes doigts et plusieurs fois je



tombais au fond du trou. On distinguait à peine les vers qui grouillaient le long des parois raides. Puis, tenant dans mes bras le corps enveloppé dans un sac maculé de sang, j'ai déposé Olga près du trou et je l'ai fait rouler en la poussant du pied. Son cadavre ressemblait à une poupée de chiffon.

Le bar de l'hôtel était vide. J'en étais à mon cinquième whisky. La fille en rouge était assise dans un coin de la salle et sirotait son martini dry. Elle semblait parfaitement indifférente à tout ce qui l'entourait. Le serveur était passionné de courses de chevaux, j'avais été un joueur effréné à une époque, la discussion allait bon train. Je disposais d'une belle somme en liquide, j'avais peut-être moyen de faire quelques paris, quand la météo le permettrait.

Je regardais l'heure, il était plus de cinq heures du matin. La fille s'approcha du bar et régla sa consommation en laissant un généreux pourboire. Elle ne m'adressa pas un regard. Le serveur déposa un plateau devant elle et, avec un naturel désarmant, elle se fit quelques rails, à quelques centimètres de moi, utilisant une fine paille en métal ciselé. Aucune parole n'avait été échangée, il devait s'agir d'un vieux rituel entre eux.

Quand elle sortit de l'hôtel, après avoir rapidement vérifié sa tenue devant le miroir du hall d'entrée, je remarquai ce léger vacillement dans ses pas, à peine perceptible, au moment où elle franchit la porte coulissante. Dans un métier comme le mien, on ne doit jamais être trop curieux pour ne pas éveiller l'attention des autres.

« Joli brin de fille ! », déclarai-je en ouvrant mon portefeuille. Le serveur sourit, sans relever. Je déposai un premier billet, puis un deuxième sur le comptoir. Au troisième, il saisit une carte de l'hôtel, écrivit un nom sur le revers et me tendit le bristol en récupérant son dû. Il avait bien gagné sa soirée, il pouvait se permettre de m'offrir un dernier verre.

Quand, une fois rentré dans ma chambre, je lus, écrit à l'encre bleue : « Madame Nick Townsend », je compris que les ennuis allaient bientôt commencer.

Il y avait du sang sur les jointures de mes doigts — le sang d'Olga. Je les ai essuyées sur ma jambe de pantalon. Le sang ne partait pas. Je les ai encore essuyées. Le sang ne partait toujours pas. Alors, j'ai frotté mes jointures contre la terre jusqu'à ce que le sang ait disparu. Après quoi, je suis parti en n'ayant pas la moindre idée de la direction à prendre. Je voulais sortir de là, prendre la route, appuyer sur le champignon. C'était à pile ou face.

J'essayais d'imaginer une destination, mais tout se confondait. L'évasion était ma priorité absolue.



Je traversais la voie ferrée, redescendait le long des jardinets poussiéreux et m'engageait sur la voie rapide en direction de la côte lorsqu'une bourrasque, venue de nulle part, secoua brusquement ma voiture. Des cailloux gros comme des balles de golf attaquèrent le véhicule par la gauche. Je ne voyais plus la route. Je m'accrochais au volant comme si c'était ma dernière planche de salut. Soudain, la vitre arrière explosa. Je sautais sous le tableau de bord. C'était fini. Voilà comment tout allait s'achever. Non pas sous le soleil près de la machine à glaçons, mais perdu dans le néant, et tué quelque part par le grondement étouffé de la route. Qu'est-ce qui se passait au juste ? J'étais sûr qu'il devait être près de trois heures et que les choses s'accéléraient. Pourquoi ?

J'étais à demi inconscient. Un vent glacial soufflait sur mon visage. Mon corps se raidissait peu à peu. J'avais abandonné toute lutte pour survivre, chaque membre engourdi par le froid polaire. Je voulais seulement m'endormir et laisser venir à moi une mort apaisante, sans opposer de résistance.

Il me sembla entendre une porte claquer puis des pas s'approcher. Une main releva ma tête et m'enfonça un goulot dans la bouche. Une chaleur douce et réconfortante m'envahit au fur et à mesure que le liquide s'écoulait à travers mes lèvres, glissant par à-coups dans mon œsophage, rayonnant depuis mon ventre jusqu'aux extrémités de mes orteils repliés.

Je me sentis extraordinairement léger. Deux bras m'enveloppèrent et réussirent à m'extraire de l'habitacle. Je fis quelques mètres en direction de la route en titubant. Une explosion retentit. C'était ma voiture. Il me sembla voir se découper le profil de Nick Townsend à travers les flammes, assis à la place du conducteur. Il y avait quelqu'un d'autre à côté de lui. Une femme. Olga. Ou celle que j'avais assassinée quelques heures plus tôt, je ne savais plus. Une torpeur m'envahit. Je m'effondrais sur le sol enneigé.

Lorsque je repris connaissance, j'étais assis confortablement dans le siège passager d'une luxueuse deux places. Des mains gantées de cuir aux longs doigts fuselés tenaient le volant orné du sigle Ferrari. Je ne fus pas étonné de distinguer la femme vue à l'hôtel, celle identifiée par le serveur comme la véritable Olga Townsend, en train de conduire le cabriolet.

Mes nausées avaient disparu. Je les avais même oubliées. J'ignorais ce qui allait arriver maintenant, mais je me sentais submergé par un sentiment apaisant de confiance. Oui, c'était la faute des femmes. Elles seules étaient responsables de ce qui s'était passé depuis le début. Je devais les chasser définitivement de mon esprit. Je leur avais déjà fait mes adieux en les embrassant et je les avais déchirées. Certaines me suppliaient d'une voix pitoyable, dont les échos se perdaient dans les vastes espaces où nous



nous étions aimés. Oui, j'étais un héros cruel, le tueur maléfique de la mer Baltique, un rescapé trouvé dans une décharge qu'on avait traîné dans les rues à l'aide d'une corde et tiré sur les pavés comme un piano éviscéré aux touches noires et blanches étalées par terre. J'aurais voulu être respecté, écouté, pris en compte, mais voilà, j'étais toujours celui qui vivait avec sa mère et qui ne gagnait pas sa vie.

Au-dehors, la neige est si blanche qu'elle me fait mal aux yeux.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? me demanda Olga.

— Rien.

— T'as pris un coup de couteau ?

— Pose pas de questions. Il s'est rien passé. D'accord ? Rien !

Quelque part dans un ravin, le feu avait dévoré le visage d'un politicien véreux et celui de l'inconnue que j'avais tuée. À présent, j'allais réintégrer ma cellule.

Olga avait emprunté une route sinueuse et les virages en épingle ne lui causaient aucune inquiétude : elle roulait avec la détermination d'un vrai pilote de Formule 1. Au dernier croisement, la voiture s'enfonça sous les arbres. On atteignit un tunnel fermé par une barrière. Un gardien surgit d'une guérite et s'avança vers nous.

J'essayais de me dégager mais la ceinture était bloquée. Deux hommes s'approchèrent, maman les précédait. Ils me lièrent les poings et les pieds. Maman me tapota la joue et m'offrit un biscuit. J'avais envie de japper joyeusement. Bien sûr, je n'en fis rien. J'essayais de me dégager pour apercevoir Olga une dernière fois. Déjà, la Ferrari rouge avait disparu de mon champ de vision.

Les autres me demanderaient comment c'était dehors. Je n'avais pas le droit de répondre. Assis sur le sol froid, une fenêtre à quelques mètres de hauteur dispensait une lumière froide et grise.

Quelqu'un glissa un journal à travers l'ouverture de la porte. Je vis le portrait de Nick Townsend et le visage d'Olga, tous deux souriants. À côté, la photo d'une voiture calcinée recouverte d'une fine pellicule de neige. L'article récapitulait les faits. Puis le journaliste s'interrogeait sur la mort de la femme. Cela ne pouvait être que l'œuvre d'un seul homme, d'après le rapport d'autopsie. Pourtant, j'avais été exécuté depuis plusieurs années déjà. Un autre avait utilisé ma signature.

Je revois le visage du révérend père, il me parle de la résurrection, de la vie sur la terre et de l'autre, celle qui va m'attendre au bout de ce couloir. Le visage de ma mère est baigné de larmes. Allongé sur le lit à sangles, je crois que je ne me réveillerai plus. Je sens la mort bienfaitrice couler dans mes veines. Je me demande seulement ce qui pourrait m'arriver de pire, encore, au prochain rendez-vous.

EN SAVOIR PLUS

Vous pouvez retrouver sur notre site les pages personnelles des différents auteurs et illustrateurs apparaissant dans ce numéro, avec pour certains informations biographiques, liens et publications.

Auteurs

Sylvain Barbé

Lúcia Bettencourt

Xavier Bonnin

Eugène de Bonsecours

Patrick Boutin

Laurence Chaudouët

Marianne Desroziers

Tailor Diniz

Antonella Fiori

Marc Legrand

Lordius

Céline Maltère

Jean-Valéry Martineau

Cédric Merland

Serge Muscat

L'Og

Aliénor Oval

Clara Salles

K. von Gella

Ariel Weil

Joe Zerbib

Illustrateurs

Pascal Dandois

Thierry Fiquemont

Lostmemory

Sylvie Loy

Sabine Rogard

Diane Saint-Honoré

Patrick Sirot

Alissa Thor

Jean-Paul Verstraeten

En savoir plus - *Le Cauchemar*, Johann Heinrich Füssli

Revue L'Ampoule - ISSN : 2271 - 1376

À VENIR

L'Ampoule

format papier

Hors-série n°1

Décembre 2016